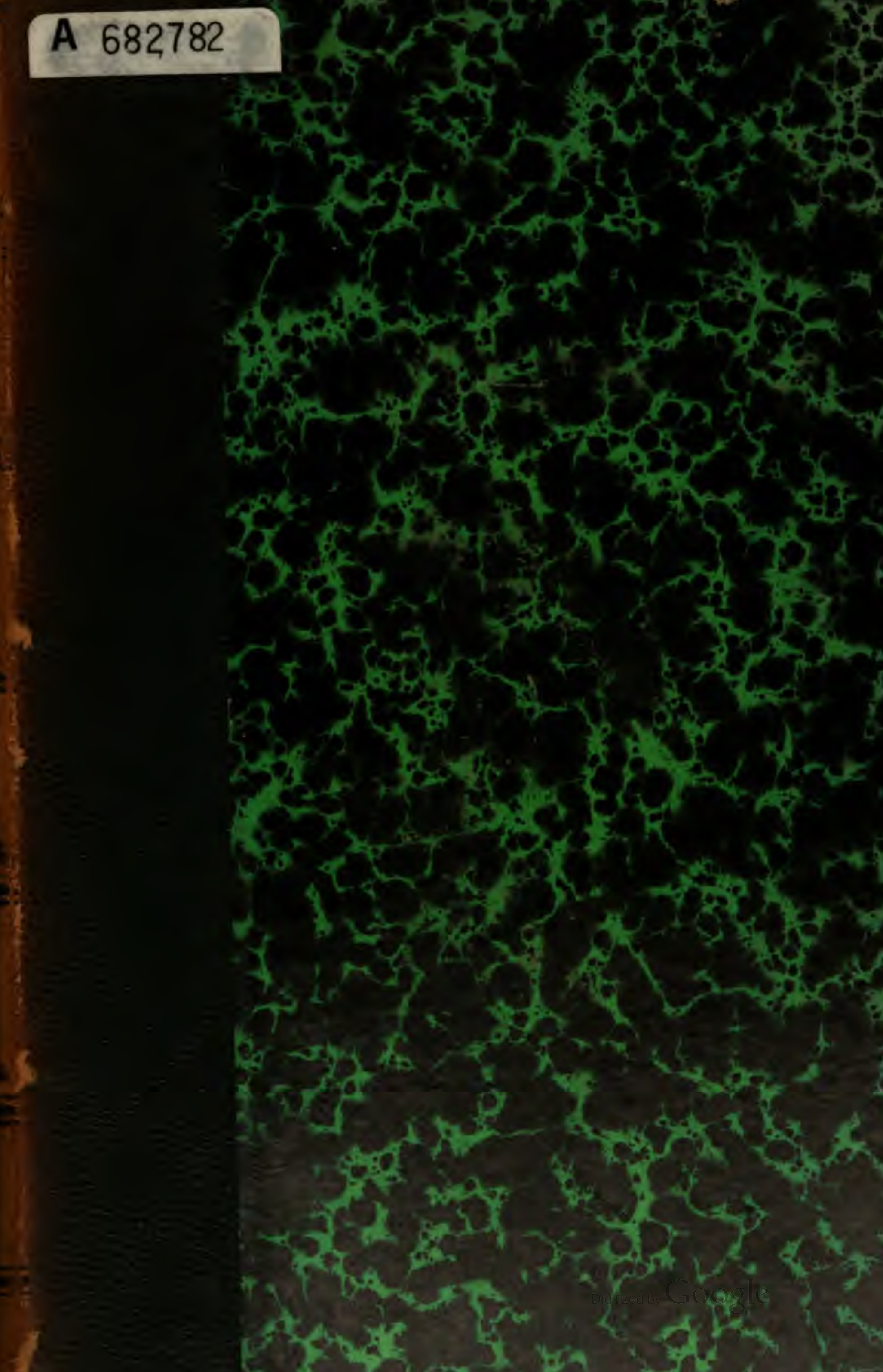

A 682782


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



LA GRANDE GUERRE

SUR LE FRONT OCCIDENTAL

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

à la Librairie CHAPELOT

La Grande Guerre sur le front occidental. — Tome I. *Les Éléments du conflit,* 1917. 1 vol. in-8° . . . . 5 fr. »

La Grande Guerre sur le front occidental. — Tome II. *Liége, Mulhouse, Sarrebourg, Morhange,* 1917. 1 vol. in-8° avec 3 cartes. 5 fr. »

La Grande Guerre sur le front occidental. — Tome III. *Batailles des Ardennes et de la Sambre,* 1 vol. in-8° avec 8 cartes..... 7 fr. 50

L'alliance franco-allemande ou la guerre. — Réponse à M. Sembat. 1914. 1 vol. in-16 .... 3 fr. »

Les probabilités d'une guerre franco-allemande. 1913. Brochure in-8°.. 0 fr. 60

Une grande question d'histoire et de psychologie. **Bazaine et nos désastres en 1870.** — Tome I. *Le Mexique - Les batailles sous Metz.* — Tome II. *Le blocus de Metz. - La capitulation.* 1913. Chaque volume in-8°.. 7 fr. 50

Le rôle du Xe Corps au 16 août 1870. 1913. Brochure in-8° 2 fr. 50

Étude de tactique appliquée. — La Cavalerie dans la bataille (15 et 16 août 1870). 1906. Brochure in-8°.............. 3 fr. 50

Quelques enseignements de la guerre russo-japonaise. 1905. Brochure in-8°.. 0 fr. 75

Général PALAT
(Pierre Lehautcourt)

La Grande Guerre sur le Front Occidental

IV

LES BATAILLES DE LORRAINE

(23 Août-13 Septembre 1914)

avec 6 cartes



LIBRAIRIE CHAPELOT
1919

INTRODUCTION

Le présent volume est surtout consacré aux opérations qui se déroulèrent en Lorraine, du 23 août au milieu de septembre 1914. Nos 1re et 2e armées, ainsi que le groupement des Vosges, eurent en premier lieu à enrayer les attaques des VIe et VIIe armées allemandes, renforcées d'éléments venus d'Alsace; puis elles reprirent l'offensive à leur tour et finirent par rejeter nos adversaires à peu près sur la frontière de 1871.

On a souvent cherché à grouper ces opérations en plusieurs actions distinctes : les batailles de la Trouée de Charmes, de la Mortagne, de la Meurthe, des Vosges, du Grand-Couronné. En réalité, cette distinction n'existe pas. Il n'y a qu'une seule et même bataille, commencée vers le 23 août et finie vers le 13 septembre, sur l'immense front qui va de l'ouest de la Moselle à l'est des Vosges. Nos troupes, comme celles de l'ennemi, obéissent à plusieurs commandements, mais leur ligne est à peu près continue, de même que celle de leurs adversaires. Les distances sont telles que succès et revers sont presque toujours partiels. A tel mouvement en avant de nos troupes d'un secteur correspond une retraite dans une autre région. La confusion apparente est extrême. On saisit mal une idée directrice dans cette série d'attaques et de retraites fragmentaires. Le rôle essentiel des deux

adversaires est de *fixer* l'ennemi. Tous deux font, naturellement, de la défensive-offensive, avec une nuance d'offensive en plus pour les Allemands. Ceux-ci paraissent d'ailleurs hésiter entre plusieurs thèmes stratégiques. Après avoir cherché à percer notre front au sud de Nancy, vers la Trouée de Charmes, ils portent leur effort plus au sud, vers Rambervillers; puis leur action s'éloigne peu à peu vers l'est et se localise enfin à l'est de la Meurthe, entre cette rivière et les Vosges, en même temps qu'un gros effort est tenté directement sur Nancy. Finalement l'offensive au pied des Vosges est abandonnée. Celle dirigée sur le Grand-Couronné glisse à l'ouest, dans la Woëvre, vers Saint-Mihiel, où elle sort de notre cadre actuel.

Notre prochain volume sera consacré à la retraite générale sur la Seine et sur l'Aube, qui suivit les batailles des Ardennes et de la Sambre, et qui se termina par la contre-offensive destinée à rendre impérissable le souvenir de la Victoire de la Marne.

Depuis l'apparition du 1er volume des présentes études, nombre de documents ont été mis au jour qui confirment pleinement nos conclusions sur la préméditation allemande. Nous nous bornerons à mentionner le mémoire du prince Lichnowsky et les publications du docteur Muehlon, ancien membre du Comité directeur des usines Krupp. De leur ensemble il résulte que la Grande-Bretagne n'a nullement cherché la guerre, comme tant d'Allemands ou même de neutres germanisés s'obstinent encore à le répéter. C'est, au contraire, le gouvernement allemand qui a patiemment préparé et déclenché cette terrible conflagration, à l'instant précis qu'il croyait le plus

avantageux. Dès 1913, le professeur Schiemann n'écrivait-il pas : « Pour avoir la guerre contre la France, il suffit d'autoriser l'Autriche à attaquer la Serbie »? (1). Quant aux causes profondes qui ont mis en mouvement les armées germaniques, il faut les chercher de plus en plus dans la mégalomanie soigneusement développée en Allemagne, par les efforts convergents des militaires, des universitaires, des grands industriels et aussi des grands propriétaires fonciers. C'est dans cette foule bigarrée que se recrutent les pangermanistes, c'est-à-dire une minorité toute puissante sur l'opinion, dans un pays discipliné par essence, où la moindre indépendance en matière de politique extérieure est aisément considérée comme un crime. Quant au mot d'ordre des pangermanistes, c'est le Kaiser lui-même qui s'était chargé de le donner. N'avait-il pas dit, le 20 juin 1902, à Aix-la-Chapelle : « C'est à l'empire du monde qu'aspire le génie allemand! » (2).

Comment le même Guillaume II (3) ose-t-il encore répéter, en toute occasion, qu'il n'a pas voulu la guerre, non sans s'aventurer parfois dans des contradictions évidentes? Comment expliquer surtout que l'opinion contraire ait en Allemagne un très petit nombre d'adhérents? Cela tient au caractère même de l'Allemand, à sa docilité servile pour ses gouvernants tant qu'ils ont pour eux la force, le *Faustrecht*, le droit du poing, le droit du plus fort.

(1) M. R. Vestnitch, *Origines ethniques et morales de la guerre mondiale*, *Revue hebdomadaire*, 18 mai 1918, p. 310.

(2) Discours de M. Deschanel, *Débats* du 25 mai 1918.

(3) Dans la *Revue hebdomadaire* du 27 juillet 1918, M. G. Ferrero a fait ressortir la responsabilité du Kaiser (*L'énigme du 29 juillet et Guillaume II*).

« L'opinion publique est considérée en Allemagne comme une affaire qui se règle en haut lieu. Et comme la presse et le public acceptent sans façon, consciemment ou inconsciemment, cet état de fait, on voit régner, dans toutes les questions de la politique étrangère, précisément les opinions que l'on souhaite faire prévaloir dans les régions compétentes.... Isolé de la vérité, de la conscience de ses propres fautes, de sa propre responsabilité — telle fut la situation du peuple allemand, bien avant la guerre! » (1).

Les causes profondes et immédiates de la Grande Guerre, son immense développement à travers le temps et l'espace, tout cela est inexplicable quand on ne se rend pas compte du caractère allemand. Il faut, avec le poète suisse Paul Seippel, avoir vu surgir des brumes du passé la jeune Allemagne « orgueilleuse, égoïste et cupide ». Il faut, avec lui, savoir ce qu'est « le byzantinisme allemand, né des épousailles de la brutalité et du mensonge, confondant le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vrai et le faux, dans la liturgie du culte sacrilège qu'il rend à l'idole sanglante de son vieux Dieu, brisant les os des peuples qu'il tient déjà dans sa main gantée de fer, pour les rendre à jamais serviles, faisant de ces troupeaux humains des objets de trafic, tout en proclamant qu'il respecte leurs droits et accomplit leurs secrètes volontés » (2).

(1) *Le mémoire du prince Lichnowsky jugé par un Neutre* (M. O. Nippold, professeur de droit international à l'Université de Berne, la plus haute autorité juridique de la Suisse), *Débats* du 8 mai 1918.

(2) *Journal de Genève* reproduit par le *Phare de la Loire*, 5 mars 1918.

Ces appréciations ne sont certes pas exagérées. Voici, entre mille exemples, ce que Guillaume II déclarait à la II[e] armée, sous Verdun, le 21 décembre dernier :

« L'année 1917 avec ses grandes batailles prouve au peuple allemand qu'il possède dans le Créateur un allié absolu sur lequel il peut entièrement compter.... Nous ignorons ce que l'avenir nous réserve; mais vous avez vu, pendant cette quatrième année de guerre, comment la main de Dieu s'est fait visiblement sentir, comment elle a puni la trahison et récompensé la persévérance héroïque. De cela nous pouvons déduire que, dans l'avenir, également, Dieu sera avec nous... » (1).

Le 10 février 1918, à Homburg, où était installé le grand quartier général, le même Guillaume II adressait aux membres de la municipalité, venus pour le féliciter de la paix avec l'Ukraine, le discours suivant :

« Notre Seigneur a certainement une idée à lui au sujet du peuple allemand. C'est pour cette raison qu'il nous a mis à l'école des présents événements.... Ceux qui ont étudié l'histoire savent que le Seigneur Dieu, en employant tantôt un peuple, tantôt un autre, a essayé de mettre le monde dans le droit chemin. Ces peuples n'ont pas réussi. L'Empire romain s'est écroulé. L'Empire franc est tombé en morceaux. L'ancien Empire allemand a fait de même. C'est à nous maintenant que le Seigneur a confié la grande tâche. Nous, Allemands, qui avons encore un idéal, sommes appelés à ouvrir une ère meilleure. Il nous

(1) *Débats* du 26 décembre 1917.

faut combattre pour le Droit, la Bonne Foi, la Moralité (1). Notre Seigneur Dieu veut amener la paix, mais une paix telle que le monde y doive faire effort pour ce qui est juste et bon. Il nous appartient de donner la paix au monde et nous le ferons d'une façon ou d'autre... » (2).

Quand un souverain peut impunément donner cours, après quatre ans de guerre, devant un peuple durement éprouvé, à ses rêves de mégalomanie mystique, il ne faut pas s'étonner de voir des professeurs, des journalistes aller plus loin encore dans leurs déclarations pangermanistes. Ainsi, M. Julius Hart écrit dans le *Tag*, de Berlin : « Cette guerre est et doit être une guerre de Kultur. Si nous sommes remplis de la conscience que nous voulons et que nous devons faire la guerre de la Kultur allemande contre les autres cultures... nous consacrons et nous bénissons les armes sanglantes, car nous luttons avec elles pour le bien de l'humanité....

« Cette guerre déchira la nappe qui recouvrait la table où nous étions commensaux des autres peuples. Ne la raccommodons pas. Laissez-nous étendre sur la table du monde un tissu tout neuf. Vous nous avez exclus de l'alliance de votre civilisation? Bien, très bien. Nous sommes les Barbares. Nous voulons l'être. Comme les Barbares, nous voulons recommencer à tout ignorer, ne plus rien savoir de tous les trésors de votre esprit, de votre culture.... L'abîme s'est

(1) Guillaume II oublie l'invasion de la Belgique, le « chiffon de papier » de son chancelier, la destruction de Louvain, de Dinant et le viol de centaines de religieuses belges, sans parler d'une multitude d'autres faits comme le torpillage du vapeur *Lyndiane*, le 16 juillet 1918 (Cf. *Echo de Paris*, 27 juillet).

(2) *Echo de Paris* du 2 mars 1918.

ouvert entre vous et nous.... Il s'agit de faire prévaloir l'idéal allemand contre tous les vieux idéals latins. Nous sommes les créateurs d'un monde nouveau, plus beau et meilleur que ne le fut le monde latin, dont tout l'idéal ne fut jamais qu'en schémas, en mouches, en larves : des mots, des conceptions abstraites telles qu'« Egalité, Liberté, Fraternité »... (1).

De cet exposé nuageux des rêveries pangermaniques descendons à des réalités concrètes. Voici ce que réclame le professeur Haase, de Breslau, dans la *Schlesische Zeitung :* « Une énorme indemnité de guerre et un traité de commerce avantageux pour l'Allemagne » ne suffisent pas en ce qui concerne la France. « Les bassins de Longwy et de Briey doivent naturellement devenir allemands, ainsi que Verdun et le Sundgau avec Belfort.

« Les régions occupées en France seront restituées lorsque l'indemnité de guerre de 50 milliards aura été complètement payée.

« Enfin, l'Allemagne exige la partie ouest du Maroc avec Tanger et une partie du Congo français, pour arrondir le Congo enlevé aux Belges, et la côte est du Somaliland français » (2).

Devant ce débordement de mégalomanie aiguë, devant ces menaces outrecuidantes, devant ce rêve d'une domination qui n'aurait que le monde pour limites, l'Entente ne montre pas l'unité de vues et l'énergie qui conviendraient. C'est ainsi que l'accord

(1) Reproduit par M. Barrès, *Echo de Paris*, 18 mars 1918.
(2) *Débats* du 12 mars 1918. Cf. les buts de guerre du général von Liebert (*ibid.*, 9 janvier 1918); la revendication des Flandres par l'amiral von Tirpitz, le 30 mai, à Cologne (*Kölnische Zeitung* du 30 mai 1918).

est loin d'être établi en ce qui concerne l'attitude à garder vis-à-vis de la Russie, de l'Autriche-Hongrie, des populations slaves. L'intervention japonaise en Sibérie est obstinément discutée (1). Chez nous, certains dirigeants du parti socialiste semblent avoir davantage à cœur la possibilité de se réconcilier le plus possible avec les « frères » allemands que celle d'assurer leur défaite. On dirait qu'ils redoutent surtout « la paix militaire par les armes qui n'est pas la paix des peuples », suivant l'un des plus influents. Pour eux, l'idée de victoire est contradictoire de celle du droit et de la justice (2). De cette prétendue contradiction à la crainte de la victoire il n'y a qu'un pas et il est trop souvent franchi. On paraît la redouter plus encore que la défaite, comme si l'on pouvait attendre de l'Allemagne, cette adoratrice de la force, plus de modération et de justice, si elle était victorieuse, que de l'Entente dans la même hypothèse. L'exemple de l'Ukraine, de la Russie, de la Finlande et de la Roumanie n'a pas ouvert les yeux à certains de nos compatriotes.

Saint-Lien, Nantes-Doulon, le 24 juillet 1918.

---

(1) Le 11 juin 1918, lord Robert Cecil déclarait à la Chambre des Communes que le Gouvernement russe avait demandé l'interdiction d'enrôler des Russes résidant en Grande-Bretagne. La réponse n'était pas encore arrêtée : « C'est là une question qui ne concerne que le Gouvernement britannique et le Gouvernement russe; aucun des autres Gouvernements alliés n'a donc été consulté ». Or, s'il est une chose évidente, c'est que cette question concerne non un seul des Gouvernements alliés, mais leur ensemble.

(2) « Il ne s'agit plus, a dit M. Renaudel, de la paix de victoire ou de conciliation, mais de la paix du droit et de la justice ».

LA GRANDE GUERRE
SUR LE FRONT OCCIDENTAL

CHAPITRE I

LA SORTIE DES 25 ET 26 AOUT 1914 A ANVERS

Situation de l'armée belge le 20 août. — Objectif visé. — Le terrain autour d'Anvers. — Les Allemands. — Combat d'Impde. — Combats de Hofstade, de Sempst, de Weerde, d'Eppeghem, d'Elewyt, de Pont-Brûlé et de Grimbergen (25 et 26 août). — Sac de Louvain. — Motifs allégués par les Allemands. — Leur inanité.

I

Après avoir tenu les lignes de la Gette, près de la Dyle, sans pouvoir y arrêter l'invasion allemande, l'armée belge s'était retirée sous le canon d'Anvers, ainsi que le voulait un plan de défense depuis longtemps arrêté. On sait, en effet, que la « position fortifiée » d'Anvers était considérée comme le « réduit » du pays, comme le dernier asile de son armée et de son indépendance.

Le 20 août au matin, les troupes belges de campagne s'arrêtaient sur le Rupel et sur la Néthe, dans le rayon des forts de première ligne. Un détachement qu'elles avaient à Termonde était destiné à couvrir leurs communications vers les Flandres.

Sous Anvers, l'armée soustrayait encore à l'invasion une grande partie de la Belgique. En outre, elle était en

situation de concerter son action avec celle des forces franco-britanniques. Son rôle serait d'attirer et de fixer devant elle le plus gros effectif ennemi qu'il soit possible. Elle aurait l'occasion d'agir utilement dans deux éventualités : si les Alliés étaient amenés à livrer vers la frontière française des actions importantes, pendant lesquelles ils auraient le plus grand intérêt à retenir des forces allemandes vers le Bas-Escaut; d'autre part, si le rapport des effectifs en présence venait à permettre une offensive belge dans de bonnes conditions (1).

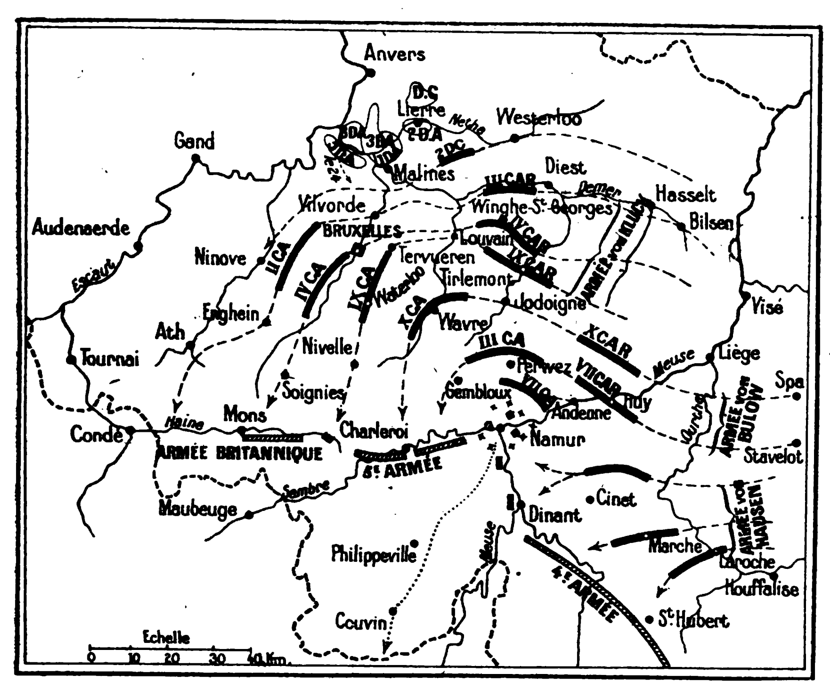
Jusqu'au 25 septembre, les forces allemandes opposées à nos Alliés ne leur furent pas supérieures en nombre. D'ordinaire même, l'équilibre exista entre eux. Dès qu'il fut temporairement rompu à l'avantage de l'armée belge, le commandement décida de prendre l'offensive pour forcer l'ennemi à le rétablir. C'est le 25 septembre seulement que de gros renforts parvinrent aux Allemands et que la situation fut définitivement modifiée au détriment des Belges.

Indépendamment de l'objectif principal qui vient d'être défini, le roi Albert Ier en avait d'autres. Il attachait naturellement la plus grande importance à conserver une ligne de retraite vers l'ouest, assurant la possibilité d'une jonction ultérieure avec les forces alliées. En outre, il avait un intérêt évident à gêner les communications allemandes, sur le flanc desquelles l'armée venait de s'établir (2).

Les renseignements parvenus à l'état-major du Roi le 20 août jusqu'à 17 heures montraient que le front des Allemands était le suivant : IIe corps de Eppeghem à

---

(1) *L'action de l'armée belge*, p. 39.
(2) *L'action de l'armée belge*, p. 40.



Croquis N° 1.

OFFENSIVE ALLEMANDE PAR LA BELGIQUE
18-25 AOUT

D'après *La Campagne de l'Armée belge* (Bloud et Gay, Éditeurs).

Hombeck; IVe à Bueken; IXe à Bruxelles; Xe à Jodoigne; VIIe à Eghezée; 2e division de cavalerie à Westerloo; 4e et 9e à Wavre (1).

Ces masses, dont la densité atteignait dix hommes par mètre courant du front, submergeaient toute la région comprise entre le Démer et la Meuse. Encore les Belges ne savaient-ils pas que des corps d'armée de réserve suivaient ceux qui viennent d'être énumérés, dans leur vaste mouvement vers la frontière française.

II

Le terrain autour d'Anvers peut être partagé en cinq secteurs. Les 1er et 2e, compris entre l'Escaut inférieur et la petite Néthe, orientés au nord-est, vers la frontière néerlandaise, ne présentaient, par suite, qu'un intérêt relatif. Le 3e, entre la Dyle et la petite Néthe, se prêtait mal aux opérations tactiques. Au delà de la zone de tir, voisine immédiate des forts, le pays y était très couvert. Toute sortie se heurterait à deux obstacles sérieux : la Dyle prolongée par le Démer et le canal de Malines à Louvain.

Par contre, ce secteur était le plus menaçant pour les communications allemandes entre Louvain et Bruxelles. Il fut donc le théâtre de deux sorties. Longtemps, l'armée belge y resta en observation et c'est par là que les Allemands entreprirent le siège d'Anvers.

Le 4e secteur, entre la Dendre et la Dyle, présentait des conditions topographiques plus favorables, bien que les

(1) *La Campagne de l'armée belge*, p. 53, porte le IXe corps à Bueken et à Bruxelles, mais il paraît y avoir là une faute d'impression, le IVe corps n'étant pas signalé.

vues y fussent également très limitées. Aucun obstacle naturel de quelque importance ne pouvait y gêner une offensive belge. Mais il menaçait moins directement que le 3e les lignes de communication allemandes.

Sur la rive gauche de l'Escaut, le 5e secteur, très précieux pour l'armée belge, assurait ses liaisons avec la mer et avec les Alliés, ainsi que la possibilité de sortir d'Anvers. Un gros obstacle, l'Escaut, le couvrait au sud. La vieille place de Termonde, déclassée, servirait de tête de pont en cas d'opérations offensives. Enfin, la Durme, large rivière aux abords inondables, doublait au nord l'obstacle de l'Escaut (1).

C'est à dater du 21 août que le gros des armées allemandes disparut du front de l'armée belge, pour infléchir sa marche vers la Sambre et le Hainaut. Une armée d'observation, composée des IIIe et IXe corps de réserve, prit position devant Anvers, tandis que la 13e division de réserve (VIIe R.) et une ou deux divisions de landwehr s'établissaient vers Liége. Ces unités venaient de se mettre en place quand le haut commandement belge apprit qu'une série d'actions violentes étaient engagées sur la Sambre et vers Mons entre les Allemands et les Alliés. Il jugea le gros de l'ennemi suffisamment éloigné pour qu'il pût négliger la possibilité de son intervention. D'autre part, les Allemands n'avaient pas encore eu le temps d'organiser leurs positions devant Anvers. On pouvait donc tenter une sortie de la position retranchée (2). Elle eut lieu les 25 et 26 août.

Le secteur choisi permettait de menacer les communications allemandes et de percer le front des IIIe et IXe

(1) *La Campagne de l'armée belge*, p. 68.
(2) *L'action de l'armée belge*, p. 40.

corps de réserve, qui semblait s'étendre très largement de Wolwerthem par Elewyt à Aerschot et même Diest, sur une ligne courant de l'ouest à l'est.

Dès le 24, dans l'après-midi, une avant-garde, comprenant le 3e chasseurs à pied et l'artillerie de la 17e brigade, se heurtait aux avant-postes allemands à Impde et les repoussait dans un combat qui coûtait aux Belges d'assez fortes pertes (1).

Le lendemain, la 6e division attaquait Hofstade et Elewyt, au sud de Malines. A sa droite, les 1re et 5e divisions marchaient entre la Senne et le canal de Willebroek; à sa gauche, la 2e division, vers Boortmeerbeek. La 3e et la division de cavalerie suivaient en réserve, derrière la 6e division et vers Putte.

La 6e division s'empara de Hofstade et des bois de Schiplaeken; la 1re de Sempt et de Weerde; la 5e d'Eppeghem. Mais, à gauche, la 2e division ne put forcer le passage du canal de Louvain à Malines et dut même se replier. Au centre, les Belges se heurtèrent autour d'Elewyt à des défenses solides qui brisèrent leur élan. De même, à droite, vers Pont-Brûlé et Grimbergen.

L'armée, encore dépourvue d'artillerie lourde, ne put percer la ligne ennemie. D'ailleurs on connaissait le résultat de la bataille sur la Sambre et l'opération entreprise paraissait être devenue sans objectif. Les Belges furent ramenés dans le camp retranché, non sans avoir subi des pertes sensibles (2).

Le communiqué belge du 27 août portait que les opérations des 25 et 26 août avaient été « couronnées de suc-

(1) Dont cinq officiers tués, *Campagne de l'armée belge*, p. 69. Un zeppelin fut abattu le 24, après avoir bombardé Anvers.

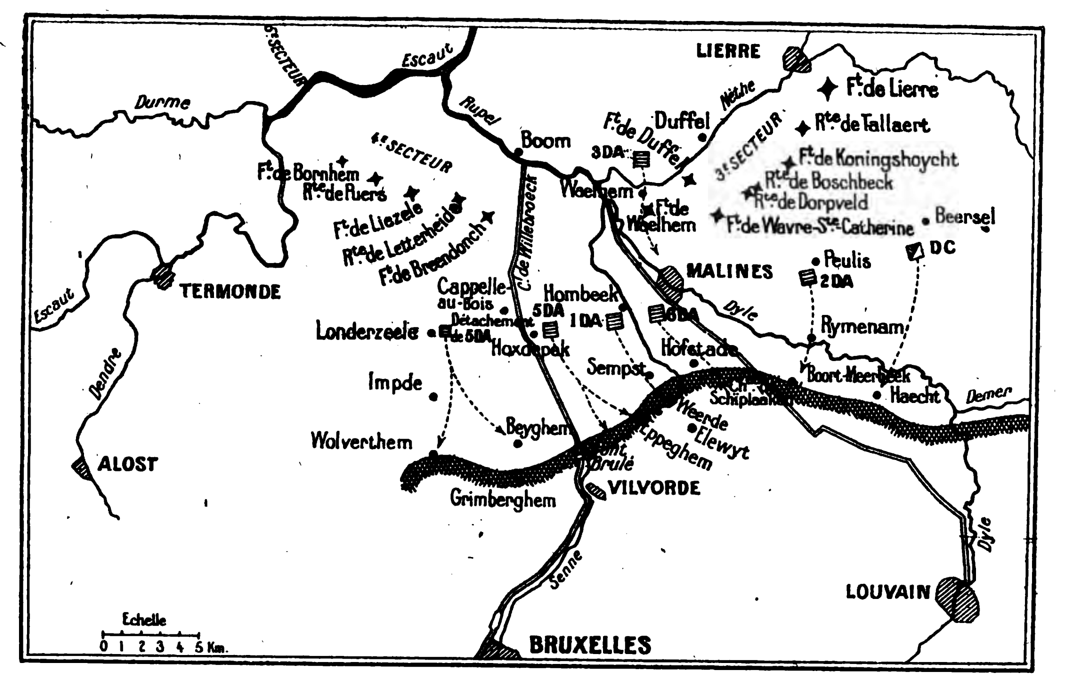
(2) Dont seize officiers tués les 25 et 26 août, *Campagne de l'armée belge*, p. 69.

cès ». Le but poursuivi était double : 1° détruire les retranchements ennemis; 2° « attaquer les Allemands sur la ligne Malines - Bruxelles et soulager les positions françaises ». La 4ᵉ division allemande, en marche vers le sud (IIᵉ corps), avait été obligée de revenir en arrière. Les forts de Namur tenaient encore.

Dans le communiqué allemand du même jour, la note est bien différente : « Quatre divisions belges ont entrepris, hier et avant-hier, depuis Anvers, une attaque contre nos communications dans la direction de Bruxelles. Les troupes chargées de cerner Anvers (*sic*) ont repoussé les Belges, en capturant de nombreux prisonniers et des canons. Presque partout, la population belge a pris part au combat, de sorte que les mesures les plus rigoureuses durent être appliquées pour supprimer les francs-tireurs et d'autres bandes de non-combattants.

« Les lignes d'étapes ont dû être assurées jusqu'ici par les armées. Toutes les forces étant nécessaires pour la ligne de front, l'empereur a ordonné la mobilisation du landsturm, qui sera employé au service des étapes et à l'occupation de la Belgique. Ce pays sera placé sous l'administration allemande et mis à contribution pour les besoins de l'armée, afin de décharger l'Allemagne ».

On voit quelle hypocrisie nuancée de férocité, quelle avidité, quel dédain du droit des gens trahit la prose du quartier-maître général von Stein. Il invoque la prétendue participation des populations belges aux combats pour justifier les mesures les plus rigoureuses et finalement le pillage organisé d'un pays dont le seul crime est de ne pas s'être incliné devant la toute puissance allemande. Nous allons voir par quels actes se traduisait, dès ce moment, la vengeance de Guillaume II.



Croquis N° 2.

PREMIÈRE SORTIE 25-26 AOUT 1915

D'après *La Campagne de l'Armée belge* (BLOUD et GAY, Éditeurs).

II

Louvain était une ville d'environ 45.000 habitants, la métropole intellectuelle des Pays-Bas depuis le xv[e] siècle. Ses monuments, sa bibliothèque étaient célèbres.

Lorsque l'entrée des Allemands parut imminente, le bourgmestre Colins fit placarder un avis invitant au calme. Il n'en était pas besoin, car nul ne songeait à en sortir. D'ailleurs toutes les armes, jusqu'aux fleurets d'escrime, avaient été remis à l'administration communale et déposés dans l'église Saint-Pierre.

Le 19 août, dans l'après-midi, les Allemands entraient dans Louvain et, de suite, procédaient à d'énormes réquisitions de vivres, à l'imposition d'une indemnité de guerre, à l'arrestation d'otages, parmi lesquels le sénateur Van der Kelen et le bourgmestre. Les relations entre les habitants et l'envahisseur restèrent correctes, du moins extérieurement, mais on signalait déjà de nombreux viols (1).

Le 25 août, dans l'après-midi, les troupes belges s'approchèrent de la ville. Une partie de la garnison sortit à leur rencontre; le reste attendit avec anxiété les événements. A la tombée de la nuit, des unités venues de Louvain y rentrèrent. D'un grand nombre de témoignages, il résulte que les Allemands restés en ville se méprirent sur la nationalité des arrivants et tirèrent sur leurs frères d'armes. Il se peut que ces derniers aient cru être attaqués par des civils (2). Un fait certain est qu'aussitôt

---

(1) Cf. commandant de Gerlache, p. 94-95, et Grondijs (Hollandais), *Les Allemands en Belgique*, p. 29 et suiv.; p. 77-78.

(2) D'après Hanotaux, V, p. 161, une balle ayant tué un hussard allemand aurait été tirée de l'hôtel de M. David Fischbach. Celui-ci

intervint la doctrine allemande sur les représailles en temps de guerre. Si les troupes attaquées ne peuvent désigner les coupables, peu importe. La commune entière est responsable, même de l'attentat d'un seul inconnu.

Des groupes de sous-officiers et de soldats du 165e se mirent à parcourir les rues principales, pénétrant dans certaines maisons et tirant au hasard par les fenêtres ou dans les portes. Une panique, un désordre indicible s'ensuivirent. Des incendies s'allumèrent. « Une soldatesque en furie défonçait les portes, mettait le feu partout au moyen de grenades incendiaires, de fusées ou... de pastilles de nitro-cellulose gélatinée ». Les malheureux qui essayaient de fuir étaient fusillés, d'autres tués sur le pas de leur porte; d'autres, enfin, asphyxiés ou brûlés vifs dans leurs caves.

---

et son fils furent immédiatement fusillés, la maison brûlée et le vieux cocher carbonisé. Or, David était un vieillard de 82 ans et on ne trouva chez lui aucune espèce d'armes. Les autorités belges demandèrent en vain l'autopsie du hussard, dont le cadavre gisait au pied de la statue de Juste Lipse.

Certains neutres, après avoir longtemps refusé de croire à la barbarie voulue des Allemands, commencent à se raviser : « A Louvain, les soldats allemands, pour avoir une excuse à leur œuvre de dévastation et de pillage, tirèrent eux-mêmes des fenêtres des maisons où ils logeaient en s'écriant qu'on les attaquait » (Maximo del Campo, *La Barbarie allemande jugée par un Chilien*, *Revue hebdomadaire*, avril 1918, p. 125). Lire également dans l'*Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*, par Jean Bernard, I, p. 303, une lettre du Père F. H. M. Parys, sous-prieur des Dominicains de Louvain, 30 novembre 1914. Un professeur de Fribourg, M. J. Partsch, écrivait aux journaux que, d'après ces religieux, les civils avaient tiré sur les Allemands. Le P. Parys fit justice de cette allégation. Voir, en outre, *ibid.*, p. 304, le témoignage de l'ingénieur suisse Füglister, et p. 314, 321, ceux du prêtre urugayen Manuel Gamarra, du docteur Karl Sounenschein, prêtre catholique, correspondant de guerre de la *Kölnische Volkszeitung*, dans une conférence reproduite par la *Reichspost* du 16 décembre 1914, et d'un prêtre hollandais parti de Vienne avec l'autorisation de l'archevêque.

Toute la nuit, ces scènes d'horreur se prolongèrent sans obstacle.

Le 26 août, dans la matinée, une centaine de personnes, parmi lesquelles des prêtres et diverses personnalités de la ville, furent conduites sur la place de la Station. Les hommes furent triés à part, dépouillés de tout ce qu'ils portaient, accablés de menaces et de coups, puis conduits à Campenhout, où on les enferma dans l'église. Là, vers 4 heures, on les prévenait qu'ils allaient être fusillés dans une demi-heure. Il n'en fut rien. On les mit en liberté à 4 h. 30, mais pour les arrêter de nouveau. On les obligea de marcher devant les troupes vers Malines : « On va vous faire goûter de la mitraille belge devant Anvers », leur dit un officier. Ils ne furent relâchés que dans l'après-midi, aux portes de Malines, sans doute par suite de la retraite des Belges.

Toute la journée du 26, les femmes et les enfants demeurèrent, sans nourriture, sur la place de la Station. Ils assistèrent à l'exécution d'une vingtaine de personnes, au simulacre de l'exécution du vice-recteur de l'Université et furent contraints d'y applaudir. On ne les relâcha que dans la nuit du 26 au 27.

Un grand nombre de personnes furent entassées dans des wagons à bestiaux et conduites à Cologne. Leur voyage dura quatre jours, pendant lesquels ils reçurent un pain noir et un litre d'eau. Quelques-uns devinrent fous (1).

Le pillage, l'incendie, les scènes d'ivresse et de débauche les plus répugnantes continuèrent durant plusieurs jours. Le 29 août, le landsturmien Gaston Klein, de Halle, écrit

---

(1) Lettre d'un médecin belge au professeur Debove, de Gerlache, p. 96.

dans son carnet qu'il arrive à Louvain et que le premier soin du bataillon est de pénétrer avec effraction dans les maisons pour marauder. Les officiers donnent l'exemple. De même pour un autre écrivant à sa femme Anna Manniget, de Magdebourg (1).

Pour que le pillage fut plus facile, on expulsa les habitants de leur demeure. Six à huit mille personnes de tout âge et de toute condition furent conduites au manège, où elles passèrent une nuit entière dans un tel entassement que plusieurs femmes devinrent folles; des jeunes enfants succombèrent dans les bras de leur mère.

D'autres, au nombre de plus de dix mille, furent poussés jusqu'à Tirlemont, à vingt kilomètres, en subissant les pires traitements. Enfin, plusieurs centaines d'habitants de Louvain et des environs furent déportés en Allemagne, dans des camps où un certain nombre devinrent fous. L'œuvre de dévastation dura huit jours, le pillage précédant d'ordinaire l'incendie. Elle s'étendit à tout le diocèse de Malines. En voici le bilan, d'après le cardinal Mercier (2).

Des villages entiers avaient à peu près disparu. A Werchter-Wackerzeel, sur 380 foyers, il en restait 130; à Tremelov, les deux tiers de la commune étaient rasés; à Bueken, sur 100 maisons, il en restait 20; à Schaffen, sur 200 habitants, 189 avaient disparu. A Louvain, le tiers de l'étendue bâtie était détruit; 1.074 immeubles n'existaient plus; dans l'ensemble de la ville et des communes suburbaines, 1.823 immeubles avaient été incendiés. La

(1) *Lettre pastorale* à l'occasion de Noël 1914, fragment reproduit par de Gerlache, p. 105.

(2) Citées par de Gerlache, p. 98. Cf. les confessions d'un déserteur allemand en Hollande, la « *Civilisation allemande en campagne* », *Débats* du 26 mars 1915.

collégiale de Saint-Pierre, l'antique collège Saint-Ives, l'école des Beaux-Arts, l'école commerciale et consulaire, les halles séculaires, la bibliothèque avec ses collections, ses incunables, ses manuscrits inédits, sa galerie de portraits, tout cela n'était que cendres et que ruines.

Des milliers de citoyens belges furent déportés en Allemagne, dont 3.100 au seul camp de Munster; des centaines d'innocents fusillés, dont 176 (1) pour Louvain et les communes limitrophes, parmi lesquels des femmes, des vieillards, des enfants à la mamelle. Dans le diocèse de Malines seul, treize prêtres ou religieuses succombèrent ainsi. Encore cette funèbre liste est-elle incomplète.

Pour tenter d'expliquer ces crimes, les Allemands ont eu recours à leurs procédés habituels de mensonge et d'accusations sans preuves.

Ils ont prétendu que la population de Louvain avait ouvert le feu sur un groupe d'hommes et de chevaux le 25 dans l'après-midi et qu'à la même heure le feu avait été ouvert sur dix autres points de la ville, ainsi que sur des troupes arrivant à la gare. Un plan convenu d'avance avec les troupes d'Anvers devait avoir été préparé. Deux prêtres auraient été trouvés distribuant des cartouches. Des femmes et des jeunes filles auraient crevé les yeux aux blessés (2).

Malgré leur criante invraisemblance, ces fables ont trouvé croyance en Allemagne et chez certains neutres. Il n'est pas un seul fait positif qui les confirme. Bien au

(1) M. Hanotaux écrit 210 (V, p. 162).

(2) Version communiquée à la presse, le 31 août, par le consulat d'Allemagne à Genève; Cf. un communiqué de l'agence Wolff, 29 août; Ernst Niederhausen, *Der Weetkrieg, eine Sammlung belehrender Jugendschriften*, H. 3, *das Strafgericht in Loewen;* dépêche de Guillaume II à M. Wilson, le 30 août, Gaston Jollivet, *Six mois de guerre*, p. 247; *die Wahrheit über den Krieg*, p. 60; etc.

contraire, les témoignages les plus impartiaux en montrent le néant (1). Tout prouve que la destruction de Louvain a été régulièrement organisée, à titre d'exemple plutôt que de représailles, afin d'inspirer la terreur aux pays envahis. C'est ainsi qu'on a pu reproduire le *facsimile* d'affiches apposées sur les maisons épargnées (2), notamment sur celles appartenant au duc d'Aremberg, *sujet allemand*.

Nos adversaires se sont obstinément refusés à faire la lumière sur les atrocités de Louvain, ainsi, d'ailleurs, que sur tant d'autres analogues. Les instances les plus autorisées n'ont pu l'obtenir (3). Ils ont néanmoins reconnu qu'ils avaient fait peser sur le clergé belge des accusations sans aucune base (4), quoiqu'ils affirment le contraire en

---

(1) Outre l'ouvrage du Hollandais Grondijs que nous avons cité, voir le communiqué belge du 29 août (Havas, 29 août); les *Débats* des 10 janvier, 9 mai et 9 août 1915; l'*Illustration* du 12 septembre 1914; *Louvain*, par Mgr Baudrillart, *Revue hebdomadaire*, 27 mars 1915; Raoul Narsy, *Le supplice de Louvain*, etc. Rappelons, avec M. Hanotaux, V, p. 162, que, dès le 4 août, le ministre de l'Intérieur Berryer avait adressé aux 2.700 communes belges une circulaire interdisant à tout citoyen n'appartenant pas aux formations régulières de prendre une part quelconque aux combats et même de proférer contre l'assaillant aucune injure ou menace. « L'acte de violence commis par un seul civil serait un véritable crime que la loi punit. » Il était difficile assurément d'aller plus loin.

(2) Cf. de Gerlache, p. 101-102.

(3) Lettre du cardinal Mercier au colonel comte Wengersky, 24 janvier 1915; proposition renouvelée les 8 février et 10 février 1915 par le cardinal et par son vicaire-général; le 12 avril 1915 par l'évêque de Namur et, le 24 novembre 1915, par le cardinal et les cinq évêques de Belgique. Toutes ces propositions sont restées sans effet.

(4) Le ministère de la Guerre allemand adressa, le 22 janvier 1915, au journal catholique *De Tijd*, une longue déclaration traitant de *pur mensonge* toutes les allégations concernant les mauvais traitements infligés à la population et notamment aux membres du clergé séculier ou régulier. « Le Gouvernement allemand est persuadé que c'est précisément le clergé belge qui a essayé comme conducteur de ramener le peuple à la raison et de le décider à renoncer à ces attaques. C'est

toute occasion. La responsabilité du sac de cette malheureuse ville leur incombe donc, pleine et entière. Comment ne pas espérer que le jour de la justice viendra tôt ou tard ?

Quant au motif réel de ces crimes, en dehors de la barbarie native des Allemands, il faut le chercher dans la volonté arrêtée d'abattre l'âme belge, d'obliger le Roi et la nation à céder devant la violence. En outre, pour Louvain, une autre raison intervenait. Il y avait là une force intellectuelle érigée aux portes du germanisme et qui lui était étrangère. On la détruisait en vertu de ce principe que tout ce qui n'est pas avec le germanisme est contre lui, c'est-à-dire voué nécessairement à la destruction (1).

---

pour ce motif que les officiers allemands ont essayé, à diverses reprises, de se mettre en communication avec le clergé.... » (Hanotaux, V, p. 166). On goûtera fort la *mise en communication* qui consiste à fusiller les gens. Les soldats allemands disaient aux prêtres belges : « Nous aussi, nous sommes catholiques, mais vous êtes des cochons et des démons noirs » (Déposition de M. Kockse, vicaire de Sainte-Gertrude, *Réponse au Livre blanc*, p. 361, citée par Hanotaux, V, p. 170).

(1) Hanotaux, V, p. 170. Cet auteur porte à près de 5.000 le nombre des Belges civils de tout âge et de tout sexe assassinés en 1914; à 13.000 ou 14.000 celui des déportés en Allemagne jusqu'aux grandes déportations de 1916; à 20.000 environ le nombre des maisons incendiées.

CHAPITRE II

DEUXIÈME SORTIE D'ANVERS
(9-13 Septembre 1914)

Combat de Cappelle-aux-Bois (4 septembre). — Occupation de Termonde par les Allemands. — Sa réoccupation par les Belges (9 septembre). — Deuxième sortie d'Anvers. — Contre-attaques allemandes (12 septembre). — Retraite sur Anvers.

I

La fin d'août et les premiers jours de septembre furent calmes devant Anvers. Les Allemands escomptaient sans doute d'immenses succès en France et n'attachaient, par suite, qu'un intérêt tout à fait restreint à leurs opérations en Belgique. Le 4 septembre seulement, une partie du IIIe corps de réserve tenta un coup de main sur le 4e secteur.

Partis de Grimbergen et de Wolwerthem, les Allemands se heurtèrent d'abord, vers Cappelle-aux-Bois, à un détachement avancé (un bataillon du 6e chasseurs et six mitrailleuses de la 1re brigade). L'ennemi l'aborda de front, tout en cherchant à l'envelopper par Londerzeel. Il dut se replier sur les avant-postes de Breendonck et de Wolf, après avoir infligé des pertes aux assaillants, restés en rangs serrés jusqu'à courte distance.

Les avant-postes belges furent ensuite attaqués, mais leur résistance, appuyée par l'artillerie de la 5e division

et par celle des forts, fut assez énergique pour obliger les Allemands à la retraite, avec de grosses pertes. Ils se vengèrent de cet échec en incendiant Cappelle-aux-Bois (1).

Le même jour, le IXe corps de réserve, parti d'Assche et se dirigeant vers la France, attaqua la ville de Termonde, qui ne fut pas défendue. Après y avoir jeté quelques obus, les Allemands y pénétrèrent et, le jour même, incendièrent cinq groupes de maisons. Le lendemain, une arrière-garde commençait, sous la direction du major Sommerfeld, l'incendie méthodique des quartiers aisés de la ville.

L'occupation de cette tête de pont par l'ennemi menaçait la ligne de retraite de l'armée belge vers la France. Le haut commandement prescrivit aux 1re et 6e divisions de se porter sur la rive gauche de l'Escaut pour la dégager. L'arrivée de ces troupes sur la Durne décida les Allemands à la retraite. Le 9 septembre, Termonde fut réoccupé par les Belges (2).

Cependant la masse principale du IXe corps de réserve se déplaçait vers Audenarde et Renaix; le 7 septembre, à Quatrecht, sur l'Escaut, entre Termonde et Gand, l'un de ses détachements se heurtait contre des gardes civiques et des bataillons de volontaires qui gardaient la route de la grande ville flamande. Trouvant cette voie barrée, il interrompit sa marche et Gand resta provisoirement épargné.

(1) *Campagne de l'armée belge*, p. 75. Un zeppelin avait de nouveau bombardé Anvers le 2 septembre.

(2) *Campagne de l'armée belge*, p. 76; *L'action de l'armée belge*, p. 41.

II

Les 7 et 8 septembre, le haut commandement belge apprit que les forces allemandes devant Anvers avaient été sensiblement réduites. De fait, trois divisions de réserve se dirigeaient vers la France, où la bataille de la Marne démentait singulièrement les prévisions de l'ennemi commun. Elles étaient remplacées sous Anvers par une division de marins, par les 26ᵉ et 37ᵉ brigades de landwehr.

On jugea le moment favorable pour une nouvelle sortie. Peut-être obligerait-on l'ennemi à rappeler vers Anvers une partie de ses forces; on pourrait du moins lui infliger une défaite, grâce à la supériorité du nombre (1).

La position allemande, très fortement organisée, s'étendait de Haecht, au sud de la Dyle, jusqu'à Wolverthem à l'ouest, par Elewyt et Pont-Brûlé. L'armée belge dut chercher à la tourner vers l'est, tout en continuant de couvrir Anvers. A droite, la 5ᵉ division marcha sur Eppeghem et Vilvorde; au centre, la 1ʳᵉ division sur Hofstade et Elewyt; à gauche, la 3ᵉ sur Over-de-Vaart; la 6ᵉ sur Thieldonck; la 2ᵉ sur Wygmaël et Louvain; à l'extrême gauche, la division de cavalerie; à l'extrême droite, un détachement de toutes armes continuait de garder Termonde (2).

Préparée dans le plus grand secret, cette opération eut d'heureux débuts. Le 9 septembre, les débouchés de la Dyle et du Démer furent occupés : à Muysen et à Hansbrug, par la 3ᵉ division; à Werchter, par deux bataillons du 25ᵉ de ligne; à Aerschot, par deux bataillons du 21ᵉ (6ᵉ division).

(1) *L'action de l'armée belge*, p. 42.
(2) *Campagne de l'armée belge*, p. 77; *L'action de l'armée belge*, p. 42.

Le 10, l'offensive continua, la gauche en avant. Wygmaël, au nord de Louvain, fut pris par les 6e et 26e de ligne; la 7e brigade mixte atteignit Linden, à l'est de Louvain, et un peloton du 4e chasseurs à cheval pénétra dans cette ville. Mais la 2e division fut arrêtée par l'artillerie lourde allemande à Keulenstraet, sur le canal de Louvain, ainsi qu'à Putkapel. En outre, dans l'après-midi, l'ennemi prononça une vive attaque sur la tête de pont de Hansbrug, qu'il écrasa d'obus en cherchant à l'envelopper par l'ouest. Les 9e et 14e de ligne refoulèrent cette attaque.

A la droite de l'armée belge, les 1re et 5e divisions prenaient le contact sur le front Hofstade, Sempst-Bosch et Nieuwenrode. Un premier résultat était acquis pour les Belges. Dans la soirée et dans la nuit, les Allemands appelaient à eux des renforts tirés de l'intérieur, ainsi que la 6e division de réserve déjà en marche vers la France.

Le 11, tandis que l'ennemi se maintenait en position devant la gauche, le reste de l'armée belge poussait en avant. Partant de Werchter, la 6e division marchait par Wackerzeel sur Thieldonck; les 2e et 4e carabiniers, qui étaient en première ligne, atteignaient le chemin de fer de Malines à Louvain. De même, la 3e division, partie de Rymenan et de Muysen, occupait d'abord Haecht et Boortmeerbeek. Puis le 11e de ligne enlevait Wespelaer, les 9e et 14e prenaient la station de Haecht; le 12e de ligne et le 4e chasseurs progressaient jusqu'au hameau de Laer. A la nuit, le 11e de ligne tenait la rive nord du canal de Malines à Louvain, à l'est de Over-de-Vaart (1).

(1) *Campagne de l'armée belge*, p. 78.

Au centre, la 1re division s'établissait dans les bois de Schiplaeken et dans Sempst. A la 5e division, la 16e brigade s'emparait de la ferme de Schram, mais ne pouvait enlever Eppeghem; la 17e brigade atteignait le bois du Katte-Meuter; le 1er de ligne, le front Humbeek, Den-Heuvel, Eversem. Enfin, un détachement de la division de cavalerie coupait, fort à propos, près de Cumptich, le chemin de fer de Louvain à Tirlemont, important pour les communications allemandes.

Mais le 12, la 6e division de réserve, rappelée devant Anvers, intervenait vers Wespelaer et les Allemands opéraient de violentes contre-attaques dans les directions de Betecom, de Werchter et d'Haecht. La 6e brigade (2e division) était refoulée sur Wesemaël; sa retraite entraînait celle de la 7e brigade, qui avait pris Holsbeck et attaqué Kessel-Loo. Cette brigade fut violemment canonnée à Cortrijek-Dutzel pendant qu'elle se repliait. La 5e brigade éprouva également de lourdes pertes à Molen.

Cependant la 6e division était attaquée, dès 7 heures, sur le front Waelestraet-Keefs et ferme Borremaël. Elle y tenait tête pendant cinq heures. Mais le recul de la 2e division découvrait sa droite; elle devait se retirer sur le Démer.

Au début du jour, la 3e division avait gagné du terrain vers Over-de-Vaart; à partir de midi, elle fut vivement contre-attaquée de front et sur son flanc gauche. Elle résista jusqu'à la nuit, puis se retira sur Hansbrug et Rymenam, sous une pluie d'obus.

Devant les 1re et 5e divisions, au centre et à droite, l'ennemi, couvert par le canal de Willebroek et par la Senne, ne put être délogé de Weerde qu'après un long combat. La 17e brigade chassa successivement les Allemands du château de Linterpoort, du hameau de Drieset,

des maisons de Werdenhoek. La première attaque sur Weerde échoua; il fallut un nouvel effort pour pénétrer dans ce village, qui ne fut entièrement conquis qu'à la nuit tombante. Pour rester maîtresse du bois de Katte-Meuter, la 16e brigade dut repousser de nombreuses contre-attaques. A l'extrême droite, le 1er de ligne prit Limbosch, Beyghem et les bois au sud de Humbeek, sans pouvoir dépasser ces couverts, battus par de l'artillerie lourde postée autour de Grimbergen (1).

Le haut commandement belge considéra comme suffisants les résultats obtenus. Les Allemands avaient dû rappeler, sur le front belge, la 6e division de réserve; en outre, le mouvement du IXe corps vers l'Aisne avait été suspendu pendant deux jours et, certes, ce retard avait son importance au moment où se terminait la bataille de la Marne. Enfin, l'inquiétude s'était propagée, parmi les envahisseurs, jusque dans Bruxelles. Le 13, l'armée se retira sous Anvers, après avoir subi des pertes sensibles (2).

C'est à dater de cette sortie que les premières dispositions paraissent avoir été prises par les Allemands en vue du siège d'Anvers. Des renforts en troupes et en matériel leur furent amenés, en sorte que l'équilibre se rétablit entre les forces en présence, avant de se modifier au bénéfice de l'ennemi. Celui-ci perfectionna ses positions défensives, jalonnées par la ligne Haecht, Elewyt, Wolverthem et Grand-Bigard (3).

---

(1) *Campagne de l'armée belge*, p. 80.

(2) La *Campagne de l'armée belge*, p. 80, ne mentionne que celles en officiers : 9 tués à Molen; 1 à Putkapel; 1 à Shool; 2 à Wezemaël; 1 à Rotselaer; 4 à Wackerzeel; 3 à Wespelaer; 5 à Over-de-Vaart; 2 à Schiplaken; 2 à Eppeghem; 1 à Beyghem. Total, 31.

(3) A l'ouest de Bruxelles, *L'action de l'armée belge*, p. 43.

En résumé, l'armée belge avait fidèlement rempli son rôle, en retenant sous Anvers, par des opérations actives, un effectif aussi fort que le comportait le sien. Elle continuait ainsi de rendre, à la grande cause de l'indépendance des nations, des services dont on ne saurait trop célébrer l'importance.

CHAPITRE III

LES DÉFENSES DE NANCY

Importance de Nancy. — Le Grand-Couronné. — La question des fortifications de Nancy. — Possibilité d'une attaque brusquée. — Premières études en vue d'y parer. — L'armement prévu. — Etat des travaux au 11 août. — Danger pour les Allemands d'une attaque en Lorraine.

I

Depuis la perte de Strasbourg, de Mulhouse et de Metz, Nancy a pris une importance croissante. L'ancienne capitale de la Lorraine est la plus grande de nos villes de l'Est. Il faut aller jusqu'à Reims, Troyes, Dijon et Besançon pour trouver des centres à lui comparer. Cette noble cité est d'ailleurs aussi remarquable par ses monuments, par l'art exquis dont ils témoignent, par les souvenirs qu'ils évoquent, que par l'activité intellectuelle, industrielle et commerciale de sa population. C'est, à tous égards, l'un des fleurons de notre couronne.

Elle s'élève dans une vasque magnifique creusée par la Meurthe entre des collines boisées, aux pentes roides (1). Ses vues sont à peu près limitées à la vallée; mais, dès qu'on a gravi les hauteurs qui l'environnent, on découvre les panoramas les plus variés vers Metz, vers Lunéville et les Vosges, vers la Haute Moselle.

---

(1) Général Malleterre, *De la Marne à l'Yser*, p. 99 et suiv.

Ces hauteurs, qui se prolongent sur les deux rives de la Meurthe et de la Moselle, appartiennent aux formations jurassiques. Elles se rattachent aux deux dernières des crêtes si nettement tracées, qui forment autour de Paris une série de lignes naturelles de défense. En s'y croisant, ces dos de terrain dessinent ce qu'on est convenu d'appeler le Grand-Couronné de Nancy. Les collines et les plateaux des environs, d'altitudes sensiblement égales, forment, en effet, une sorte de couronne; de plus, la pensée d'utiliser ces obstacles naturels à la défense de l'ancienne ville ducale a conduit à les désigner sous une appellation employée jadis dans la fortification (1).

Sur la carte au 80.000^e, le Grand-Couronné paraît peu distinct, en raison de nombreuses découpures. Mais, si l'on suit du Grand Mont d'Amance (410 mètres) le contour de ces hauteurs, on reconnaît assez aisément « une ligne extrême, à peu près circulaire, que jalonnent des côtes isolées : Sainte-Geneviève, mont Toulon, mont Saint-Jean, promontoire de La Rochette, mont d'Amance, Pain-de-Sucre, hauteurs de Pulnoy » (2). De ces sommets, on commande la plaine ondulée où coule la Seille et la forêt de Champenoux. Quand la transparence de l'air le permet, on aperçoit au loin les fumées et les clochers de Metz, la côte de Delme, les hauteurs de la forêt de Bezange et, par dessus les croupes qui bordent au nord la vallée du Sanon, la ligne bleuâtre des Vosges.

Quatre vallées secondaires, orientées de l'est à l'ouest, descendent vers la Meurthe et la Moselle, coupant le Couronné en autant de secteurs. Celle de la Natagne sépare les côtes Sainte-Geneviève, le mont Toulon et le mont

(1) La *Double couronne du Nord* figure encore au nord de Paris.
(2) Général Malleterre, p. 101.



Saint-Jean du plateau profondément découpé qui porte le bois du Chapitre. Au sud, la Mauchère forme fossé entre ce plateau et celui de Faulx; une troisième rivière, à peu près parallèle aux précédentes, l'Amezule, coule entre le bois de Faulx, le mont d'Amance et le plateau de Malzéville, qui domine directement Nancy au nord-est. Enfin, le ruisseau de la Pissotte limite la branche sud du Couronné, qui s'abaisse vers les vallées du Sanon et de la Meurthe.

A l'ouest de cette dernière, entre elle et la Moselle, le large plateau de la forêt de Haye, prolongé au nord par les hauteurs de l'Avant-Garde et du bois Le Prêtre, relie Nancy à Toul. Il est lui-même encadré par les forts de Frouard et de Pont-Saint-Vincent, qui battent les vallées de la Moselle et de la Meurthe, servant d'avancées à la place de Toul.

Le Grand-Couronné constitue la position principale d'un champ de bataille situé dans la zone où coulent la Moselle, la Meurthe, le Sanon et la Seille. Que l'attaque vienne du nord, de l'est ou du sud-est vers Nancy, elle se heurte à cet ensemble de défenses naturelles (1). Il allait jouer un rôle capital en 1914.

II

Nancy est depuis longtemps une ville ouverte. Le voisinage immédiat de la frontière allemande et l'importance de ce centre devaient naturellement conduire à la pensée d'en organiser la défense. On y songea aussitôt après la guerre de 1870, mais un double courant se mani-

(1) Général Malleterre, p. 102.

festa dans l'opinion. Si les uns jugeaient indispensable de fortifier la grande cité lorraine, les autres protestaient contre la multiplication des obstacles passifs sur notre frontière, jugeant que sa défense serait mieux assurée par des hommes que par une variante de la muraille de Chine. Le capitaine Gilbert (1) (G. G. de la *Nouvelle Revue*) discuta longuement cette question, avec l'originalité de vues qui lui était propre. Charles Malo, le critique militaire des *Débats*, M. Judet, de l'*Eclair*, suivirent ainsi que beaucoup d'autres (2).

Dès 1876, le général Félix Douay proposait la création autour de Nancy d'un camp retranché qui se relierait à celui de Toul. On refusait, trouvant les frais trop lourds.

En 1880-1881, de premières études furent faites sur le terrain, le général Farre étant ministre. Elles ne conduisirent à aucun résultat pratique. En 1886-1887, le général de Boisdenemetz prescrivit un travail d'ensemble, d'après lequel le général de Courcy (1887-1888) fit amorcer quelques ouvrages défensifs, notamment des emplacements de batterie. Le général de Négrier demandait ensuite que Nancy, au lieu de Toul, devînt le « Belfort de la Lorraine ». Il aurait voulu en faire une grande tête de pont, permettant dès le début une contre-offensive en pays annexé (3), pensée qui fut, comme on sait, réalisée en août 1914. On en resta là, pendant des années, bien que, parfois, la question fut de nouveau agitée après des intervalles de silence.

Le 13 janvier 1906, le général Langlois publiait, dans

(1) M. Hanotaux (VI, p. 1) mentionne « sept études militaires du capitaine Gilbert parues dans la *Revue de Paris* » dont nous n'avons nulle souvenance.

(2) A citer, notamment, Ch. Malo, *La question de Nancy et la Défense nationale*, conférence faite à Nancy le 18 mars 1894.

(3) Hanotaux, VI, p. 2.

la *Revue bleue*, un article préparant l'opinion à l'abandon de Nancy. Les motifs invoqués étaient notre retard éventuel sur la mobilisation et la concentration allemandes. Toute tentative pour couvrir la capitale lorraine serait nécessairement vaine. La conclusion du célèbre artilleur était nette : « Nancy ne doit pas peser une once dans les décisions du généralissime.... L'occupation de Nancy par l'ennemi n'a aucune importance » (1).

Par contre, Nancy envoyait à la Chambre un député, M. Louis Marin, élu sur ce programme : la ville et ses environs à l'abri d'une attaque par surprise. Le commandant Ernest Picard, chef de la Section historique, faisait paraître, en 1909, une brochure, *Nancy et Lorraine*, où il réclamait, non un camp retranché, mais des travaux de campagne destinés à protéger la ville d'un coup de main, « pendant huit jours » (2).

La situation de Nancy pouvait à bon droit passer pour inquiétante en cas de mobilisation. Bien que la 11e division, tout entière, tînt garnison dans cette ville ou aux environs, vers 1911, pendant la période d'hiver, c'est-à-dire du 1er octobre au 1er mars, l'effectif disponible en infanterie ne dépassait guère 4.000 hommes le premier jour, les compagnies actives ne pouvant mobiliser plus de 80 hommes. L'autre division du 20e corps était à Toul, c'est-à-dire à une étape.

Or, pour les Allemands, Nancy devait être une proie tentante. Le fort de Frouard ne pouvant résister à un bombardement violent, s'ils passaient la Meurthe à Nancy, ils pénétraient librement sur le plateau de Haye et la défense de Toul en devenait bien précaire, car il fallait plusieurs jours pour mettre ses forts en état de défense.

(1) Hanotaux, VI, p. 1.
(2) Hanotaux, VI, p. 2.



Il y a des raisons sérieuses de croire qu'à ce moment, c'est-à-dire avant le vote de la loi de trois ans, la possibilité d'une attaque brusquée sur Nancy n'était nullement exclue pour les Allemands, surtout pendant la saison d'hiver. De la comparaison entre les effectifs stationnés dans le voisinage, de chaque côté de la frontière, nous arrivions à cette conclusion que, l'ordre d'alerte étant donné dans la soirée aux troupes de Metz et des garnisons voisines, notre territoire pourrait être envahi le matin suivant entre 6 h. 30 et 7 heures, à Pagny, Cheminot, Raucourt, Moncel, Moyenvic, par environ trois divisions d'infanterie et cinq brigades de cavalerie. Dans l'après-midi, une quatrième division pourrait passer la frontière à Blâmont; deux autres seraient débarquées à Verny et à Bénestroff.

Aux initiés, cette situation paraissait très inquiétante à bon droit. Ils en déduisaient la nécessité d'organiser la défense de Nancy, ou, tout au moins, de la préparer en détail dès le temps de paix. A la fin de 1912, ordre était donné d'étudier l'organisation défensive du front forêt de Faulx, Amance, face au nord, pour l'effectif d'une brigade mixte. Puis ce premier projet, très insuffisant, était modifié. Il faudrait désormais prévoir la création d'une vaste tête de pont d'armée à l'est de la Meurthe, en la jalonnant par Custines, Amance, Velaine-sous-Amance, Buissoncourt, le Rambêtant. On étudierait, en outre, l'organisation ultérieure du front Sainte-Geneviève, Serrières, Jeandelaincourt, Leyr, où se ferait la jonction avec la ligne Amance, Le Rambêtant.

On comptait créer des centres de résistance au sud de Custines, à La Rochette, à Amance. La première ligne de défense serait marquée par les villages riverains de la Mauchère; des emplacements de batterie et des abris pour mitrailleuses étaient prévus à proximité des crêtes du

plateau de Faulx. Mais le matériel d'artillerie lourde disponible était fort insuffisant. Encore devait-il venir de points distants. Une demi-batterie de 155 à tir rapide était mobilisée *à Poitiers*.

III

On procéda sur place aux études rentrant dans le cadre qui vient d'être indiqué. Le détail des travaux fut examiné, les positions reconnues, la répartition des troupes déterminée. Mais l'exécution ne devait avoir lieu qu'à la mobilisation. Jusqu'alors tout devait rester à l'état de projet, ce qui présentait des inconvénients évidents. Certaines des unités désignées pour ces travaux avaient à parcourir des trajets relativement longs avant d'être rendues à pied d'œuvre. Il fallait compter avec un délai indispensable après la réception de l'ordre de mobilisation. La nature du terrain rendrait parfois les travaux très pénibles et très lents. La couche de terre végétale ne mesurant en certains secteurs que quelques centimètres, après l'avoir traversée on atteindrait un roc calcaire difficile à défoncer. Enfin, au cas d'une mobilisation en hiver, il fallait prévoir les fortes gelées de l'hiver lorrain, qui rendraient les terrassements encore plus pénibles.

Au début, l'artillerie de campagne consacrée à la défense ne devait comprendre que les douze batteries du régiment stationné à Nancy. Une partie des attelages proviendrait des communes frontières situées au delà des positions à organiser. Leur arrivée n'était pas certaine; en outre, elle exigerait certains délais.

On adjoignit ensuite à ces batteries celles du régiment de corps, mais il tenait garnison à Troyes, ce qui exigerait

des transports en chemin de fer, c'est-à-dire une sensible perte de temps.

Quant à l'artillerie lourde, on comptait que le 120 serait disponible le cinquième jour seulement et le 155 le deuxième.

De ce qui précède, il résulte que les moyens de défense auraient été très insuffisants en cas d'attaque brusquée. Il ne faut pas oublier, en effet, que de la frontière allemande au Couronné il n'y a que 10 kilomètres en moyenne, soit deux heures et demie de marche au plus.

A la suite d'une visite du ministre de la Guerre Etienne, en avril 1913, il fut décidé qu'on procéderait dès le temps de paix à quelques déboisements; on organiserait des emplacements de batterie, des chemins d'accès. En mai, la Commission du budget tint d'importantes séances secrètes au cours desquelles M. Louis Marin souleva cette question. On la discuta longuement et l'on décida la mise du Grand-Couronné en état de défense. Un projet détaillé fut préparé. En novembre rien n'avait été fait sur le terrain. Le 2 décembre 1913, jour de son arrivée aux affaires, M. Noulens, ministre de la Guerre, affectait à ces travaux le reliquat des crédits disponibles. L'organisation défensive devait être terminée en mai 1915.

Les travaux furent commencés. En juin et juillet 1914, quand apparurent les premières menaces de guerre, le commandant du 20e corps, général Foch, les fit accélérer. On assure que l'organisation défensive était achevée dans ses parties essentielles quand survint la mobilisation (1).

---

(1) Hanotaux, VI, p. 4, d'après Engerand, *La frontière de 1871 et l'esprit d'offensive*. Nous avons de fortes raisons de croire que le 9e corps, stationné comme nous l'avons dit sous Nancy, pendant la concentration, eut à effectuer la majeure partie des travaux indispensables.

Il ne semble pas que cette affirmation soit rigoureusement exacte.

C'est dans ces conditions que survint la guerre. Contrairement à nos prévisions, Nancy ne fut pas l'objet d'une attaque brusquée, qui aurait pu réussir si elle avait été aussi vivement conduite qu'à Liége. Les Allemands reculèrent-ils devant notre couverture, comme l'admettent les documents officiels et officieux? Jugèrent-ils inopportun d'entreprendre une seconde attaque brusquée, qui n'avait rien d'indispensable, alors que celle de Liége était absolument voulue par leurs projets sur la Belgique? Nous croyons que la seconde de ces hypothèses est la plus vraisemblable. Les forces qui couvraient Nancy, dans les premiers jours, n'étaient pas telles, en effet, qu'elles rendîssent impossible le succès des Allemands.

Le 11 août, au moment où le 9e corps vint relever le 20e dans ses emplacements du Grand-Couronné, les travaux de défense étaient loin de leur achèvement. Dans le secteur de la 22e brigade, ils avaient été commencés le 8 août sur le front Le Juribois, bois de Juré, Jeandelaincourt, mont Toulon, Serrières, pont-d'Harranoué. La 139e brigade de réserve n'avait entrepris les siens que le 9 dans la région ouest et nord de Morey, et, le 10, sur la crête Landremont, Sainte-Geneviève. Le 237e commencerait le 11 de travailler sur la crête à l'est de Bratte.

L'armement en artillerie lourde ne comportait que les éléments ci-après : huit pièces de 155 C au mont d'Amance; dix pièces de 120 L à La Rochette, dont six seraient enlevées le soir même pour une autre destination; six autres 120 L à Montenoy-Moivrons, destinées également à partir le matin du 12; huit 120 L qui ne partiraient de Toul que le 11 dans la soirée et dont la marche et la mise en batterie exigeraient des délais relativement longs.

Enfin, quatre pièces de 120 L devaient être portées le matin du 11 à Sivry, pour la défense éventuelle du mont Toulon.

En somme, le 11 août, il ne resterait, comme artillerie lourde, sur nos positions du Grand-Couronné, que huit pièces de 155 et quatre de 120. D'autres allaient quitter leurs emplacements; douze pièces de 120 ne viendraient renforcer cet armement si insuffisant que dans l'après-midi du 11 ou dans celle du 12.

Le 12 août, le 9e corps, renforcé de la 70e division de réserve, général Fayolle, tenait le front mont d'Amance, La Rochette, hauteurs est de Bratte, mont Toulon, mont Saint-Jean. A cette date, on n'était pas encore fixé sur la nécessité de comprendre les hauteurs de Sainte-Geneviève dans notre ligne principale de résistance. On admettait la possibilité d'en faire simplement une position avancée, susceptible d'assurer, au moins temporairement, la possession du pont de Dieulouard.

Le 13, la position de la Mauchère et le secteur de Faulx, Custines ne présentaient aucune trace d'organisation défensive. Au contraire, Sainte-Geneviève était couverte au nord par quelques travaux. Ce n'est guère avant le 17 que les plus importants furent à peu près terminés. Encore relevons-nous dans le carnet d'un commandant de brigade, à la date du 19 août, ce détail significatif : « Je prescris de ramasser dans les champs tous les fils de fer des clôtures pour en faire des réseaux en avant des points principaux, réseaux qui se soudront ensuite... ». Les attaques allemandes qui succédaient à notre offensive avortée en Lorraine ne trouvaient donc plus les mêmes facilités que dans les premiers jours d'août.

Notons qu'en opérant une double offensive par leur

droite vers l'Oise et par leur gauche en Lorraine (1), les Allemands allaient compliquer à plaisir leur tâche. Evidemment l'attaque décisive était celle de von Kluck. Bien conduite, elle devait déborder notre gauche, faire tomber Paris et ouvrir les voies à une paix rapide, celle qu'ambitionnaient nos adversaires. L'attaque en Lorraine ne pouvait être que secondaire. Au cas le plus avantageux, elle ne ferait qu'achever le succès de l'attaque principale. En toute éventualité, elle présenterait l'inconvénient d'absorber des effectifs et des munitions qui feraient peut-être défaut sur le théâtre occidental des opérations. Il y aurait donc eu avantage, pour nos adversaires, à y renoncer et à prélever tout ce qu'ils pourraient sur leurs forces de gauche pour renforcer leur centre et leur droite.

Mais ils commirent cette faute, qui rappelle en moins grave celle que nous avions commise au début des opérations, quand nous avions pris l'offensive, successivement, sur tout l'immense front compris entre la Suisse et Maubeuge. Ils n'obéirent pas comme nous à des théories abstraites, sans base pratique, mais à leur infatuation, à la confiance présomptueuse qui leur faisait dédaigner l'adversaire. Une direction suprême tout à fait incapable leur interdisait alors d'en juger sainement, si bien qu'au lieu d'être sur la Marne, au point où se produirait la décision, le Kaiser jugeait à propos de se rendre vers Nancy, dans l'intention d'y faire une de ces entrées théâtrales où excelle ce cabotin couronné (2).

---

(1) C'est l'intention que leur prêtent M. Hanotaux et beaucoup d'autres. Mais il résulte des *Batailles de la Marne*, traduction Buyse, p. 5 et 88, que le plan d'opérations allemand admettait entre les Vosges et la Meuse une défensive-offensive à la Moltke, autrement dit une série d'opérations ayant surtout pour but de *fixer* l'adversaire.

(2) Général Malleterre, *De la Marne à l'Yser*, p. 101 et suiv.

CHAPITRE IV

LES 23 ET 24 AOUT A NOTRE GAUCHE

Instructions du grand quartier général. — Ordres du général de Castelnau. — Situation de la 2ᵉ armée le 23 août. — Etat moral. — La gauche de la 1ʳᵉ armée. — Le mouvement des Allemands. — Ordre du général de Castelnau, le 24 août. — La matinée. — La 70ᵉ division et le 20ᵉ corps. — La 74ᵉ division et le corps Conneau. — Les 8ᵉ et 13ᵉ corps.

I

D'après les documents officiels ou officieux, les instructions données par le grand quartier général à la 2ᵉ armée se borneraient à celle-ci, contenue dans un télégramme du 21 août : « La 2ᵉ armée s'efforcera de se maintenir et de se reconstituer sur le Grand-Couronné et entre la Meurthe et la Moselle ». On dit aussi qu'il attira l'attention du général de Castelnau sur la possibilité d'organiser un barrage dans la région de Bayon, Gripport, Charmes. A cet effet, il lui envoyait deux nouvelles divisions de réserve (1).

D'autre part, l'ordre général du 23 août, à la 1ʳᵉ armée, définit ainsi la mission qui lui incombe, sans doute d'après la direction suprême : interdire à l'ennemi toute nouvelle progression et se mettre en état de reprendre l'offensive. Cette double tâche répond à une préoccupation d'ensemble, « limiter le plus possible l'invasion du sol national », et à une nécessité immédiate, « appuyer

---

(1) Les 64ᵉ et 74ᵉ, Hanotaux, VI, p. 4.

la 2e armée violemment attaquée ». Il paraît en résulter que, dans la pensée du général en chef, le rôle de la 2e armée était d'abord purement défensif et que celui de la 1re comportait au contraire une offensive destinée à dégager sa voisine (1).

Selon les vues du grand quartier général, l'ensemble de nos forces de Lorraine doit combattre sur place. C'est ainsi que l'article 12 de l'instruction générale du 25 août porte : « Les 1re et 2e armées continueront à maintenir les forces ennemies qui leur sont opposées ». L'idée est la même le 1er septembre, sous une autre forme : « Toute la manœuvre pivote autour des armées de l'Est » (2), qui doivent donc nécessairement rester en place. On verra comment elles s'acquittèrent de cette tâche, en combinant l'offensive et la défensive, selon les circonstances.

M. Hanotaux (3) donne une autre physionomie aux instructions du grand quartier général, sans indiquer sur quels textes sont basées ses conceptions : la 1re armée devait faire front et lutter sur place; la 2e, placée perpendiculairement à sa voisine, tomberait sur le flanc de l'ennemi, s'il s'engageait dans la direction des rivières au sud-ouest de Lunéville.

En l'absence de documents à l'appui, nous estimons que cette idée de manœuvre ne fut pas conçue avant le 25 août. Elle paraît rentrer dans la catégorie des conceptions « après coup », faites pour expliquer les événements en les mettant sous le jour le plus favorable (4).

(1) Conclusion confirmée par Hanotaux, VI, p. 4, écrivant que le 23 à 7 heures, le grand quartier général prévoit l'attaque de la 2e armée sur le Couronné et les hauteurs de Saffais, Belchamp. La 1re armée lui viendra en aide par une contre-attaque.

(2) Texte reproduit par Hanotaux, VI, p. 6.

(3) Hanotaux, IV, p. 293, et V, p. 16.

(4) Un des commandants de corps d'armée intéressés écrit : « Si ce

La combinaison inverse, défense sur place de la 2e armée et contre-offensive de la 1re, telle qu'elle résulte des documents mis au jour jusqu'à l'heure présente, était beaucoup plus justifiée. Arrêter l'ennemi de front avec une armée (la 1re) alors très en arrière vers le sud et qu'il fallait reporter vers le nord pour l'établir en barrage dans un terrain traversé obliquement par des cours d'eau, de façon à y recevoir le choc, faire abandonner par l'autre armée (la 2e) des positions défensives préparées (le Grand-Couronné) ou naturelles (plateaux de Saffais, Belchamp), où ses troupes étaient déjà installées, pour les jeter dans le flanc des colonnes adverses en marche vers la Trouée de Charmes, cette conception, disons-nous, comportait de graves inconvénients. Elle exposait les derrières de la 2e armée, descendue de ses positions, aux entreprises des Allemands sortis de Metz. La bataille de Morhange pouvait se répéter, dans de pires conditions. D'autre part, en prenant l'offensive vers le nord, la 1re armée avait ses derrières couverts par une zone sûre, la région d'Epinal, Saint-Dié, à la seule condition que les Vosges continuassent d'être tenues.

Quoi qu'il en soit, conformément au télégramme du 21 août, le général de Castelnau décidait que le Grand-Couronné, ainsi que le front des 15e, 16e corps, 64e et 74e divisions de réserve, serait tenu à tout prix. Le reste de la 2e armée se grouperait dans la région de Lenoncourt, prêt à une puissante contre-attaque.

Quant à la 1re armée, elle allait engager d'abord sa gauche face au nord, perpendiculairement à la 2e armée, en combinant son effort avec celui du général de Castelnau

---

plan d'opérations a jamais été conçu avant les événements des 24 et 25 août, il faut avouer que les exécutants n'ont jamais eu conscience de l'accomplir ».

pour arrêter l'offensive ennemie. Ce résultat serait atteint dès le 26 août et la progression de l'ennemi arrêtée. Mais cette attaque déplacerait alors son axe et glisserait de plus en plus vers l'est, c'est-à-dire vers les Vosges. Puis un gros effort se produirait contre le Grand-Couronné, sans plus de résultats.

On voit que, dans cette période des opérations comme dans beaucoup d'autres par la suite, les conceptions de nos adversaires ne brillent point par leur unité. S'ils montrent une rare persévérance dans leur volonté de victoire, la suite dans les idées leur fait souvent défaut.

II

Le soir du 23 août, la 2e armée est ainsi répartie : les 15e et 16e corps sur la rive gauche de la Meurthe, la 31e division (16e corps), éprouvée par le combat de la veille, se reconstituant sur la Moselle au sud de Bayon; la 32e tenant les hauteurs entre la Moselle et le ruisseau de Lore, petit affluent de l'Euron, sa droite à Saint-Germain, au château de Belmont et à Villacourt, pour tendre la main au 8e corps, gauche de la 1re armée, établi vers Damas-aux-Bois; la 74e division de réserve, récemment débarquée et rattachée provisoirement au 16e corps, occupant les hauteurs de Brémoncourt, Belchamp, Domptail et se reliant au 15e corps, vers Haussonville, Saffais, en barrant la grand'route de Lunéville à Bayon. L'artillerie de corps déployée sur le plateau de Brémoncourt, Belchamp, de façon à battre les débouchés de la Mortagne, que les Allemands cherchent à franchir par Xermaménil et Gerbéviller.

Le 15e corps est vers Haussonville et Ferrières, la 64e

division de réserve (1) sur le plateau de Saffais; le 20e corps sur la rive est de la Meurthe, sa droite vers Saint-Nicolas. Les 59e, 68e, 70e divisions de réserve (2e groupe), les 34e et 35e brigades (2) (9e corps) occupaient le Grand-Couronné, prêtes à se porter vers Haraucourt et Réméréville. La 73e division, général Chatelain, venue de Toul, dont elle constituait la défense mobile, était à l'ouest de la Moselle, avec un régiment à Pont-à-Mousson, un autre à Blénod, un troisième à Dieulouard et un groupe d'artillerie à Jezainville (3).

Le moral de nos troupes s'était beaucoup amélioré. Nous avions traversé des heures d'angoisse : les soldats étaient « à bout de souffle et à bout d'espoir.... Ils étaient allés, confiants, vers la bataille, en défenseurs sacrés d'une cause sainte : et le droit succombait, la justice immanente était vaine... ». Un court repos changeait cet état d'âme. Les uniformes souillés de fange étaient nettoyés, les visa-

(1) Division alpine de composition spéciale : 4 régiments de réserve, 1 régiment colonial de réserve, 1 régiment de réserve du type alpin, 1 groupe d'artillerie au lieu de 3; 2 escadrons (Hanotaux, VI, p. 134).

(2) Le 21 août, la 34e brigade se porte dans la région de Seichamps, la 35e dans celle de Serrières, Belleau, Sivry, Mont Toulon, Mont Saint-Jean. Le 23, la 35e occupe Laneuvelotte, Champenoux, partie de la forêt de ce nom, le château du Tremblais; la 34e, Cercueil, Velaine-sous-Amance, Réméréville, Buissoncourt.

(3) A la 59e division, général Kopp, depuis le 19 août, la 117e brigade, colonel Lambin, tenait le front entre Loisy et le pont d'Harranoué inclus; la 118e, colonel Tourtebatte, de ce pont à Leyr inclus. A la 68e division, général d'Aubignosc, après avoir repassé la Seille le 21 août, la 135e brigade était venue à Vandœuvre et Houdemont, la 136e à Heillecourt et Jarville. La 35e brigade et deux groupes du 9e corps renforçaient d'abord la 59e division. Le 23 août, ils étaient formés en détachement sous les ordres du colonel Janin, pour être employés à l'est de Nancy. Ils étaient remplacés par la 135e brigade (68e division) mise à la disposition du général Kopp pour tenir les hauteurs de Bratte et le plateau de La Rochette. Mais, dès le 26 août, cette brigade devait faire retour à la 68e division et la 59e n'avait plus que 12 bataillons sur un front de 24 kilomètres.

ges reprenaient leur sérénité perdue. « ...Le régiment, comme au coup d'une baguette magique, était redevenu la machine de guerre vibrante, capable d'efforts surhumains... » (1).

A la 1re armée, le 23 août, les 8e et 13e corps, qui constituaient sa gauche, occupaient une ligne passant par Damas-aux-Bois, Hallainville, Fauconcourt, Saint-Maurice, Roville-aux-Chênes, Anglemont. A l'ouest, le 8e corps s'appuyait à la forêt de Charmes; à l'est, le 13e corps était à cheval sur la Mortagne, la forêt de Rambervillers en arrière de son aile droite. L'ensemble du front s'orientait de l'ouest à l'est, presque perpendiculairement à celui de la 2e armée.

L'état moral s'était également amélioré parmi ces troupes. Un témoin du 8e corps écrit le 23 août : « ...Les hommes ne semblent plus abattus et devisent joyeusement entre eux... » (2). Le général Dubail jugeait donc possible de reprendre l'offensive. Il adressait, dans cette même journée, un ordre préparatoire au 8e corps : « La droite de la 2e armée s'attend à être attaquée sur la position Belchamp, Saffais. Je vous donne l'ordre de faire tous vos efforts pour intervenir, le cas échéant, dans le flanc gauche des attaques allemandes, afin de dégager l'armée voisine. La 16e division m'est signalée comme pouvant encore fournir un effort. C'est donc à l'énergie de cette unité et de son chef que vous ferez d'abord appel. La 15e division pourrait être mise en réserve derrière votre gauche. Mais son artillerie sera... dès le début à la dispo-

---

(1) Christian Frogé, *Morhange et les Marsouins en Lorraine*, p. 83 et suiv. à la date du 23 août, 43e colonial. Lire dans le même sens, *La victoire de Lorraine. Carnet d'un officier de dragons*, p. 14.
(2) Capitaine Rimbault, *Journal de campagne d'un officier de ligne*, p. 75.



sition de la 16e division. Vous disposerez également de la 6e division de cavalerie, dont la mission est de couvrir votre flanc droit. Vous aurez à lui marquer, en lui envoyant vos ordres, qu'elle a aujourd'hui un rôle de sacrifice à remplir ».

Cet ordre, qui fait honneur au général Dubail, allait être fidèlement exécuté.

Le 24 août, dans la matinée, divers indices observés à la 2e armée montraient les Allemands descendant du nord au sud, en négligeant Nancy. Une reconnaissance d'avion signalait une forte colonne ennemie quittant Lunéville et traversant la forêt de Vitrimont. Puis on apprenait la construction d'un pont de bateaux sur la Meurthe. Les avant-postes de la 64e division de réserve étaient refoulés à Damelevières, dont les Allemands s'emparaient. Ils s'y retranchaient. On apprenait de divers côtés que deux corps d'armée au moins défilaient du nord au sud, à l'abri de cette flanc-garde. Ils prêtaient ainsi le flanc à nos attaques. C'était une occasion inespérée. Le général de Castelnau la saisit aussitôt.

A 11 h. 30, il donnait son ordre : Une division du 20e corps et les fractions disponibles du groupe Léon Durand prononceraient un mouvement offensif en direction de Serres. Les 16e et 15e corps, le reste du 20e contiendraient l'ennemi de front, tandis qu'il serait ainsi attaqué de flanc. Le 2e corps de cavalerie, général Conneau, agirait à la droite de la 2e armée. Le corps de gauche de la 1re (le 8e) serait invité à soutenir l'action de la 2e vers Rozelieures, Vennezey.

III

Au 16e corps, la position Saint-Germain, Belchamp avait été mise en état de défense; les villages qui la bordent à l'est, Romain, Méhoncourt, Brémoncourt et autres, étaient organisés. La consigne était de tenir sur place. L'ennemi, qui avait débouché sur la rive gauche de la Mortagne, occupait les bois du Vacquenat et de Clairlieu, le long de la route de Lunéville à Bayon, le Grand-Bois, les bois du Censat et de Guilgnebois jusqu'au nord de Gerbéviller. Il était arrêté à l'est de la ligne Clayeures, Romain.

La 74e division de réserve (1) barrait à l'ennemi la route

(1) Général Bigot : 147e brigade, général Durupt, 222e, 299e, 36e d'infanterie coloniale; 148e brigade, colonel Terris, 230e, 223e, 233e; artillerie, colonel Wack, un groupe monté, deux groupes de montagne, trois sections de munitions, dont une d'infanterie; deux escadrons du 2e dragons, lieutenant-colonel Champion; génie, commandant Rollin, une compagnie divisionnaire, un détachement de télégraphistes, un parc du génie, une compagnie d'équipage de ponts. Les deux groupes de montagne ne suivirent pas la division en Lorraine.

Cette unité fit tout d'abord partie de l'armée des Alpes. Elle se concentra dans la zone Aix-les-Bains, Chambéry, Montmélian, Saint-Pierre-d'Albigny. Elle fut transportée, du 19 au 23 août, à Charmes et à Bayon. Le 21 août, elle était rattachée à la 2e armée. Ses premiers éléments, débarqués dans la nuit du 20 au 21, durent organiser sans retard le terrain entre Meurthe et Moselle, de façon à couvrir les ponts de Charmes et de Bayon. Deux groupements furent constitués : au nord, général Durupt, trois régiments, une batterie, sur le front château de Belchamp, ferme Leumont; au sud, colonel Terris, trois régiments, deux batteries en avant de Bainville-aux-Miroirs, Charmes. Le matin du 22 août, le général Bigot se présenta au général de Castelnau, qui lui dit : « Je vous en prie, tenez coûte que coûte, pendant trois jours, sur le plateau de Belchamp et devant Bainville-aux-Miroirs, pour me donner le temps de reformer les 15e et 16e corps aux abords de la Moselle ».

de Lunéville à Bayon et à Charmes. Dès le matin, elle voyait déboucher les colonnes ennemies sur un vaste front, de Damelevières, de Mont, de Lunéville. Elles convergeaient vers la route de Bayon, refoulant ses avant-postes. Des deux côtés de cette chaussée, des bois de Vacquenat et de Clairlieu débouchaient compagnie par compagnie, régiment par régiment. En même temps, les obus affluaient sur nos positions. De la ferme de Léomont à Belchamp, sur plus de deux kilomètres, le sol était labouré comme par une gigantesque charrue (1).

Nous avons dit que le 2e corps de cavalerie était établi au sud de la 74e division. Constitué le 16 août, sous les ordres du général Conneau, il comprenait alors les 2e, 6e et 10e divisions. A dater du 19, la 6e division, général Le Villain, fut directement rattachée à la 1re armée. Quant au 2e corps de cavalerie, réduit aux 2e et 10e divisions, il était placé sous les ordres du général de Castelnau et contribuait à couvrir la retraite de la 2e armée. A la fin de ce mouvement, il était échelonné la gauche en avant, à hauteur de la droite du 16e corps, sa propre droite tenant les passages de la Mortagne jusqu'à Gerbéviller inclus (2).

Pendant la bataille de la Trouée de Charmes, le corps Conneau resta, partie au repos, partie en avant de la Trouée. Entre la 1re armée, qui avait sa gauche vers Fauconcourt, et la 2e, dont la droite était à Belchamp, il s'était produit une lacune qui fut comblée par ces deux divisions. Pendant que celle du général Le Villain, la 6e, couvrait en première ligne le débouché de Rozelieures, le corps Conneau lui venait en aide, donnant la main aux 8e et 16e corps, c'est-à-dire aux 1re et 2e armées.

---

(1) *La victoire de Lorraine*, p. 17.
(2) Hanotaux, V, p. 286.

Le 24 août, vers 10 heures, cette cavalerie était attaquée par des troupes allemandes remontant ou passant la Mortagne, de Mont-sur-Meurthe à Gerbéviller. La 10e division gardait l'espace entre Lamath et Gerbéviller. Elle se repliait, vers midi, sur le bois de Filière, en se couvrant à gauche du 2e bataillon de chasseurs. Elle n'avait pu faire qu'un usage insuffisant de son artillerie, faute de vues, dit-on (1). Au nord-ouest, la 2e division de cavalerie se tenait par Einvaux en relation avec le 16e corps; son artillerie et celle de la 10e division, groupées sur le plateau de la Naguée, y agissaient énergiquement pour ralentir l'approche de l'ennemi.

Cependant, au reçu de l'ordre de 11 h. 30, la 39e division (20e corps), la 70e, les 34e et 35e brigades (9e corps) s'ébranlaient des hauteurs du Grand-Couronné pour se porter sur le front Serres, Hoéville, Erbéviller. Derrière elles, les 59e et 68e divisions (2) continuaient d'assurer la garde des positions couvrant Nancy, la 59e au nord, la 68e remplaçant la 70e.

Au sud, la 11e division marchait dans la direction d'Haraucourt, de Flainval, sur chaque rive du Sanon.

Cette offensive allait surprendre l'ennemi, qui ne la prévoyait en aucune façon. Dans son infatuation ordinaire, il s'attendait à la continuation de notre retraite et à un grand succès. Il croyait même « fermer sur nous la

---

(1) Hanotaux, V, p. 22.

(2) Le 24 août, le général d'Aubignosc prenait le commandement du secteur nord de Nancy. avec quartier général à Lay-Saint-Christophe; le général Kopp commandait le sous-secteur de gauche de la Moselle à Leyr inclus; le colonel Caldairou, le sous-secteur de droite de Leyr à Laître-sous-Amance, chacun des sous-secteurs correspondant à la 59e ou à la 68e division.

souricière » (1), c'est-à-dire crever notre front à la Trouée de Charmes, de manière à isoler notre droite du centre.

La 70e division, général Fayolle, avait l'ordre d'attaquer en direction de Courbessaux, Hoéville. D'un bond, elle enlevait Erbéviller, Réméréville, Courbessaux, en rejetant les Allemands sur la crête de Serres. Le cimetière d'Erbéviller était le théâtre d'un vif engagement.

A la fin du jour, nous occupions dans cette région Champenoux, Réméréville, Courbessaux, menaçant ainsi sérieusement la route de Château-Salins à Lunéville, par où s'établissaient les communications ennemies.

De même, le 20e corps tenait dans la soirée le front Haraucourt, Flainval, Rosières; il se reliait au 15e corps par Saffais. Contre-attaqué à Flainval, le 4e bataillon de chasseurs s'y était vigoureusement maintenu (2).

Pendant que notre attaque de flanc s'amorçait ainsi, les Allemands rencontraient en avant de la Trouée de Charmes une résistance imprévue. Sur le front de la 74e division, à partir de 13 heures, notre artillerie ouvrait un feu « d'enfer », qui durait toute l'après-midi et la nuit entière, dit-on (3). Elle imposait silence à l'ennemi, qui ne tirait plus qu'une seule rafale « énorme » le soir du 24 août.

On put ensuite constater, sur les deux routes suivies par ses colonnes, l'existence de trous d'obus creusés par nos Rimailho et nos 75 à droite, puis à gauche de ces

---

(1) Extrait des *Feldpostbriefe*, reproduit par M. Hanotaux, V, p. 22. Les 24, 25, 26 août, les 34e et 35e brigades (9e corps) prenaient part aux combats d'Erbéviller, sans que nous possédions aucun détail sur leur rôle.

(2) Hanotaux, V, p. 26. D'après le même auteur, VI, p. 7, la brigade Ferry (37e et 79e) restait maîtresse des hauteurs de Flainval, trois fois prises et reprises.

(3) *La victoire de Lorraine*, p. 17.

chaussées. Ce semis d'entonnoirs était si régulier qu'on l'aurait dit fait avec intention. Des cadavres les jalonnaient : « Il y a surtout des fusils, des milliers de sacs allemands, à la fourrure fauve. ...Dans l'un de ces trous béants, un cavalier avec son cheval. Dans un autre, un fourgon en miettes disparaît... » (1).

Au sud, sur le front du corps de cavalerie, des masses allemandes débouchaient, vers 14 h. 30, des bois autour de Franconville et gagnaient rapidement du terrain. Le général Conneau ramenait ses gros sur la hauteur de Borville, ne laissant au plateau de la Naguée que le 2e bataillon de chasseurs.

La 2e division de cavalerie parvenait à dégager son artillerie, mais la 10e perdait une de ses batteries; elle ne devait la reprendre que le 26. Le 2e bataillon de chasseurs se repliait (2) et, à 16 heures, tout le corps Conneau était sur la hauteur de Borville, au sud-est de Bayon. Quant à la 6e division de cavalerie, elle était canonnée, dès le matin du 24, à Valois. Le général Le Villain faisait filer ses impedimenta sur la côte d'Essey, puis ramenait ses escadrons dans la même direction, en leur prescrivant

(1) *La victoire de Lorraine*, p. 17.

(2) Une petite fraction du 2e bataillon de chasseurs avait occupé Gerbéviller dans la nuit du 23 au 24. Le village fut canonné dès 9 heures le 24 et les Allemands s'en emparèrent à 17 heures seulement. Ils le pillèrent et y mirent le feu, qu'ils entretinrent pendant trois jours (*Ce qu'ils ont fait de Gerbéviller*, lettre d'un témoin, *Echo de Paris* d'octobre 1914). A Gerbéviller, sur 475 maisons, 20 au plus restèrent habitables. Plus de cent personnes disparurent, dont cinquante au moins furent massacrées. Voici un épisode de ces massacres. En se sauvant Mme Lingenheld voit son fils, blessé, « étendu sur le sol. Comme le malheureux remue encore, les Allemands l'arrosent de pétrole auquel ils mettent le feu en présence de la mère terrifiée ». Le père de cette dernière, âgé de 75 ans, est également fusillé (*Le Livre rouge. Les atrocités allemandes*, p. 36). Cf. également Jean Bernard, *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*, I, p. 263.

d'utiliser toutes les coupures du terrain pour ralentir l'ennemi. Il leur fixait ce point de ralliement.

La retraite s'opérait sans difficulté, sauf pour l'escadron de Domptail, qui perdait en quelques minutes 50 chevaux sur une route repérée. L'ennemi tirait de Moyen et même des abords de Rozelieures. L'artillerie de la 6e division prenait sous son feu ces dernières batteries et de l'infanterie couchée entre ce village et Saint-Boingt.

Le soir venu, on cantonnait dans la région de Saint-Rémy-aux-Bois. L'état des chevaux devenait inquiétant; les effectifs fondaient à vue d'œil.

A la gauche de la 1re armée, le général Dubail, sachant que les Allemands attaquaient le front Haussonville, Borville, donnait l'ordre d'attaque préparé par celui du 23 que nous avons cité. Le 8e corps prendrait l'offensive dans la direction Vennezay, Morviller, c'est-à-dire exactement dans le flanc droit des Allemands. Le 13e corps couvrant la droite du 8e, se porterait dans la région de Ménarmont, où il ferait face au nord ou à l'est, selon les circonstances (1).

Cet ordre parvenait à midi 30 au 8e corps. La 16e division, général de Maud'huy, se mettait en mouvement avec

(1) Cet ordre paraît avoir été complété par des instructions verbales. Du moins le général Bajolle, qui commandait la division de gauche (15e) du 8e corps, communiquait au général Le Villain, de vive voix, les prescriptions suivantes :

Le 25 août, la 6e division assurerait la liaison entre les 1re et 2e armées. A cet effet, elle s'établirait entre Borville et Saint-Boingt, barrant la route de Rozelieures à Charmes. Elle serait appuyée par trois régiments d'infanterie de la 15e division, tenant fortement de Saint-Boingt à la côte d'Essey.

Elle devrait résister jusqu'au dernier homme, afin de servir de pivot aux deux armées qui effectueraient un mouvement de tenaille, pour enserrer l'ennemi, le 8e corps marchant sur Mattexey et le 16e corps vers Clayeures. L'offensive serait continuée le 26.

entrain. A la fin du jour, elle atteignait le front Saint-Boingt, Essey-la-Côte, Clézentaine, après avoir subi des pertes. Le colonel Tourret, du 95ᵉ, était tué entre Ortoncourt et Clézentaine (1).

Quant au 13ᵉ corps, il tenait Ménarmont, entre la Mortagne et la Meurthe, et couvrait ainsi l'aile intérieure du 8ᵉ.

L'ensemble de la journée du 24 nous était avantageux. Elle préparait le succès du lendemain.

---

(1) Capitaine Rimbault, *op. cit.*, p. 77. D'après le commandant G. V., *La bataille de la Trouée de Charmes*, *Revue* du 1ᵉʳ-15 janvier 1917, p. 28 et suiv., le général Dubail se porta sur les hauteurs d'Essey avec le 8ᵉ corps.

CHAPITRE V

LE 25 AOUT A NOTRE GAUCHE

Objectif de la 2e armée. — Les armées Rupprecht et Heeringen. — Offensive à la droite de l'armée Castelnau. — Le corps Conneau. — Les 16e et 15e corps. — Combat de Rozelieures. — Le 8e corps. — Le 20e corps. — Combat de Courbessaux. — Situation finale de la 2e armée.

I

Le 25 août, pour le général de Castelnau, l'objectif était la route de Château-Salins à Lunéville, entre Arracourt et Einville. Cette attaque, dont serait chargé le 20e corps, avec le concours des éléments sortis du Grand-Couronné, devait être appuyée à droite par une division du 15e. Le 16e corps tiendrait à tout prix sur ses positions, le 8e devant l'appuyer en débouchant, « ne fût-ce qu'avec une seule division ».

Le piton de Borville (342 mètres) commande au loin les environs, notamment au sud-ouest les débouchés de la forêt et la Trouée de Charmes. De même, au nord, la hauteur de Flainval domine la route de Lunéville à Nancy. C'est entre ces deux collines qu'allait surtout se dérouler la bataille du 25 août. La première acquérait une importance particulière du fait qu'elle servait à relier les 1re et 2e armées. Toute la nuit, on y accumula de l'artillerie. A

l'aube, elle était prête à battre les voies débouchant de la Mortagne vers Charmes.

Devant nous, l'armée du prince Ruprecht marchait sensiblement du nord au sud, dans la direction générale de Lunéville à Charmes; celle de von Heeringen (1) allait de l'est à l'ouest, la grand'route de Raon-l'Etape, Rambervillier, Charmes, dessinant son axe de mouvement. Le général de Castelnau comptait arrêter la première de front, tout en l'attaquant sur son flanc droit, tandis que la seconde se heurterait à l'armée Dubail. Notons, en passant, l'extension des fronts de combat. La 2[e] armée couvrait plus de 40 kilomètres à vol d'oiseau, de Sainte-Geneviève à Borville (2), Le général de Castelnau avait son poste de commandement à Pont-Saint-Vincent. Il ne pouvait être renseigné que par le télégraphe ou le téléphone sur la marche générale de l'action. Les temps où un commandant d'armée embrassait du regard l'ensemble du champ de bataille sont passés sans retour.

Le général avait prescrit de mener lentement, méthodiquement notre offensive. Après chaque bond, les troupes devraient s'installer sur le terrain conquis, de manière à ménager leur sang et leurs forces. Le 16[e] corps aurait à ne pas perdre la liaison avec le 8[e].

---

(1) Colonel-général Jonas von Heeringen, né en 1850, ancien combattant de 1870.

En 1879, il est détaché au grand état-major où il fait presque toute sa carrière. En 1906, il commande le II[e] corps. En 1909-1913, il est ministre de la Guerre, remplaçant von Einem. Il quitte le ministère après avoir effectué la transformation de l'armée dont nous avons pu constater les résultats.

(2) Hanotaux, V, p. 31.



II

Dès l'aube du 25 août, les Allemands prenaient l'offensive, au nord de la Meurthe, vers Réméréville; au sud vers la ligne Einvaux, Moriviller. En même temps, ils dessinaient une contre-attaque sur le front du 8e corps. Comme nous le verrons, ce corps d'armée ne parvenait pas à déboucher vers Rozelieures et Remenoville. Ses gros restaient vers Saint-Boingt et Essey-la-Côte, sensiblement au sud. L'artillerie allemande le criblait de projectiles, tandis que l'infanterie cherchait à franchir les hauteurs au sud-ouest de Remenoville, en direction de Rozelieures (1).

Cette situation, connue du général de Castelnau, le décidait à presser l'intervention de la 2e armée. Il donnait au 15e corps l'ordre de se porter en avant, avec le concours de la 64e division. Nous verrons bientôt les résultats de cette offensive.

Au 16e corps, la consigne était la même que la veille : tenir à tout prix. Pour mieux assurer la liaison avec le 8e corps, la droite du corps d'armée fut portée en avant, de Saint-Germain au mamelon de Borville, fortement occupé par de l'infanterie et de l'artillerie, sous le commandement du général Vidal (31e division). Ces batteries croisaient leurs feux avec celles de Brémoncourt. La tâche du 16e corps devait être facilitée par le 8e, qu'on assurait devoir déboucher dans la journée. La lutte se prolongeait tout le jour, particulièrement violente devant Einvaux,

(1) Hanotaux, V. p. 35.

Méhoncourt, aux abords sud de la route de Bayon, ainsi qu'entre les bois de Jontois et Moriviller. L'ennemi débouchait par Remenoville sur Rozelieures, où sa pression devenait très violente.

Vers 15 heures, le 16e corps était avisé que, le 8e ne pouvant déboucher de Damas-aux-Bois, Saint-Boingt, il devenait indispensable de lui ouvrir la route. Le général de Castelnau envoyait l'ordre suivant : « L'intervention du 16e corps vers le bois de Filière est indispensable et devra se faire sentir de toute urgence ». Il télégraphiait à la même heure : « En avant, partout, à fond ! » Tandis que l'artillerie de Borville aidait à arrêter l'attaque sur Rozelieures par ses feux directs, celle de Brémoncourt prenait de flanc les forces ennemies de la région Clayeures, Moriviller, Rozelieures. L'infanterie marchait à droite sur Moriviller, au centre sur Franconville, à gauche sur le bois de Vacquenat, la 29e division, général Carbillet (15e corps), suivant en réserve derrière la 74e. L'ennemi était refoulé sur la totalité du front. La crête entre l'Euron et la Mortagne, c'est-à-dire les bois de Réthimont et de Filière, la ferme de la Naguée, le bois du Château qui occupent le sommet de mamelons dominants, étaient enlevés. Tandis que la route était ainsi ouverte au 8e corps, à droite, la ligne de la Mortagne était menacée à gauche vers Lamath.

La 74e division de réserve tenait la gauche du 16e corps. Par suite de sa disposition en deux groupements distincts, elle encadrait, les 25 et 26 août, une brigade (la 61e) de ce corps d'armée, auquel le général de Castelnau l'avait d'ailleurs rattachée (24 août) et qui mit à sa disposition l'artillerie dont elle manquait. Le groupement nord, général Durupt, attaqua vers le bois de Vacquenat et Einvaux. Le groupement sud, colonel Terris, après s'être installé au plateau de Borville le 24, marcha sur Rozelieures, puis

sur Remenoville, se reliant à gauche avec des fractions du 16e corps, à droite avec la 6e division de cavalerie.

Au groupement nord, le 223e et le 36e colonial se portèrent, avant 6 h. 30, face à la lisière sud-ouest du bois du Château qu'ils devaient attaquer. A 6 h. 45, l'offensive était déclenchée, le 223e marchant de la croupe au sud de Romain sur le bois; le 36e colonial du nord de Méhoncourt sur la station d'Einvaux. Le 222e suivait les coloniaux en seconde ligne. L'attaque était préparée par un, puis par deux groupes et une batterie en position au sud de Romain, et par deux batteries lourdes tirant du nord de Haigneville (1).

L'offensive du 223e se heurtait à un bois fortement organisé; après avoir dépassé Méhoncourt, ce régiment était, entre 10 et 11 heures, contraint de se retirer devant une contre-attaque descendant du nord. Les pertes étaient grandes; le lieutenant-colonel Brouet avait été tué.

Quant au 36e colonial, après avoir dépassé la ligne ferrée au sud de la station d'Einvaux, il se voyait également arrêté. Son lieutenant-colonel, Mouret, était tué, en essayant de réparer la faute grave d'un subordonné (2), et il battait en retraite sur Haigneville. A partir de midi, le 222e occupait le mamelon sud de Méhoncourt. Le 223e, à sa gauche, se maintenait dans le village.

La 29e division, général Carbillet, avait suivi en seconde ligne le mouvement de la 74e. Elle venait occuper la position Béchamp, Brémoncourt.

Vers 17 h. 15, l'offensive recommençait. Le 222e, appuyé par l'artillerie, marchait sur Landecourt, refoulant les Allemands. Vers 18 heures, il atteignait la station d'Ein-

(1) Hanotaux, VI, p. 10.

(2) Le commandant X. fut condamné à mort et exécuté le 1er septembre.

vaux. La brigade du général Dauvin (61ᵉ), qui marchait à gauche de la 74ᵉ division, avait péniblement progressé dans l'après-midi. Elle tenait le bois de Grimont (1). Nous verrons ce qu'il en advint le soir du 25.

Quant au groupement Durupt, il stationnait dans la zone Einvaux, Landecourt, Haigneville.

Le groupement sud de la 74ᵉ division, colonel Terris, parti des abords de Borville, marchait sur Rozelieures par la vallée de l'Euron, où des herbages et des terres de labour sont semés de quelques bouquets d'arbres. Le village, construit sur une élévation, fut vigoureusement défendu. Il fallut pour l'enlever une double attaque, celle des fractions de la 74ᵉ division et du 2ᵉ bataillon de chasseurs renforcé de cavaliers à pied, descendus du bois de Lalau. L'ennemi avait à sa disposition un long glacis, dominé par des pentes raides. Rozelieures fut néanmoins enlevé entre 16 et 18 heures, après un combat acharné. Un témoin vit, le soir du 25, deux morts, l'un Français, l'autre Allemand, qui demeuraient debout contre un mur, tels qu'ils s'étaient transpercés de leurs baïonnettes (2). Dans le village, pas une maison intacte; beaucoup flambaient; à chaque pas des blessés ou des cadavres.

A la fin du jour, la droite du 16ᵉ corps et de la 74ᵉ division tenait Rozelieures et la crête de la Naguée, entre Moriviller et le bois de Jontois; la gauche était au bois de Grimont et à l'est de Méhoncourt, Einvaux. Quant au 15ᵉ corps, il bordait la Meurthe à Blainville, serrant de près Lunéville; il s'était arrêté aux issues ouest de Mont-sur-Meurthe.

---

(1) Hanotaux, VI, p. 11. Un témoin note que les avions allemands lancent au-dessus de nous des fusées-signaux. « Nous, nous n'avons pas d'avions. » (*Notes inédites* du lieutenant Morel-Journet, reproduites par M. Hanotaux, VI, p. 13.)

(2) Maurice Barrès, *Echo de Paris*, 13 septembre 1917.



La 74e division avait eu devant elle des fractions du IIIe corps bavarois et du XXIe corps. Leurs pertes furent assez considérables pour qu'elles perdissent l'ascendant moral conquis lors de nos échecs précédents. Un instant même, les Allemands crurent leur insuccès plus grave qu'il n'était réellement et surtout que nous l'imaginions. Le 25 au soir, ils faisaient, dit-on, leurs préparatifs pour évacuer Lunéville. Suivant leur coutume en cas de repli forcé, ils mettaient même le feu à la place des Carmes et au faubourg d'Einville (1).

Un fâcheux incident, survenu dans cette même soirée, modifia peut-être leurs dispositions. Par ordre de la 2e armée, la 61e brigade fut constituée vers 19 heures en « détachement de poursuite », avec un peu de cavalerie. Elle s'engagea sans précautions suffisantes entre les bois de Vacquenat et de Clairlieu, sur la route de Méhoncourt à Lamath. Elle approchait en pleine nuit du pont de Lamath, quand des coups de feu retentirent à droite et à gauche; des Allemands restés dans les bois la fusillaient à courte portée. Il y eut du désordre et on dut renoncer à « la poursuite » si malheureusement amorcée.

Les opérations du 16e corps donnaient lieu néanmoins, de la part du général de Castelnau, aux appréciations suivantes : « Le commandant de la 2e armée approuve entièrement les mesures prises dans les journées des 24 et 25 par le commandant du 16e corps. Il le félicite de l'activité

(1) D'après le *Livre rouge. Les atrocités allemandes*, p. 31, l'hôtel de ville, la synagogue, des maisons de la rue Castara et le faubourg d'Einville furent incendiés; dix-huit personnes furent tuées, dont plusieurs femmes et enfants, notamment la mère du sieur Kahn, âgée de 98 ans. Ces attentats continuèrent le 26. Environ soixante-dix maisons furent brûlées. Par ironie, sans doute, la commune fut ensuite frappée (3 septembre) d'une contribution de 650.000 francs, à titre de répression.

déployée dans l'exécution des contre-attaques, puis dans la reprise de l'offensive. Cette attitude vigoureuse n'a pas eu seulement pour résultat de retenir l'ennemi établi en face du 16e corps; elle a ensuite contribué à faciliter la tâche des corps d'armée voisins et à rendre plus efficace leur action... ».

III

Pendant que ces événements se déroulaient devant le 16e corps, à sa droite, la 6e division de cavalerie, partant de Saint-Remy-aux-Bois à 5 heures, était établie à 6 heures pour combattre à pied à la lisière du bois Lalau, face à Rozelieures, dans l'ordre suivant de droite à gauche : 6e groupe cycliste, 6e brigade légère, 2e régiment de dragons. Deux escadrons de cuirassiers formaient soutien à cheval. Le 14e dragons et le 7e cuirassiers étaient réservés pour des opérations ultérieures. Le groupe d'artillerie mettait en batterie entre la lisière ouest du bois Lalau et le chemin de Borville à Saint-Rémy.

A ce moment, l'ennemi occupait les bois de Réthimont et de Filière, au nord de Rozelieures. Le feu commençait vers 6 h. 30; le 134e (15e division), colonel Perrin, débouchait de ce village pour attaquer les bois; mais, en arrivant à la crête, il était accueilli par des feux partant de tranchées. Rejetés en désordre, ces bataillons traversaient rapidement Rozelieures. Ils ne pouvaient être repris en main qu'à la lisière sud-ouest du bois Lalau (1).

---

(1) D'après un témoignage que cite M. Barrès (*Echo de Paris* du 13 septembre 1917), le 134e se serait replié *par ordre*. Il a été dit que le 8e corps et la 6e division de cavalerie étaient rattachés, le 25, à la 2e armée. Des renseignements positifs nous permettent d'affirmer le contraire.



L'ennemi se jetait dans Rozelieures et attaquait vivement la lisière nord-est de ce bois. Pour faire diversion, le général Le Villain portait le 14e dragons au delà du ruisseau l'Euron, afin de menacer le village par le nord-ouest. Heureusement, l'un des régiments de réserve du 8e corps, le 210e, était aperçu, arrivant de Saint-Remy, au sud de Borville (10 heures) et ses éléments de tête prenaient une formation de combat. Mais tout à coup, sous l'éclatement des premiers obus, bien qu'ils n'eussent causé aucune perte, tous ces réservistes, couchés, se levaient, faisaient demi-tour et fuyaient vers Saint-Remy. Un officier de la 6e division cherchait vainement à les ramener. Ordres et menaces étaient inutiles, faute de cadres, dit-on.

Cependant le combat redoublait d'intensité au sud-ouest de Rozelieures. Nos escadrons à pied subissaient des pertes sensibles. Le général Le Villain faisait demander l'intervention du 134e qui, sorti du bois de Lalau, se retirait alors vers Saint-Remy. Aucune suite n'était donnée à cette demande, le régiment ayant « reçu l'ordre de se replier » (1) et n'étant pas « capable d'un effort immédiat ».

A midi, la 6e division était sans appui à droite et à gauche. L'ennemi progressait. Le lieutenant de Cazenove, commandant le groupe cycliste, faisait connaître que les Allemands tenaient la corne sud-est du bois Lalau, vers Saint-Boingt. De là, ils pouvaient filtrer à travers les taillis et détruire les chevaux des cavaliers pied à terre. Il fallait placer un escadron de cuirassiers à pied le long de la lisière voisine et porter un peloton et demi du 11e hussards en soutien du groupe cycliste.

Sur les entrefaites, un avis daté de Damas-aux-Bois, 11 h. 50, faisait connaître que les 210e et 134e se refor-

(1) Confirmation de la note précédente.

maient près de Saint-Remy; au nord du bois de la Voivre le 27e essayait de percer sur Saint-Boingt. La droite de la 15e division, 56e et 10e, reculait sur Damas et Hallainville (1). L'intention du général Bajolle était alors de résister sur la ligne Saint-Remy, bois de la Voivre, Damas-aux-Bois, Hallainville. Au lieu de l'offensive ordonnée, la gauche du 8e corps préparait la défensive sur un front de quatre kilomètres en arrière de celui de la 6e division.

Le général Le Villain jugea nécessaire de garder par devers lui ces renseignements attristants. Quant à la mission qui lui avait été confiée, il la remplirait *jusqu'au bout.*

A midi 30, il rendait compte de sa situation au 8e corps, ajoutant que le 16e corps arrivait à Borville, marchant vers Clayeures. Il maintenait donc la 6e division à la lisière du bois Lalau, en demandant l'intervention de la 2e division de cavalerie, au repos à Saint-Remy.

A la même heure, en effet, le général Le Villain réclamait du général Varin « tous les fusils et tous les canons » dont il pourrait disposer, faisant valoir l'urgente nécessité d'assurer l'offensive des deux armées.

Sur les entrefaites, le 2e dragons rendait compte de l'épuisement de ses cartouches. Il fallait recourir aux caissons des bataillons de Saint-Remy, recueillir les munitions des blessés. Le 15e régiment (16e corps) venait d'arriver à Borville. Le général Le Villain lui faisait demander une bonne compagnie comme soutien. Il obtenait aussitôt satisfaction et le commandant des Michels, du 2e dragons, pouvait ainsi boucher les principaux vides sur la ligne de feu. D'autre part, des fuyards se faufilaient à travers

(1) L'ennemi paraît avoir occupé Essey-la-Côte le 25, de midi à 15 heures.

bois, sous couleur d'accompagner des blessés. Au nombre de plus d'une centaine, ils étaient groupés sous les ordres du capitaine Thierry, du 13ᵉ chasseurs, qui les encadrait et les ramenait au front.

Cependant, le général Varin détachait en renfort de la 6ᵉ division le 2ᵉ bataillon de chasseurs (1), le 2ᵉ groupe cycliste, qui se portaient vers Rozelieures, et un groupe d'artillerie qui s'installait entre Borville et le bois Lalau, derrière un remblai. Enfin, une brigade de dragons poussait vers Clayeures, pour se rabattre sur les derrières de l'ennemi.

Vers 2 heures, le 2ᵉ bataillon de chasseurs arrivait au bois Lalau. A ce moment, le 6ᵉ groupe cycliste était en retraite sous la pression continue de l'ennemi, qui pénétrait dans le bois. Le chef de bataillon demandait quelques minutes pour permettre à ses compagnies de l'occuper et le lieutenant de Cazenove priait le lieutenant de Percin, qui commandait le détachement du 11ᵉ hussards, de charger pour gagner ce répit. Ce petit groupe de cavaliers se formait en colonne sur le milieu de la route de Rozelieures et prenait de suite le galop allongé, appuyé par les derniers cyclistes du brave Cazenove, qui était tué presque aussitôt. Une grêle de balles atteignait la charge. Sur quarante-cinq chevaux, trente-six étaient abattus; sept cavaliers étaient blessés. Mais les Bavarois abandonnaient la lisière du bois et deux hussards tombaient morts sous leurs baïonnettes, en terrain découvert. Le 2ᵉ bataillon pouvait occuper sans combat le bois Lalau.

Dès le début de la charge, le lieutenant de Percin était tombé grièvement blessé, ce qui n'empêchait pas les hus-

(1) Ce bataillon avait été détaché au 2ᵉ corps de cavalerie par ordre du général de Castelnau.

sards de continuer leur attaque sous la conduite du maréchal des logis Stephani et d'autres braves. Stephani était atteint de trois balles.

A 16 heures, la 6e division résistait sur tous les points. Partout les attaques allemandes avaient été brisées. Le 7e cuirassiers était porté sur Clayeures pour accélérer la retraite de l'ennemi.

Devant ces résultats, les régiments de la 15e division étaient ramenés en avant. Avec le concours de la 74e division, comme nous l'avons vu, le 27e attaquait Rozelieures, soutenu par les 134e et 210e; les 56e et 10e se portaient sur la côte d'Essey, qu'ils réoccupaient.

Le groupe de la 6e division avait été renforcé le matin par un groupe monté, puis par celui de la 2e division. Ces neuf batteries, installées entre Borville et le bois Lalau, tiraient sans arrêt sur Rozelieures et sur les abords de ce village.

Vers 18 heures, l'ennemi commençait à l'évacuer, en se couvrant de tirailleurs, probablement « des viseurs d'officiers », dont l'un atteignait le général Lamy, commandant la 5e brigade de cuirassiers. Dans la soirée, Rozelieures était occupé par nos troupes.

L'ennemi laissait sur le terrain 2.600 cadavres et des blessés intransportables. Il avait engagé, dit-on, contre la 6e division trois régiments d'infanterie bavaroise, sans pouvoir briser une résistance prolongée douze heures durant. Malgré ce combat, qui lui faisait honneur, ainsi qu'à toute sa division, le général Le Villain devait être relevé de son commandement dès le 1er septembre et remplacé par le général de Mitry. De tous les commandants de corps d'armée sous les ordres du général Dubail, aucun ne conserverait ses fonctions au bout de quelques semaines. Qui osera dire que tant de brutalité était indis-

pensable? On peut affirmer, au contraire, que ces mesures précipitées, attentatoires à l'honneur de braves soldats, dues parfois à l'intervention occulte de subalternes ambitieux ou envieux, n'étaient faites ni pour rehausser le moral des cadres et de la troupe, ni pour sauvegarder la discipline et, en dernière analyse, les intérêts de la nation.

L'intervention de la 6e division de cavalerie, en assurant la gauche du 16e corps, lui permettait d'opérer son mouvement offensif dans le flanc droit ennemi, ainsi que nous l'avons vu.

D'autre part, cette offensive ne tardait pas à produire son effet sur le reste du champ de bataille. A la gauche du 16e corps, le 15e avait l'une de ses divisions, la 29e, général Carbillet, en réserve derrière la 74e, dès l'aube du 25 août. L'autre, la 30e, général Colle, appuyée par la 64e division de réserve, se portait dans l'après-midi sur Bois-Brûlé et Charmois, puis sur Blainville et Mont-sur-Meurthe. Cette offensive, bien préparée par l'artillerie, réussissait tout d'abord, mais nous ne parvenions pas à nous emparer de Mont-sur-Meurthe, en raison du feu des mitrailleuses embusquées dans ce village. L'ennemi, qui avait paru surpris et cédait le terrain sans grande résistance, se ressaisissait et enrayait nos progrès (1).

Le soir du 25 août, l'ennemi était en retraite devant toute la droite de la 2e armée, laissant derrière lui « des monceaux de cadavres ». Le général de Castelnau, s'exagérant sans doute la portée d'un succès incontestable, mais limité, espéra transformer la retraite des Allemands en déroute. Nous avons vu les dispositions prises par la 61e bri-

(1) Hanotaux, VI, p. 14. Un document officiel porte que, le soir du 25, le 15e corps était maître de Lamath. Cette assertion est doublement inexacte. Le 15e corps n'était pas à Lamath; il n'avait même pas attaqué ce village.

gade et leurs fâcheux résultats. Ordre fut également donné au général Conneau d'entamer une poursuite « à fond », en se portant par Deinvillers à l'est de la Mortagne. Il menacerait la retraite de l'ennemi en direction générale de Gerbéviller, Fraimbois, Lunéville, Einville. Il fallut en rabattre. Les chevaux étaient épuisés par les randonnées précédentes, comme nous l'avons signalé plusieurs fois au sujet d'autres opérations. De plus et surtout, les Allemands étaient encore trop solidement installés sur la rive droite de la Mortagne pour que cet ordre pût être exécuté. Le 2ᵉ corps de cavalerie dut être ramené en arrière. Bientôt il allait être en grande partie transporté sur un autre théâtre d'opérations.

Dans la soirée du 25, le 8ᵉ corps, ayant regagné le terrain perdu, occupait le front Essey-la-Côte, Saint-Pierremont. Toutefois, l'ennemi tenait encore Clézentaine, qui ne fut repris que le 26 par le 52ᵉ bataillon de chasseurs (1). Un moment, la situation de l'armée Ruprecht était grave. A son échec au sud de la Meurthe venait se joindre la menace dirigée sur les lignes de retraite au nord. Mais elle avait disposé en flanc-garde un corps d'armée, qui paraît être le IIIᵉ bavarois. Sur les hauteurs de Flainval, il contint l'offensive du 20ᵉ corps et l'arrêta bientôt.

IV

La brigade coloniale de ce corps d'armée, descendue de Saint-Nicolas-du-Port, traversait la Meurthe dans la matinée et s'engageait dans Varangéville, puis sur la route de

(1) Débarqué le matin du 25, en gare de Châtel-Nomexy, sur la Moselle (Hanotaux, V. 38). D'après le capitaine Rimbault, p. 80, le 95ᵉ tenta de prendre Mattexey. Après d'heureux débuts, cette attaque tourna mal et le régiment faillit perdre son drapeau.

Dombasle, où elle progressait rapidement. « Ce ne sont plus les mêmes hommes, écrit un témoin. Une haine féroce les tenaille.... Ils se souviennent maintenant d'un malheureux hussard, blessé d'un coup de lance, que les Bavarois avaient sauvagement mutilé : le moribond avait le nez et les oreilles coupés » (1).

Dombasle était pris très vite. Une section ennemie s'est réfugiée dans le cimetière : « Les lâches ont emmené des enfants et s'abritent derrière eux pour tirer ». Ils sont, d'un seul élan, massacrés à la baïonnette. Cinq ou six survivants se précipitent vers les berges du canal et préfèrent couler dans l'eau noire (2). Mais, dès 9 h. 30, la droite du 20ᵉ corps est arrêtée à hauteur de Flainval et d'Hudiviller.

A gauche, la 39ᵉ division avait difficilement progressé vers Drouville et le bois de Crévic. Ce massif fut l'objet d'une lutte acharnée : pris, il fut perdu et repris à plusieurs reprises. Il nous restait finalement et la 3ᵉ division bavaroise (IIᵉ corps) était refoulée sur la croupe 316 au nord de Maixe; mais les assaillants s'arrêtaient sous une violente canonnade venant du nord de Lunéville.

Plus au nord, la 70ᵉ division de réserve ne parvenait pas à déboucher sur les hauteurs qui commandent Courbessaux. La 140ᵉ brigade avait passé la nuit dans ce village. L'ennemi tenait les collines et les bois au nord. Le matin du 25, la brigade se portait à l'attaque, en ligne de sections, sans doute par quatre, c'est-à-dire très vulnérables. L'ennemi avait de nombreuses mitrailleuses à la lisière des bois. En dix minutes, de 8 h. 30 à 8 h. 40, nous fîmes de grosses pertes. Heureusement, un commandant d'artillerie parve-

---

(1) Christian-Frogé, p. 92.
(1) Christian-Frogé, p. 92.

nait à mettre vivement en batterie. Il prenait sous son feu six bataillons qui faisaient mine de déboucher des bois pour affirmer leur succès. Ce fut une véritable hécatombe, qu'attestent encore de très nombreuses tombes aux abords de Courbessaux.

Dans la soirée, des renforts allemands s'emparaient de ce village; d'autres atteignaient le bois de Crévic, après avoir subi de lourdes pertes.

Au nord d'Hoéville, la 70e division subissait un autre échec et se repliait sur la forêt de Champenoux. Les deux brigades du 9e corps, 34e et 35e, étaient également arrêtées, peut-être par suite de l'arrêt de la 70e division. Le soir, ces troupes avaient leurs avant-postes à la lisière est de la forêt de Champenoux, de la forêt Saint-Paul et à Buissoncourt. Mais l'ennemi, craignant une surprise, se retirait également, en sorte que le contact était perdu.

A la fin du jour, le 20e corps tenait (11e division) les hauteurs de Sommerviller, Flainval, Hudiviller et (39e division) le front Saint-Nicolas, Lenoncourt.

A gauche des éléments du 9e corps, la 68e division de réserve, général Brun d'Aubignosc, avait porté, le 25, son quartier général à Lay-Saint-Christophe. La 136e brigade, général Mordrelle, gardait la position cote 262, au nord-est de Laneuvelotte, Velaine-sous-Amance exclus. Avec la brigade Janin, du 9e corps (32e, 66e), avec un groupe et un escadron du 15e dragons, elle servait de repli à la brigade Guignabaudet, du même corps d'armée, refoulée de Réméréville (1).

A la gauche de la 68e division, la 135e brigade, colonel

(1) Colonel Bujac, *La 68e division de réserve au Grand-Couronné de Nancy* (23 août-13 septembre 1914), *France du Sud-Ouest*, 12 et 13 mars 1918. Le général Guignabaudet a été tué en juin 1918.

Caldeirou, avec un groupe d'artillerie, de la cavalerie et du génie, tenait le pied du Grand-Couronné, entre le ruisseau de l'Amezule et Leyr exclu, où elle se reliait avec la 59ᵉ division de réserve, général Kopp. Le 323ᵉ était à droite, vers Amance; le 234ᵉ à gauche, vers Ecuelle.

Malgré l'échec partiel du 20ᵉ corps et des troupes venant du Grand-Couronné, la journée était heureuse pour nous dans son ensemble. L'offensive sur la Trouée de Charmes avait été définitivement arrêtée. La coopération de la 2ᵉ armée et de la gauche de la 1ʳᵉ, très étroitement assurée, nous valait surtout cet important résultat.

CHAPITRE VI

DU 23 AU 25 AOUT A NOTRE DROITE

La droite de la 1re armée le 23 août. — Ordre du général Dubail. — Attaque de Celles. — Retraite de la 13e division, 24 août. — Nos troupes d'Alsace. — La 71e division. — Retraite des 21e et 14e corps, 25 août. — La 44e division.

I

Nous avons vu les événements survenus à la 2e armée et à la gauche de la 1re, du 23 au 25. Que devenait le gros de la 1re armée pendant la même période?

Le soir du 23 août, le front des 14e et 21e corps était marqué par la ligne bois de Glonville, Baccarat, Merviller, Pexonne, Pierre-Percée, Celles, Ban-de-Sapt, Provenchères et les Vosges, au sud du Bonhomme. Sa direction générale était donc nord-ouest, sud-est, tandis que le front du reste de l'armée Dubail courait de l'ouest à l'est.

C'est dans la soirée du 23 que le commandant de l'armée donnait l'ordre d'arrêter la retraite et de se tenir prêt à l'offensive (1). Cette tâche présentait de grosses difficultés. Dans nombre d'unités, si le moral n'avait pas été trop atteint, la fatigue physique était extrême. Les pertes en infanterie avaient été fort lourdes (2). La cava-

---

(1) « Interdire à l'ennemi toute progression ultérieure et se mettre en état de reprendre l'offensive » (*Ordre général* du 23 août).

(2) Cf. *La grande guerre sur le front occidental. Liège, Mulhouse, Sarrebourg, Morhange*, p. 199.

lerie était épuisée. De plus, notre front ne présentait pas partout la même solidité. Entre le 14[e] corps et le groupement des Vosges, notamment, une brèche s'était ouverte qui comportait des risques graves.

Le 24 août, le 21[e] corps recevait l'ordre de rejoindre à l'ouest de la Meurthe les autres corps de la 1[re] armée. Il effectuait ce mouvement au travers des massifs boisés de Grammont et de Reclos, sans incident, mais, dès la nuit du 23 au 24, l'ennemi continuait son offensive sur la Plaine. A minuit, le village de Celles était attaqué par surprise. Le colonel Hamon, commandant la 26[e] brigade, donnait l'alarme et poussait aux issues nord et nord-est les compagnies du 21[e] à mesure qu'elles étaient rassemblées. Elles garnissaient les barricades, brisant par leur feu l'élan de l'ennemi, qui se repliait, laissant de nombreux morts.

Le 17[e] régiment était également mis sur pied. Les Allemands ne renouvelaient pas cette attaque. Le 24, à 4 h. 30, les 1[er] et 2[e] bataillons du 21[e] prenaient l'offensive à leur tour, le 17[e] tenant derrière eux Celles et les tranchées.

L'ennemi était en forces supérieures et obligeait bientôt les 17[e] et 21[e] à se replier sous la protection de notre artillerie. A 5 h. 30, le colonel Hamon apprenait l'arrivée prochaine du 20[e] bataillon de chasseurs, alors à Pierre-Percée. De même, le 60[e] bataillon, parti de Raon-l'Etape, atteindrait avant 6 heures la scierie Lajus, au sud-ouest de Celles. Dès 6 h. 15, le 20[e] bataillon débordait ce village par l'est, deux compagnies du 60[e] par l'ouest; deux autres étaient en réserve à la lisière du bois, au sud-ouest (1).

Notre contre-attaque progressait d'abord vers l'est, mais s'arrêtait bientôt sous les obus ennemis. Les Allemands

---

(1) Hanotaux, V, p. 16-18, d'après les *Notes* du colonel Hamon.

entraient dans Celles à 11 heures et la 13e division tout entière se repliait; la 26e brigade gagnait La Trouche, dans la direction de Raon-l'Etape, où elle se reformait. Au commencement de l'après-midi, elle recevait l'ordre de se retirer sur Etival, sous la protection du 17e, qui ferait barrage à La Trouche; la 25e brigade se repliait sur Raon-l'Etape.

A la nuit, la 26e brigade arrivait à Etival, déjà encombré par la 27e division (14e corps). Il en résultait du désordre qui aurait pu être évité.

De même, la 43e division (21e corps) se repliait par Baccarat (1) sur la rive gauche de la Meurthe. Dorénavant, le corps d'armée borderait cette rivière. Quant au 14e corps, il repliait légèrement sa gauche, en sorte que son front était marqué par Provenchères, Ban-de-Sapt et Moyenmoutier. Il couvrait ainsi la ligne de la Meurthe entre Saint-Dié et Raon-l'Etape.

Cependant, en Alsace, les cinq groupes alpins du général Bataille continuaient de tenir la région immédiatement à l'est des Vosges; les 12e, 22e et 28e bataillons dans la zone Ammerschwihr, Ingersheim, le 22e allant jusqu'à Logelbach, près de Colmar. Les Allemands semblaient s'être retirés vers Neuf-Brisach. Malheureusement, ils avaient pu reprendre le col de Sainte-Marie et commençaient à descendre les pentes ouest des Vosges, en débordant nos troupes d'Alsace.

Après avoir perdu le village et le col du Bonhomme, la 142e brigade (71e division de réserve) se repliait sur Fraize, sur la Haute-Meurthe. Le 24 août, la division recevait du

---

(1) Baccarat fut l'objet d'un pillage général dirigé méthodiquement par les officiers. Cent douze immeubles furent brûlés (*Le Livre rouge. Les atrocités allemandes*, p. 41).

général Dubail l'ordre de se retirer sur Epinal, place à laquelle elle était affectée comme réserve mobile. Derrière elle, la 58e division garda la rive droite de la Meurthe au sud de Saint-Dié.

Sur les entrefaites, la 44e division, venant de l'armée d'Alsace et mise par le grand quartier général à la disposition de la 1re armée, achevait de débarquer, le 24 août, à Saint-Dié et Bruyères (1). La 8e brigade de dragons, général Gendron, qui avait fait partie jusqu'alors de la 8e division de cavalerie et de l'armée d'Alsace, arrivait le 24 à Gérardmer, venant de Münster. Elle y séjournait le 25 (2).

II

Cependant le gros de la 1re armée se conformait à l'ordre de contre-attaque donné par le général Dubail. Il avait établi son poste de commandement à Rambervillers, où il était à portée du 8e corps et du reste de ses troupes. A droite, elles avaient pour objectifs Raon-l'Etape et Baccarat, sur la Meurthe. Le 21e corps devait attaquer de grand matin par la rive ouest, tandis que le 14e corps progresserait sur la rive est (3).

En même temps, au centre, le 13e corps marcherait par Ménarmont.

Ces projets d'offensive étaient dérangés par l'ennemi. Dans la matinée du 25 août, des forces importantes attaquaient les 21e et 13e corps. Le XIVe corps se portait sur

---

(1) Hanotaux, V, p. 19.
(2) Commandant Bréant, *De l'Alsace à la Somme*, p. 42.
(3) La brigade d'Infreville du 13e corps et la 2e brigade coloniale étaient placées sous les ordres du général Legrand, le 25 août. La 43e division tenait la gauche et la 13e la droite du 21e corps.

Raon-l'Etape, Thiaville. C'est même dans la forêt de Thiaville que, le lendemain 26, la brigade Stenger exécutait l'ordre formel de massacrer tous les prisonniers, tous les blessés (1).

Au 21e corps, la 13e division, général Bourdériat, devait attaquer, elle aussi, le front Raon-l'Etape, Thiaville, la 26e brigade ayant mission de soutenir la 25e sur la rive ouest de la Meurthe.

Vers 5 heures, le combat commençait à Raon-l'Etape. Jusque vers 13 heures, il demeurait indécis. A ce moment, l'ennemi traversait la Meurthe et nos troupes se repliaient au sud. Le 21e régiment allait bivouaquer sous bois, au nord-est du col de la Chipote. Un de ses bataillons, resté isolé à Petite-Chatelle, ralliait péniblement par le col de Trace. La canonnade cessait dès 16 heures.

La veille, le 109e avait creusé des tranchées et construit des barricades à Fagnoux, hameau sud-ouest de Thiaville. Après une forte préparation d'artillerie qui commençait dès l'aube, les Allemands débouchaient de ce village, vers 14 h. 30. Le 109e, après avoir cédé du terrain, reprenait vivement ses positions premières. Les Allemands nous débordaient ensuite par le nord et, un instant, menaçaient des pièces en batterie dans le voisinage. Elles étaient ramenées en arrière, à bras, par des fantassins.

Finalement, après dix heures de combat, les 1er et 2e bataillons de ce brave régiment étaient obligés de se replier à travers la forêt de Sainte-Barbe, jusqu'au carrefour de la cote 423, où ils bivouaquaient.

Cependant, vers midi, sous la pression violente des Allemands, tout le centre de l'armée Dubail, 13e et 21e corps, se repliait, du Grand Bois de Glonville et de Ménar-

(1) Hanotaux, V, p. 26. Nous revenons plus loin sur ce fait.

mont, sur la ligne Hardancourt, bois d'Anglemont, Saint-Benoît, qui couvrait directement Rambervillers.

La gauche du 21e corps, 43e division, avait eu à combattre le Ier corps bavarois, général von Xylander, lancé dans la direction générale de Rambervillers. Le soir, il atteignait le front Bazien, Ménil.

Quant au 21e corps, il tenait en fin de journée le front Anglemont, Saint-Benoît, La Chipote. Notre recul était très marqué, mais les Allemands né pouvaient nous couper des Vosges, ainsi qu'ils y avaient tout intérêt et comme c'était sans doute leur intention.

Le soir du 25 août, le général Dubail, se rendant compte du mouvement débordant que l'ennemi esquissait à sa droite, décidait de contre-attaquer dans la direction des Vosges. Le 14e corps recevait l'ordre de reprendre l'offensive sur toute la ligne vers Raon-sur-Plaine, le 21e corps attaquant aussi à sa gauche. A l'est de la Meurthe, la 28e division (14e corps) enlèverait Saint-Blaise, de façon à couvrir notre flanc vers l'Alsace. A l'ouest, ce corps d'armée prendrait pied sur la croupe sud-est du bois de Répy et marcherait vers Raon-l'Etape.

La première partie de ce programme fut accomplie, mais non la seconde. A droite, la 28e division s'empara de La Chapelle, Laître, Le Rouaux, Provenchères; dans la soirée, elle opérait une nouvelle avance sur Ménil, Grand-rupt, La Grande-Fosse (1). Mais une violente attaque allemande, dirigée sur le 21e corps et sur la gauche du 14e, obligeait ces deux corps d'armée à se replier vers le sud.

---

(1) Hanotaux, V, p. 282.

CHAPITRE VII

DU 26 AU 28 AOUT A NOTRE DROITE

La dislocation de l'armée d'Alsace. — L'offensive du 21e corps le 26 août. — Combat de La Chipote. — L'ordre du général Stenger. — Le 14e corps au 26 août. — Retraite de la 58e division. — Le 21e corps le 27 août. — Le groupement au sud de Belfort. — Le 21e corps le 28 août. — Le 14e corps. — Le groupement des Vosges. — Sa mission.

I

On se souvient que l'armée d'Alsace fut disloquée le 26 août (1). Jusqu'au 25, elle avait tenu la rive est de l'Ill, entre Mulhouse et Altkirch, la 57e division de réserve à droite, relevant la 44e division; la 66e au centre et le 7e corps à gauche. L'ennemi ne manifestait sa présence que par la mise en action des projecteurs d'Istein. Son but était sans doute de nous attirer dans la souricière que forme la plaine d'Alsace. Si nous nous étions portés sur Colmar et au nord, il eût pu aisément passer le Rhin sur notre flanc droit en nous attaquant de front. C'eût été un désastre assuré.

Après la dislocation de l'armée Pau, la 8e brigade de dragons (général Gendron) et deux bataillons de chasseurs appuyèrent vers Provenchères l'action de la 28e division (14e corps) (2). La 41e division (7e corps) resta dans les

---

(1) Cf. *La grande guerre sur le front occidental*, II, p. 170 et 182.
(2) V. *supra*, p. 82, 84.

Vosges autour de la Schlucht et une brigade de la 58e division de réserve vers Thann; le groupement du général Bataille (81e brigade, 7e corps, et cinq groupes alpins) demeura également dans les Vosges. La 57e division de réserve, général Bernard, faisait partie de la défense mobile de Belfort. Elle resta entre cette place et Mulhouse. La 66e division de réserve, général Woirhaye, était en observation vers Montbéliard, Dannemarie (3). Quant à la 44e division, général de Vassart, nous avons vu comment elle était déjà rattachée à la 1re armée, ainsi qu'une brigade de la 58e division. Le gros du 7e corps, c'est-à-dire la 14e division, général de Villaret, l'artillerie de corps et la 63e division, général Lombard, remplaçant la 41e, était dirigé sur la Somme, par le nord de Paris. La 8e division de cavalerie était provisoirement disloquée (1).

Ces remaniements avaient le grave inconvénient de confier la défense des Vosges et de la Trouée de Belfort à des groupements sans cohésion, sans unité de commandement. Ils désorganisaient l'un de nos meilleurs corps d'armée, le 7e, ce qui constituait une circonstance fâcheuse. Peut-être l'entourage du général en chef, responsable de cette mesure, considérait-il les divisions comme les pions interchangeables d'un jeu d'échecs. Il faisait bon marché de l'unité de doctrine et de l'esprit de corps, créés par la vie commune du temps de paix, en quoi il se trompait, croyons-nous.

Douze groupes alpins de réserve étaient destinés à la 1re armée. Ils commençaient leurs débarquements les 25 et 26. Huit allaient rejoindre le 8e corps. Quatre n'avaient

(1) Hanotaux, V, p. 264.
(2) V. *supra*, p. 82.

pas encore débarqué et allaient prendre une autre direction (1), motivée par les événements dans l'Ouest.

Quant aux Allemands, ils confiaient la défense de l'Alsace au « détachement d'armée » Falkenhayn, avec quartier général à Strasbourg. Le nord de cette province était gardé par une division d'ersatz (von Tettenborn), qui devait passer la frontière le 26 à Saales; le sud, par le général von Gaede, avec des éléments de landwehr et d'ersatz. Lors de la retraite de nos troupes, cet officier général reprit possession du terrain abandonné par elles, en livrant le 27 un petit engagement à Montreux-Vieux et Dannemarie. Les Allemands s'avançaient très prudemment tout d'abord. Ils allaient ensuite traverser les Vosges dans la région de Sainte-Marie-aux-Mines, pour se diriger sur Saint-Dié (2).

Au 21ᵉ corps, l'offensive fut reprisé le 26 août. La 44ᵉ division, général de Vassart, devait marcher au sud-ouest de Baccarat, vers Anglemont et Ménil, occupé depuis la veille par l'ennemi (3). Le corps d'armée couvrirait cette offensive à l'est, dans la région Saint-Benoît, forêt de Sainte-Barbe, bois de Répy. Mais la division Vassart ne put déboucher du bois d'Herlemenche sur Ménil. Au nord-est, les Allemands prenaient Sainte-Barbe, puis attaquaient le col de la Chipote et la cote 423 à l'ouest, c'est-à-dire la clef des communications de Rambervillers et Raon-l'Etape vers Saint-Dié. Les deux divisions du 21ᵉ corps avaient ordre de creuser des tranchées le long de la route de Bru à Saint-Benoît, la 43ᵉ à gauche dans la région de Jeanmesnil, Saint-Gorgon, Larifontaine, au

(1) Hanotaux, V, p. 266.
(2) Hanotaux, VI, p. 43.
(3) Au sujet du combat de Ménil, lire *Le musée de la bataille*, *Lecture pour Tous* du 1ᵉʳ août 1915.

sud-est de Rambervillers; la 13[e] à Saint-Benoît, la Chipote; la 2[e] brigade coloniale (1) à Bru, Saint-Benoît.

Le matin du 26, le 21[e] régiment était au col de la Chipote. A 6 h. 30, le 1[er] bataillon recevait l'ordre de se porter sur La Haute-Neuveville, immédiatement au sud-ouest de Raon-l'Etape et de s'y tenir à la disposition de la 25[e] brigade. Avec le 2[e] bataillon, le commandant Faivre allait au col de Trace, intermédiaire entre celui de la Chipote et la Meurthe, pour parer à un mouvement débordant qui viendrait à se produire par le nord-est. Le 3[e] bataillon tenait les tranchées autour du col de la Chipote. Le canon tonnait depuis le lever du jour, sans qu'on aperçût aucun adversaire dans ces bois touffus.

A 9 heures, l'attaque commençait dans la forêt de Sainte-Barbe, l'ennemi venant de Thiaville et défilant par le hameau du Petit-Paris, le long du ruisseau des Grands-Fins. Il comptait évidemment tourner le col par la Croix-Rouge, vers l'ouest, et déboucher en arrière du carrefour de la Vierge (2).

A 11 h. 30, les 1[er] et 3[e] bataillons du 109[e], qui tenaient la gauche du 21[e], étaient débordés et se repliaient sur la lisière des bois, à l'est de Saint-Benoît. La 26[e] brigade était ainsi coupée en deux tronçons.

De son côté, le 2[e] bataillon du 21[e] se retirait du col de Trace sur la Chipote. Les Allemands gagnaient du terrain aux deux ailes, menaçant de rendre le col intenable. Mais une contre-attaque se produisait vers la fin de l'après-midi, au moment où le colonel Hamon allait donner l'ordre de la retraite. L'ennemi était refoulé, perdant des prisonniers,

(1) Brigade rattachée à la 1[re] armée, comme c'était la règle pour les quatre premières armées.

(2) Hanotaux, V, p. 280.



et le gros de la brigade pouvait cantonner à Saint-Benoît (1), en continuant d'occuper la Chipote par des avant-postes.

Des violents corps à corps s'étaient produits au pont de Raon-l'Etape et à la Chipote. D'après un témoin (2), on y trouva des morts français et allemands encore enlacés dans une suprême étreinte. Un autre écrit, peut-être avec exagération : « Entre Saint-Benoît, Raon et Etival, les bois ne sont plus qu'un immense cimetière » (3).

Nous avons fait allusion à l'ordre monstrueux donné par le général Stenger à la 58e brigade (112e et 142e, deux régiments badois). Voici comment il était libellé : « A partir d'aujourd'hui, il ne sera plus fait de prisonniers. Tous les prisonniers seront massacrés; les blessés, en armes ou non armés, massacrés. Derrière nous, il ne restera aucun ennemi vivant ». Une trentaine de soldats de cette brigade, interrogés après leur capture, ont confirmé la réalité de cet ordre sous la foi du serment, en signant leurs dépositions (4). Ainsi nos adversaires tendaient à détruire toutes les règles par lesquelles on s'est efforcé, jusqu'ici, de limiter les souffrances inutiles qu'engendre la guerre.

---

(1) Hanotaux, V, p. 278 et 280. Il y a des contradictions entre ces deux passages.

(2) Cité par Hanotaux, V, p. 280.

(3) Louis Colin, *Les Barbares à la Trouée des Vosges*, p. 318, cité par Hanotaux, *ibid.*

(4) Bédier, *Les crimes allemands d'après les témoignages allemands*, p. 29, cité par Hanotaux, *ibid.* Cf. Jean Bernard, *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*, I, p. 422; *Les violations des lois de la guerre par l'Allemagne* (publication du ministère des Affaires étrangères), *Berger-Levrault*, 1915.

II

Pendant que le 21e corps combattait ainsi au sud de Raon-l'Etape, au 14e corps, dans cette même journée du 26 août, la 27e division attaquait plus au sud; la 28e division cherchait à couvrir les approches nord-est de Saint-Dié, autour du col des Raids-de-Robache et de Denipaire. Les obus allemands commençaient à tomber dans Saint-Dié.

A droite, la 58e division de réserve constatait qu'elle n'avait presque personne devant elle. Néanmoins, cette division, craignant d'être tournée par le col de Sainte-Marie-aux-Mines, se repliait au sud de Saint-Dié, jusqu'à Sainte-Marguerite. Le flanc droit du 14e corps était donc entièrement découvert.

Dans la soirée du 26, ce corps d'armée tenait encore le col des Raids-de-Robache. Devant lui, Ban-de-Sapt, Saint-Jean-d'Ormont étaient en feu, ainsi que des fermes voisines (1). On apprenait la perte du col d'Anozel; la 58e division ne s'était arrêtée qu'à Taintrux, au sud-ouest de Saint-Dié. Le 14e corps avait le sentiment très net qu'il était tourné par sa droite. L'ennemi cherchait à passer entre les Vosges et la Meurthe, coupant la 1re armée de nos détachements de l'Est.

Le général Baret, qui remplaçait au 14e corps le général Pouradier-Duteil, prescrivait à la 8e brigade de dragons, général Gendron, de marcher sur Sainte-Marguerite par la vallée de la Meurthe et d'intervenir contre l'ennemi

(1) Hanotaux, V, p. 282. Anozel, entre Taintrux et la Meurthe. La 58e division de réserve, la brigade de dragons Gendron, les 51e et 52e bataillons de chasseurs étaient à la disposition du général Baret, commandant le 14e corps.

cherchant à déborder la droite de la 28e division (général Putz). Celle-ci s'était déjà repliée sur la rive ouest de la Meurthe, par Saint-Dié, se maintenant seulement à La Bolle et à Rougiville. La brigade Gendron, les 51e et 52e bataillons de chasseurs se bornèrent à barrer la vallée de la Meurthe au sud de Saint-Dié, à la hauteur de Saint-Léonard et de Mandray, appuyant ainsi la droite de la 58e division de réserve qui était vers Taintrux. Quelques fractions de la 28e division essayèrent de défendre Saint-Dié sous la direction du commandant Grardel, de l'état-major du 14e corps, mais la ville fut attaquée à la fois dans les directions du sud et du nord. Les faibles fractions qui y tenaient encore se virent entre deux feux et l'infâme traîtrise des Allemands ajouta aux difficultés de leur situation. Ils eurent la lâcheté, en effet, de forcer des habitants à s'asseoir sur des chaises au milieu des rues que balayait le feu de nos soldats. Il en fut ralenti et l'ennemi put cheminer plus aisément. Qu'importait la mort de quelques civils inoffensifs (1) ?

Dans son mouvement vers Sainte-Marguerite, la brigade Gendron voyait beaucoup de ses chevaux succomber à la fatigue. L'exode lamentable de la population attristait nos cavaliers : « On rencontre sur toutes les routes de pitoyables convois de charrettes, avec l'ornement bien connu des matelas, des chaises et des pauvres meubles.... On sent d'ailleurs qu'à côté des malheureux qui fuient, il y a les traîtres, dès longtemps achetés, qui renseignent les

(1) Récit du lieutenant Eberlin, dans les *Münchener Neueste Nachrichten* du 7 octobre 1914, cité par Hanotaux, V, p. 301. Voir *ibid.*, p. 303, les noms de trois des quatre habitants ainsi placés au carrefour de la rue Thurin et de la rue du Breuil. Cf. Raoul Allier, *Les Allemands à Saint-Dié (27 août-10 septembre 1914)*, Payot, 1918. Au sujet de la brigade Gendron, lire le commandant Bréant, *op. cit.*, p. 44.

Allemands. Sur ce sol qui est le nôtre, nous ne ferons pas un seul pas, nos canons ne prendront pas une position, sans que l'ennemi en soit prévenu et puisse nous repérer... » (1). Trop souvent, en effet, au début et au cours de cette guerre, on put constater l'existence, sur notre propre sol, de tout un système d'espionnage organisé. Des complicités et surtout des faiblesses coupables, un déplorable esprit de camaraderie qui propageait des traditions d'indulgence excessive et de laisser-aller, contribuaient à ce résultat.

A la gauche de la 28e division, la 27e, en liaison avec le 21e corps, avait abandonné le bois de Répy et le massif de hauteurs compris dans l'angle aigu que la Meurthe dessine avec la route de Rambervillers à Raon-l'Etape. Elle tenait encore Saint-Rémy, le pont d'Etival et celui de Saint-Michel-sur-Meurthe (2).

III

Au 21e corps, dans la soirée du 26 août, malgré la reprise du col de la Chipote à la brigade Stenger, le général Legrand se rendait compte du danger de la situation. Les 1er et 2e bataillons du 109e furent portés sur la ligne col de la Chipote, cote 423, face à la vallée de la Meurthe et au nord-est, le 3e bataillon en réserve au nord-est de Saint-Benoît.

La matinée du 27 fut assez calme; mais, après 13 heures, les Allemands dessinèrent un mouvement débordant à l'est du col. En même temps, des groupes de plus en plus

(1) Commandant Bréant, *op cit.* p. 44.
(2) Hanotaux, V, p. 283.

denses marchaient sur Saint-Benoît, de Thiaville et de La Chapelle à travers la forêt de Sainte-Barbe. Ils parvinrent à forcer la ligne du 109ᵉ, qui se reforma au sud du chemin cote 431, cote 423. Un combat très vif s'engagea. Le 3ᵉ bataillon renforça les deux autres et prolongea la lutte. Vers 15 h. 30, les Allemands reprenaient le col de la Chipote, sans pouvoir dépasser le chemin dont nous venons de parler. Peu à peu, le feu devenait moins intense du côté ennemi. A 18 heures, un bataillon du 6ᵉ colonial (1) renforçait le 109ᵉ et opérait une vigoureuse contre-attaque. De nouveau nous tenions toute la ligne du col à la cote 423 (19 h. 40) (2).

Très éprouvés, les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 109ᵉ rentraient à Saint-Benoît, à l'est duquel étaient deux bataillons du 21ᵉ. Un bataillon du 6ᵉ colonial fournissait les avant-postes.

La situation n'en était pas moins sérieuse. Nous courions danger de voir l'ennemi forcer le passage de Raon-l'Etape sur Rambervillers, couper la 1ʳᵉ armée en deux tronçons et déboucher sur Châtel, Mirecourt, au sud de la Trouée de Charmes. De plus, nous avions intérêt à maintenir la liaison du 21ᵉ corps, d'une part, avec la 44ᵉ division et de l'autre avec le 14ᵉ corps, c'est-à-dire avec Saint-Dié et Epinal. Le massif de la Chipote acquérait de ce double fait une grande importance. A l'ouest, la 44ᵉ division tenait Jeanménil et Fraipertuis; le gros de la 13ᵉ division, général Bourdériat, était à Housseras, Avirey; la 43ᵉ, général Lanquetot, occupait Saint-Gorgon et Sainte-Hélène, au sud de Rambervillers (3).

---

(1) 2ᵉ Brigade, général Simonin, V. *supra*, p. 88.
(2) Hanotaux, V, p. 294.
(3) Hanotaux, V, p. 295.

Sur la Haute Meurthe, la brigade de dragons Gendron restait, le 27, en observation à hauteur de Saint-Léonard, vers le col de Vanémont. En face d'elle, on se battait dans la direction de Taintrux. Les batteries allemandes arrosaient le col d'Anozel d'une rafale ininterrompue de projectiles, spectacle qui arrachait à l'un de ces cavaliers une réflexion mélancolique : « La guerre allemande est et ne sera qu'une guerre d'artillerie » (1). Où était déjà le temps des chevauchées héroïques à la Murat ou à la Lassalle?

Dans cette même journée du 27 août, on constituait au sud de Belfort un nouveau groupement composé de la 66e division de réserve, de la 14e brigade de dragons et d'un peu d'artillerie lourde, le tout sous les ordres du général Mazel (2). La mission dévolue à ce groupe était d'interdire toute incursion adverse entre la frontière helvétique et Belfort, de retarder éventuellement l'investissement de cette ville, mais sans s'y laisser enfermer en aucun cas.

La 71e division de réserve s'était repliée sur Epinal dès le 24 août. On travaillait activement à la mise de cette place en état de défense, en la complétant au moyen de tranchées et de réseaux de fils de fer. On prenait des dispositions pour protéger les voies ferrées, les tunnels, les ponts, les voies d'accès de toute nature. Des canons lourds, empruntés à l'armement de la place, étaient établis aux environs. Le général Dubail avait encore son quartier général à Rambervillers (3).

(1) Commandant Bréant, p. 46.

(2) Le général Mazel remplaçait au commandement de la 66e division le général Woirhaye. Le groupe était rattaché nominalement à la 1re armée tout en dépendant pratiquement du seul grand quartier général.

(3) Hanotaux, V, p. 266.

III

Le 28 août, le 21ᵉ corps reprenait l'offensive vers le nord-est, la 44ᵉ division marchant sur Sainte-Barbe, la 43ᵉ sur Nossoncourt, la 26ᵉ brigade et la 2ᵉ brigade coloniale sur le col de La Chipote. Cette contre-attaque se heurtait à une offensive allemande dirigée à la fois sur les 14ᵉ et 21ᵉ corps.

La 26ᵉ brigade, au sud du col de La Chipote, avait le même ordre que la veille : contre-attaquer de Saint-Benoît vers le col. Dans la nuit du 27 au 28, ce dernier était de nouveau abandonné par les Allemands, sans être réoccupé par nous. A 6 heures, les 2ᵉ et 3ᵉ bataillons du 21ᵉ relevaient nos avant-postes qui rentraient à Saint-Benoît. La matinée s'écoulait sans incident, mais, à 13 h. 45, une attaque en forces se dessinait. Un bataillon du 6ᵉ colonial renforçait nos avant-postes; puis, à 15 heures, un second.

L'ennemi ouvrait alors un feu d'artillerie lourde, de la direction de Sainte-Barbe sur Saint-Benoît (1), et l'un de ses premiers obus atteignait le poste de commandement de la 26ᵉ brigade, non sans jeter le désarroi dans le village. Après avoir subi de grosses pertes, les éléments du 21ᵉ corps se regroupaient à Bru et à Saint-Benoît; la 2ᵉ brigade coloniale était tout entière au col de La Chipote ou aux abords.

---

(1) Les batteries lourdes allemandes établies dans la région Sainte-Barbe, Bazien, et vues par nos aviateurs, échappaient totalement aux coups de notre 75. Il fallut, pour les contrebattre, amener des pièces empruntées à Epinal et, pour régler ces tirs, remettre en service un ballon captif d'ancien modèle.

A 21 heures, l'ennemi débordait Saint-Benoît par les bois au sud et s'en emparait. Les 1er et 2e bataillons du 109e, en réserve au hameau de La Grande-Carre, au sud-ouest de ce village, se reportaient sur la croupe qui commande Bru vers le nord et qui constitue la dernière position à l'est de Rambervillers. Le 3e bataillon était à La Grande-Rue, à l'est de Bru.

Le soir du 28 août, le 21e corps avait ses avant-postes sur la ligne Carrière (au nord-est de Rambervillers), Bru, Saint-Benoît, Fraipertuis. Le mouvement offensif de l'ennemi paraissait enrayé (1).

A la droite du 21e corps, la 27e division (14e corps) recevait ordre de tenir solidement Nompatelize et de reprendre l'offensive sur Etival. La 28e tiendrait de même le défilé de La Bolle, Rougiville, à l'ouest de Saint-Dié, en se reliant à la 27e par la Croix-Idoux et Herbaville. La 58e division de réserve, qui avait déjà abandonné Taintrux, reprendrait l'offensive sur ce village et sur Anozel. Enfin, la brigade de dragons Gendron, les 13e et 22e bataillons de chasseurs continueraient de barrer la vallée de la Meurthe à hauteur de Sainte-Marguerite (2).

Jusqu'alors, nos forces éparses dans les Vosges, entre la Meurthe et les approches de Belfort, étaient restées sans direction commune, avec les résultats que l'on peut croire. Le 28, elles formèrent un nouveau groupement, dit des Vosges, sous les ordres du général Putz, et l'on put enrayer le mouvement de retraite à peu près continu

(1) Hanotaux, V, p. 298.

(2) Dans la journée du 28, le régiment du commandant Bréant quittait Vanémont pour occuper, si possible, Saint-Léonard avec une centaine de fantassins réservistes qu'il avait recueillis. Il revint à Vanémont et en repartit à 22 heures pour Fraize (Commandant Bréant, p. 48).

qui les avait entraînées depuis l'évacuation du Donon, le 21 août.

Le général Dubail assignait à cette formation une double mission : tenir, face à l'est, les crêtes des Vosges jusqu'au col du Bonhomme inclus; refouler ou, tout au moins, arrêter, face au nord, l'ennemi en marche entre le col de Sainte-Marie et Saint-Dié. Entre ces deux secteurs, la liaison s'établirait au massif du Bonhomme.

Dès le soir du 28 août, une brigade de réserve disponible à Gérardmer et un bataillon de chasseurs, bientôt renforcé de deux autres, recevaient l'ordre de se porter sur Anould, dans la vallée de la Meurthe. Ils devraient atteindre le 29, en fin de journée, la vallée de la Fave, qui débouche dans cette rivière vers Saint-Dié. Nous verrons plus tard ce qui résultait de cette opération.

CHAPITRE VIII

DU 26 AU 27 AOUT A NOTRE GAUCHE

La région entre la Moselle et les Vosges. — Projets de l'ennemi. — Le 26 août au 13e corps. — Le 8e corps. — La 6e division de cavalerie. — La 2e armée. — Intentions du général de Castelnau. — Le 16e corps et la 74e division. — Le 15e corps. — Le 20e corps. — La 70e division. — Les fractions du 9e corps. — Les Allemands le 27 août. — Leurs intentions. — Le corps Conneau. — Les 8e et 13e corps. — La 6e division de cavalerie. — La 2e armée. — L'arrêt du 27 août. — Ses motifs. — Le front occupé.

I

Le 26 août, il pleuvait tout le jour (1). Entre Damas-aux-Bois et Provenchères, de la Moselle aux Vosges, le pays est couvert de bois, de plus en plus touffus à mesure qu'on s'élève vers les montagnes. Trois rivières le parcourent du sud-est au nord-ouest : la Moselle et son affluent l'Euron, qui lui est à peu près parallèle, la Mortagne et la Meurthe. Leurs vallées, d'abord encaissées, s'élargissent quand elles sortent de la zone des avant-monts à l'ouest des Vosges. L'altitude du sol va croissant de l'ouest à l'est. De 313 mètres à Damas-aux-Bois, on atteint ainsi 468 mètres à Provenchères. Toute la région intermédiaire est accidentée, couverte de bois. Dans maints endroits, elle présente l'aspect d'un fouillis inextricable, coupé de pentes parfois très dures (2).

---

(1) Capitaine Rimbault, p. 87.

(2) Hanotaux, V, p. 272, reproduisant les impressions du colonel Hamon, commandant la 26e brigade.

L'ennemi, se rendant compte de la difficulté de l'offensive par la Trouée de Charmes (1), paraît l'avoir orientée dans une autre direction, en remontant le long de la Mortagne, de Gerbéviller sur Rambervillers. Elle allait porter ainsi sur la jonction des 13e et 8e corps, qui est souvent un point faible. Cette attaque ne tardait pas à contraindre le 8e corps à dédoubler son action : la 15e division demeurait face au nord, gardant la côte d'Essey et la Trouée de Charmes; la 16e faisait face à droite pour attaquer de flanc l'ennemi aux prises avec la gauche du 13e corps.

L'effort principal se produisait entre la Mortagne et la Meurthe. Dans la matinée du 26 août, la cavalerie rendait compte que les Allemands tenaient Doncières, la cote 316 au nord-est, Ménarmont, Domptail (2), Saint-Pierremont, Magnières et les bois au sud de ces deux villages. Leur attaque prenait la direction de Roville-aux-Chênes, le long de la Mortagne. Au 13e corps, la 26e division était accablée et perdait ce village. A sa gauche, la 25e division ne pouvait que garder la région Saint-Maurice, Hardoncourt (3).

Heureusement, le 8e corps (16e division) intervenait dans le flanc des assaillants, vers Clézentaine. Le général de Maud'huy engageait en premier lieu les 46e et 52e bataillons de chasseurs, mis provisoirement sous ses ordres.

Ils étaient rassemblés, dès 7 heures, entre Ortoncourt et Fauconcourt.

---

(1) Le critique militaire du *Bund*, M. Stegemann, écrit que la Trouée de Charmes « se révéla un mythe » (*erwies sich als eine Fabel*) (cité par Hanotaux, V, p. 256).

(2) Il y a deux Domptail, l'un à l'ouest de Baccarat (celui dont il s'agit), l'autre au nord de Bayon.

(3) Hanotaux, V, p. 272, 276.

Au nord, Clézentaine était déjà occupé par les 137e et 138e régiments allemands (XXIe corps). Le 52e bataillon de chasseurs traversait Fauconcourt et se déployait face à Clézentaine. Le 46e opérait un mouvement analogue. L'attaque progressait lentement. A 18 heures seulement, une attaque générale nous permettait d'aborder les lisières de Clézentaine, qui étaient défendues énergiquement, jusqu'au corps à corps. Le village était emporté, les Allemands se retiraient sur Deinvillers, qu'ils incendiaient avant de l'abandonner.

A gauche de la division Maud'huy, la 15e division, général Bajolle, et la 6e division de cavalerie (Le Villain) rencontraient également une résistance acharnée.

De grand matin, le général Le Villain, qui avait passé la nuit à Saint-Germain-la-Côte, entrait dans Rozelieures, dont le combat de la veille avait fait un charnier (1). A la sortie est, des tranchées pour tirailleurs couchés avaient été creusées par l'ennemi. Tous les défenseurs étaient morts. Morts également les chefs de peloton en arrière. Aucun, dit-on, n'avait échappé.

La 6e division se rassemblait dans le ravin qui va de Rozelieures à Vennezey. La brigade Laperrine (2e et 14e dragons), d'abord au sud du bois de Rethimont, entre la route et la cote 306, recevait l'ordre de pousser vers le bois du Haut-du-Mont, au sud-est de Remenoville. A ce moment, au sud de l'Euron, les éléments de la 15e division progressaient très lentement entre Vennezey et Saint-Boingt. L'artillerie lourde allemande continuait de tirer, sans qu'on pût préciser si c'était de la rive Ouest ou Est

(1) Hanotaux, V, p. 272, 274. « Les morts allemands sont entassés les uns sur les autres. » Un habitant estime à 10.000 le nombre des obus tirés sur le village (*Notes d'un témoin*). V, *supra*, p. 73.

de la Mortagne. La route de Rozelieures à Gerbéviller était couverte d'obus.

Vers 16 heures, la 6e division se portait au Haut-du-Mont, en cheminant par les pentes à l'ouest. Le bois avait été en grande partie nettoyé, mais l'ennemi occupait encore sa lisière nord. L'artillerie de la division ouvrait le feu sur des batteries de 77, à deux kilomètres au nord-ouest de Valois. A 18 h. 30, elles cessaient de tirer.

La 6e division retournait cantonner à Saint-Remy (1). Le soir du 26, le 8e corps tenait le front compris entre Deinvillers et Giriviller.

A la 2e armée, d'après les relations officielles, le général de Castelnau avait, le 26 août, l'intention d'exploiter son succès de la veille, en cherchant à s'assurer les débouchés de la Meurthe au sud de Lunéville et à se rapprocher de la route d'Einville, Arracourt, tant en attaquant entre Meurthe et Sanon qu'en se rendant maître du bastion constitué par les hauteurs de Serres. Il suit de ces considérations que l'idée de manœuvre se réduisait à une offensive générale sur le front allant de Serres au sud de Gerbéviller. Peut-être notre attaque aurait-elle eu plus de résultats si nous l'avions limitée au sud de Lunéville. Elle pouvait, en effet, menacer de la façon la plus grave la retraite des Allemands engagés dans la direction de Rambervillers.

Pour expliquer comment l'attaque au nord du Sanon ne fut pas poussée à fond, on fait intervenir la fatigue très réelle des troupes qui, depuis dix jours, n'avaient cessé de marcher ou de combattre, et dont les pertes

(1) Le général Morel, commandant la brigade légère, rendait compte que tous nos morts du 25 restés sur le terrain avaient été frappés à la tête, ce qui semblait indiquer que les blessés avaient été achevés par l'ennemi.

étaient très sérieuses. C'est ainsi que le corps de cavalerie Conneau dut subir, les 25 et 26, un temps d'arrêt.

D'autre part, la 2e armée était forcée d'agir en liaison avec la 1re, dont le centre, puis la droite après la gauche, se voyaient violemment attaqués. Le général de Castelnau aurait été ainsi conduit à manœuvrer surtout par sa droite, en réservant sa gauche. Dirons-nous que ces raisons officielles paraissent rentrer dans la catégorie, très nombreuse, de celles alléguées après coup pour justifier un échec ou un succès insuffisant (1) ?

Quoi qu'il en soit, le 20e corps, partant des hauteurs de Flainval, dut attaquer dans la direction de la forêt de Vitrimont; le 15e corps, à sa droite, marcherait sur Lunéville au travers de ces grands bois. Le 16e corps se porterait sur la Meurthe, entre Saint-Clément et Moncel, et s'y organiserait après avoir repris les passages de la Mortagne entre Gerbéviller et Lunéville.

Au 16e corps (2), le 26 août, on continuait l'offensive de la veille. L'état-major de la 2e armée croyait devoir constituer un nouveau « détachement de poursuite », comprenant la 147e brigade (74e division) et la 29e division (général Carbillet, 15e corps). On supposait l'ennemi en retraite, si bien que le point initial de ce moment fut déterminé à l'est de la Mortagne, au croisement de la route de Bayon et de celle de Gerbéviller à Lunéville.

Les deux escadrons de la 74e division paraissent avoir précédé cette colonne. Ils se mirent en route dès 3 heures.

(1) Hanotaux, VI, p. 7, admet que la 2e armée agit en premier lieu par sa droite pour aider la 1re et aussi pour essayer de rompre la suture entre les armées de Ruprecht et de Heeringen.

(2) D'après Hanotaux, VI, p. 7, la 2e armée recevait, le 26 août, six bataillons de la division de réserve de Toul (73e) et les mettait à la disposition du 16e corps. Nous avons de bonnes raisons de croire que ce corps d'armée ne reçut aucun renfort de ce genre.

Au jour, ils entraient dans Lamath, sans ombre d'inquiétude : « Nous sommes venus là comme des hannetons, sans éclaireurs » (1). Dans le village régnait un silence de mort. Un paysan apparaissait sur la crête qui le domine, montrant avec de grands gestes l'ennemi sur le versant opposé. Un officier allait à lui. Mais, sur un mouvement de ses bras, un obus venait éclater au milieu de l'escadron, pourtant caché à toutes les vues. Une fusillade terrible suivait. Des Allemands étaient dissimulés dans Lamath. Ils tiraient des fenêtres. Les dragons n'avaient d'autre ressource que de s'enfuir à toute allure : « C'est une assez triste débandade » (2).

Heureusement, le 6ᵉ bataillon de chasseurs (29ᵉ division) suivait. Le village de Lamath s'élève sur une petite hauteur au sud de la Mortagne. L'embranchement ferré de Mont-sur-Meurthe à Gerbéviller en longe le pied, parallèlement à ce cours d'eau. Sur l'autre rive, Xermaménil est relié à Lamath par un pont. Il n'y a guère que la Mortagne et des prés qui les séparent.

A 5 heures, le 6ᵉ bataillon avait ordre de se porter sur Lamath, de traverser la Mortagne, s'il était possible, et de chasser l'ennemi de Xermaménil.

Les chasseurs exécutaient leur marche d'approche à travers bois, sous les obus. Ils arrivaient ainsi à la lisière nord, que 300 mètres à peine séparaient de Lamath. Deux compagnies s'y jetaient rapidement, sans y rencontrer de

---

(1) *La Victoire de Lorraine*, p. 18. Comme nous l'avons indiqué ailleurs, cet ouvrage doit être consulté avec la plus grande précaution, malgré ses dix-huit éditions.

(2) *La Victoire de Lorraine*, *loc. cit.* La compagnie du génie de la 74ᵉ division, qui faisait également partie du détachement de poursuite, se porta directement sur Lamath, y fut soumise à un feu de surprise et subit des pertes (récit paraissant provenir de l'état-major de la 74ᵉ division et reproduit par Hanotaux, VI, p. 12 et suiv.).

résistance. Les Allemands venaient d'en partir pour Xermaménil, d'où ils entretenaient un feu violent.

Lamath n'a qu'une seule rue descendant vers le pont. Quatre mitrailleuses allemandes enfilaient cette voie et la rendaient impraticable. Le sol y était littéralement labouré par les projectiles. Les deux compagnies entrées dans le village cheminaient, l'une à droite, l'autre à gauche, atteignant ainsi les abords de la Mortagne et du pont. Elles y étaient arrêtées; une section poussait néanmoins jusqu'à la station et s'y embusquait face à Xermaménil.

Vers 16 heures, nos 155 déclenchaient leur tir sur ce village et le réglaient rapidement, avec un grand effet. On voyait les Allemands abandonner peu à peu leurs tranchées et ralentir la fusillade. A la nuit, la section embusquée à la station, vigoureusement entraînée par son chef, se jetait à la baïonnette sur le pont, le traversait et entrait dans Xermaménil sans rencontrer de résistance. Elle arrivait ainsi au château, où 300 Allemands environ étaient rassemblés dans la cour, sans doute prêts à partir. Un capitaine qui les commandait, brusquement assailli par le lieutenant de chasseurs qui lui sautait à la gorge, se rendait aussitôt et ses 300 hommes en faisaient autant sur son ordre, sans l'ombre de difficulté. Il y avait pourtant là sept officiers, en outre du capitaine. Ces 300 hommes, encadrés par la section, refluèrent sur le pont de Lamath, que le gros du bataillon n'avait pas encore dépassé. Les Allemands étaient évidemment sous l'impression de nos obus lourds et aussi de l'attaque subite des Alpins : « *Es sind kriechende Katzen* » (1), disait le *hauptmann* de nos soldats.

---

(1) Littéralement : *Ce sont des chats rampants;* ils rampent comme des chats (*Carnet de route d'un Officier d'alpins*, I, p. 34-36, confirmé par la *Victoire de Lorraine*, p. 25).

Il fallut toute une journée de rude combat à la 29e division et à la 147e brigade pour s'emparer de Xermaménil. Bien que cette dernière restât en seconde ligne, vers 10 heures le 222e était en prise à un feu violent d'artillerie en atteignant la lisière sud du bois au nord-est de Landecourt. Le général Durupt fut grièvement blessé et dut être remplacé par le colonel Giralt, du 222e (1).

Vers 12 heures, la 61e brigade (général Dauvin) organisait la lisière du bois au nord de Lamath, face à Xermaménil. A partir de 19 heures, la brigade Giralt faisait de même pour la croupe nord du bois des Bayeux et pour les lisières du bois de Broth. On voit quelle importance prenait déjà l'organisation défensive des champs de bataille, à laquelle nous étions si peu préparés par nos traditions et par la doctrine récemment rajeunie de l'offensive « quand même ».

Dans la soirée, les 222e, 36e colonial et une batterie du 54e tenaient des avant-postes de combat dans ces positions. Le 223e et le reste de l'artillerie cantonnaient à Einvaux avec l'état-major de la 74e division.

Un témoin donne un détail montrant le degré de sauvagerie auquel arrivaient les Allemands. Le bois de Vacquenat apparut rempli de cadavres; la puanteur y était écœurante : « A l'entrée du bois... sur la route de Lamath à Méhoncourt... au croisement de cette route et d'un layon allant à la ferme Saint-Antoine, nous avons vu, ce matin, un dragon français pendu à un arbre par les pieds, la tête en bas, le ventre ouvert, le corps dépecé » (2).

---

(1) La 74e division perdit, les 25 et 26 août, outre le général Durupt, le lieutenant-colonel Lausé, du 230e, très grièvement blessé; les lieutenants-colonels Mouret, du 36e colonial, et Brouet, du 223e. tués à l'attaque d'Einvaux.

(2) *La Victoire de Lorraine*, p. 21.

A la droite de la 74ᵉ division, la 32ᵉ, général Bouchez, ne put passer la Mortagne entre Xermaménil et Gerbéviller. Elle demeura dans le bois de Broth et dans les boqueteaux voisins (1). Le général Vidal (31ᵉ division) commandait le groupement de droite du 16ᵉ corps. Il reçut ordre de prendre Gerbéviller comme objectif, en combinant son mouvement avec celui du 8ᵉ corps sur Sérauville et Mattexey au sud. Son offensive ne put dépasser la Mortagne.

En face du 16ᵉ corps, après la perte de Xermaménil, l'ennemi se replia sur le bois Saint-Mansuy, dont il garnit la lisière ouest, battant de son artillerie ce village et les hauteurs à l'ouest de la Mortagne.

A la gauche du 15ᵉ corps, pendant la nuit du 25 au 26 août, nos troupes s'étaient arrêtées dans les bois à l'est de Charmois, avec des avant-postes à Mont-sur-Meurthe. La 30ᵉ division tenta de déboucher dans cette direction le 26. Mais l'ennemi avait établi une puissante artillerie sur les hauteurs dominantes à l'est; en outre, la boucle de la Meurthe, qui s'étend largement de Lunéville à Dombasle, limite dans sa partie sud la forêt de Vitrimont. Les pentes boisées laissent très peu d'espace entre elles et la rivière, en sorte que le débouché des villages au sud, Mont, Blainville, Damelevières, est difficile. Loin de pouvoir traverser la Meurthe, la 30ᵉ division dut abandonner Mont et le combat se prolongea tout le jour, sans autre décision (2).

Le 20ᵉ corps, général Foch, s'était installé très fortement au nord du coude dont nous venons de parler, sur les hauteurs de Flainval, qui commandait la forêt de

---

(1) Hanotaux, VI, p. 10.
(2) Hanotaux, VI, p. 14.

Vitrimont et la route de Nancy à Lunéville. Il pouvait ainsi, soit appuyer l'attaque de cette dernière ville, soit coopérer à la défense du Grand-Couronné.

A la nuit, sans avoir eu à livrer d'engagement sérieux, il atteignait la ligne La Faisanderie (ferme), Frescati, Deuxville, Maixe, bois de Crévic. La partie sud de ses avant-postes était à moins de deux kilomètres de Lunéville, qu'ils dominaient entièrement des hauteurs de Frescati.

A la gauche du 20e corps, la 70e division de réserve, général Fayolle, atteignait Drouville.

Plus au nord, le commandant du 2e groupe de divisions de réserve, général Léon Durand, prescrivait, de grand matin, à la 136e brigade (68e division) de se porter, par Champenoux, sur Sornéville, en flanc-garde de la brigade Janin (9e corps), poussée contre Erbéviller. Le 344e restait à la cote 262, en réserve; les 257e et 212e atteignaient Champenoux, où ils étaient retenus par un nouvel ordre du général Léon Durand, leur enjoignant de mettre en état de défense ce village, ainsi que les crêtes à l'est, depuis le bois Morel, au nord-est de Champenoux, jusqu'au Rond-des-Dames (1). Ils auraient à surveiller le couloir entre la Seille et la forêt de Champenoux. En avant d'eux, les deux escadrons du 15e dragons reconnaissaient vers la Seille et sur Moncel.

Dans l'après-midi, pour une cause inexpliquée, le 257e et un bataillon du 212e étaient rappelés sur la position cote 262, château du Tremblois; le 344e occupait Seichamps; le 212e avait un bataillon aux avant-postes, vers le Rond-des-Dames, en liaison à droite avec les éléments du 9e corps.

(1) Au sud de la voie ferrée de Château-Salins, entre Champenoux et Brin.

Les jours suivants, jusqu'au 1er septembre, un calme relatif permit d'améliorer les lignes de défense, notamment à la 135e brigade, où le 234e, à Ecuelle, était incessamment inquiété par les Allemands : ils enlevèrent même un de ses postes à la ferme de Quercigny. Des renforts parvenaient à ces régiments. Le 206e incorporait 300 hommes; le 344e, 4 officiers et 508 hommes de troupe, ce qui permettait de le reporter de quatre à six compagnies (1), au lieu de huit qu'il avait en premier lieu.

II

Le 27 août, les armées allemandes de Lorraine continuent leur offensive. Tandis qu'elles arrêtent la droite du général de Castelnau vers Gerbéviller, elles font effort contre la droite du général Dubail, le long des Vosges. Le repli de la 58e division de réserve au sud de Saint-Dié découvre le flanc droit du 14e corps. Epinal est menacé dans les directions de Rambervillers et de Saint-Dié, Bruyères. Le projet des Allemands est-il, comme on l'a écrit, d'opérer un mouvement de beaucoup plus large envergure vers la haute Saône et la haute Marne? Se bornent-ils à tenter de *fixer* en Lorraine des effectifs qui nous font défaut sur la Marne? Il est malaisé d'en décider faute de documents positifs. Mais la seconde hypothèse paraît la plus vraisemblable : contre la masse principale de nos armées, nos adversaires ne disposaient pas de forces suffisantes pour un double mouvement enveloppant par l'est et par l'ouest. Dès lors, il était naturel qu'ils cherchassent à retenir en Lorraine les forces considéra-

(1) Colonel Bujac, *loc. cit.*

bles que nous y avions maintenues jusqu'alors, sans tenir compte des circonstances.

La 6e division de cavalerie était entre le 8e corps et le 16e. Le 27 août, sa mission restait la même : assurer la liaison entre les 1re et 2e armées; aider à la progression du 8e corps, la route Remenoville, Gerbéviller demeurant à la disposition de la 2e armée. Le général Le Villain, partant de Saint-Remy-aux-Bois, cherchait à pousser de suite jusqu'à la Mortagne avec la brigade de cuirassiers et une batterie, en cheminant par Vennezey, le bois du Haut-du-Mont, la lisière est du bois de Guilgnebois, les bois d'Avedeux et de Gondal.

A deux kilomètres nord-ouest de Valois, la tête de la division voyait déboucher un bataillon du 27e (15e division, 8e corps) qui montrait une très belle attitude sous le feu de l'artillerie allemande, ouvert depuis 9 heures. On pouvait constater que notre tir de la veille avait été excellent : les batteries allemandes s'étaient repliées si rapidement qu'elles avaient abandonné du matériel et jusqu'à des jumelles d'officiers.

Cependant, au moment de traverser le plateau de Giriviller, le gros de la 6e division était accueilli par un violent tir de barrage, qui l'arrêtait court. Un obus tombait même sur le caisson de mélinite, qui fusait sans éclater. Les escadrons se retiraient au trot sur la route de Giriviller, Haillainville, encadrant leur artillerie et, avec elle, ce dangereux véhicule.

A midi, le général Le Villain recevait l'ordre de rentrer au cantonnement de Saint-Remy, sans doute en raison de la fatigue des chevaux. Le rôle de la 6e division se bornait donc, le 27 août, à cette démonstration.

III

Le 27 août, le général Dubail avait donné au 13ᵉ corps l'ordre de reprendre le combat là même où il s'était arrêté la veille et de regagner le terrain perdu. La 27ᵉ division, général Delétoile, dut marcher sur Doncières et Domptail; la 44ᵉ, général de Vassart, qui n'était pas encore rattachée au 21ᵉ corps, sur Anglemont et Nossoncourt; la 26ᵉ, général Silhol, resta d'abord en réserve au nord de Rambervillers.

Dès que le brouillard se dissipa, nous dirigions un feu d'artillerie très violent sur les hauteurs qui commandent à l'est le cours de la Mortagne, du bois des Aulnes au nord-est de Deinvillers au bois de Roville au sud-est de ce village. Puis l'infanterie se mit en mouvement. La 25ᵉ division gravit les pentes du Menu-Bois et de La Grande-Pucelle, atteignant la crête sans trop de pertes. De même, la 26ᵉ division occupait le bois de Roville et de La Grande-Coinche.

Une contre-attaque venant du nord ne tarda pas à se développer et la hauteur de La Grande-Pucelle fut violemment disputée. Après une lutte énergique, l'infanterie du 13ᵉ corps perdit la crête; elle restait accrochée à mi-hauteur, où elle se retranchait. La journée demeurait indécise et même plutôt désavantageuse pour le corps d'armée (1).

Le 8ᵉ corps avait également ordre de continuer son offensive. La 16ᵉ division, général de Maud'huy, devait d'abord s'établir solidement sur la rive ouest de la Mortagne, entre le bois du Fays et Deinvillers (2).

---

(1) Hanotaux, V, p. 291.
(2) Hanotaux, V, p. 288.

A gauche, la 15e division, général Bajolle, se maintiendrait, autant que possible, à la hauteur du 16e corps, qui opérait vers Moriviller. Elle prenait comme premier objectif les hauteurs de Giriviller. Mais l'ennemi ne restait pas sur la défensive. Dès le 26 août, il avait violemment frappé sur le point de jonction des 8e et 13e corps, vers Roville-aux-Chênes. Il continua de plus belle le 27.

Dans la matinée, la division Bajolle, appuyée par son artillerie établie sur les hauteurs au nord de Giriviller, marchait sur Serauville et Mattexey, qu'elle débordait simultanément par le nord et par le sud. Dans la soirée, la 30e brigade occupait ces deux villages; la 29e, attardée, abordait Mattexey par le sud.

Cependant la division Maud'huy avait continué de soutenir le 13e corps contre l'offensive allemande en direction de Roville-aux-Chênes, ce qui assignait au 8e corps deux tâches divergentes, en affaiblissant tout naturellement son action. Maître de Deinvillers, le 13e corps attaquait à l'est de la Mortagne, de Xaffévillers sur Domptail, et la division Maud'huy l'appuyait par son artillerie, qui fouillait les bois autour de ce village. Il était convenu que, dès l'offensive du 13e corps déclenchée sur Domptail, la division se porterait également en avant, cherchant à enlever, à hauteur de Saint-Pierremont, le passage de la Mortagne.

Mais ces combinaisons étaient déjouées par l'événement. Tandis que le 16e division stationnait dans les bois de Mattexey, face à Magnières et à Saint-Pierremont, le 13e corps pliait. Attaqué autour de Roville-aux-Chênes, il réclamait l'intervention du général de Maud'huy. Un moment la situation était difficile (1). Il semblait que l'ennemi allât couper le 13e corps du 8e. Mais, à la nuit, une

(1) Hanotaux, V, p. 289.

vigoureuse offensive rétablissait nos affaires à la gauche du 13ᵉ corps. La 16ᵉ division restait sur ses emplacement de la veille, sans dépasser la Mortagne.

IV

A la 2ᵉ armée, la journée du 27 août était surtout consacrée à la reconstitution des unités et au repos. Pour expliquer cet arrêt des opérations, on a mis en avant différents motifs. D'après une publication officielle, la gauche de la 1ʳᵉ armée n'ayant pu dépasser Giriviller, Roville-aux-Chênes, bois d'Anglemont, il aurait été inutile, pour la droite de la 2ᵉ, de franchir la Mortagne.

On se bornera, au sujet de cette explication, à dire qu'elle rentre dans la très nombreuse catégorie que nous avons déjà signalée, celle des justifications après coup. « Conquérons d'abord, disait Frédéric II; nous trouverons aisément ensuite un pédant pour justifier la conquête. » Si le 13ᵉ corps ne put dépasser la ligne indiquée, il tenta sûrement de faire mieux. Dès lors, comment son échec du 27 pourrait-il expliquer l'arrêt de la 2ᵉ armée à sa gauche, dans la même journée? N'était-il pas indiqué, au contraire, pour cette armée, d'agir avec d'autant plus d'énergie, dans le flanc de l'ennemi, que celui-ci s'attardait davantage en amont de Gerbéviller, sur la Mortagne, comme entre cette rivière et la Meurthe?

On a dit aussi (1), avec plus de vraisemblance, que les troupes de la 2ᵉ armée étaient « au comble » de la fatigue et de l'épuisement. La résistance acharnée de l'ennemi les surprenait. Elles avaient compté sur une prompte retraite

(1) Hanotaux, VI, p. 16.

de sa part. Leurs officiers étaient tombés en foule et n'avaient pas été remplacés. Beaucoup d'unités restaient sans commandement suffisant. M. Hanotaux ajoute que le général de Castelnau, tenant compte de la fatigue des troupes et aussi de l'offensive allemande vers le sud, jugea nécessaire un temps de repos. Mais c'est justement cette offensive sur la 1re armée qui eût exigé l'action immédiate et énergique de la 2e.

Ajoutons que nos troupes étaient surprises par la tournure très lente que prenait dès lors la guerre de campagne. Déjà elle se rapprochait de la guerre de forteresse par l'usage intensif des travaux de fortification. Voici ce qu'écrit un témoin du 15e corps :

« ...Nos ennemis, dès cette époque, connaissaient la valeur de la fortification de campagne. Certes, nous ne l'ignorions pas non plus. Mais il faut reconnaître qu'on en tenait peu de compte dans la préparation militaire. A force de prôner l'offensive, de répéter que, seul, le mouvement en avant est décisif et irrésistible, on ne songeait pas assez qu'il était utile, par moments, de s'accrocher au sol et de remuer la terre pour augmenter sa capacité de défense... » (1).

V

Le 27 août, au 16e corps, on apprenait l'évacuation, pendant la nuit du 26 au 27, d'Haudonville et de Gerbéviller par les Allemands. Le commandant de corps d'armée autorisait, dit-on, le général Vidal « à pousser des détachements dans Gerbéviller, mais en évitant d'engager

(1) *Carnet de route d'un Officier d'alpins*, I, p. 46.

une action générale » (1). L'ennemi se maintenait sur la lisière des bois bordant la Mortagne à l'est et couvrait Gerbéviller d'obus. Les deux groupements de la 74e division se reformaient dans la zone Vennezey, Rozelieures, Remenoville (quartier général), où était déjà celui du colonel Terris.

Au 15e corps, le repos était complet. Les troupes se reconstituaient dans leurs cantonnements.

Au 20e corps, tout se bornait à une canonnade réciproque, échangée entre nos positions de Léomont et celles de Frescati.

Dans la journée, le général de Castelnau répartissait ainsi ses grandes unités. Le 16e corps, avec la 74e division et un groupe du 3e régiment d'artillerie lourde tenait la droite, le long de la Mortagne jusqu'au pont du Fiscal, à hauteur de Xermaménil. Puis venait le 15e corps, avec la 64e division, entre ce pont et Mont-sur-Meurthe. Le 20e corps, la 70e division et trois groupes d'artillerie lourde étaient au nord de la Meurthe, dans la zone de Rosières-aux-Salines, Hudiviller, Anthelupt, Maixe, Dombasle, Haraucourt, Buissoncourt. Ils dessinaient une pointe vers Lunéville, par Maixe, Vitrimont, La Faisanderie.

Les éléments du 9e corps laissés en Lorraine étaient dans la région de Courbessaux, Réméréville, tout en assurant la défense du Rambêtant, hauteur au nord de Dombasle, qui commande à la fois les vallées de la Meurthe et du Sanon.

Un ordre du 27 août (2e groupe de divisions de réserve), signé Léon Durand, groupait tous les éléments du 9e corps sous les ordres du général Lefévre, à l'exception de

(1) Hanotaux, VI, p. 16.

la garnison du Rambêtant. Cette 18e division provisoire (34e et 35e brigades) restait pour l'instant rattachée au 2e groupe.

Quant aux divisions de ce groupe (59e et 68e), avec des fractions des 4e et 6e régiments d'artillerie lourde, elles demeuraient affectées à la défense du Grand-Couronné (front nord), la 68e sur la ligne Velaine, Leyr, et la 59e de Leyr à Sainte-Geneviève (1).

Les Allemands mettaient à profit notre arrêt du 27 pour se renforcer. Dans l'après-midi, un corps d'armée venait de Metz, après une longue étape. Son artillerie, arrivée dans la soirée précédente, avait aussitôt pris position. Ce renfort était le bienvenu, car la fatigue des troupes déjà engagées se faisait sentir et leur ravitaillement laissait à désirer (2). Peut-être ne nous rendions-nous pas un compte exact des pertes et de l'épuisement de l'ennemi, ce qui nous eût conseillé de ne pas interrompre notre offensive. On est toujours tenté de s'exagérer ses propres pertes, les difficultés qu'on rencontre, tandis qu'on estime presque toujours au-dessous de leur valeur celles qui entravent l'adversaire.

Malgré tout, depuis leurs échecs de Sarrebourg et de Morhange, nos deux armées de Lorraine avaient dignement rempli une mission ingrate : celle de fixer l'adversaire. Le général en chef le reconnaissait pleinement (27 août) :

---

(1) Hanotaux, VI, p. 16. Le général Lefèvre avait été transporté dans les Ardennes avec une partie de la 18e division. C'est le 27 août seulement qu'il revint à Nancy. Jusqu'alors, le commandement des fractions du 9e corps avait été assuré par le général Guignabaudet. La 73e division avait encore à Pont-à-Mousson, au Xon, à Lesménils et Atton un bataillon du 367e.

(2) Hanotaux, VI, p. 22, d'après G. Gratner, *Les lions bavarois pendant la guerre mondiale*, p. 88.



« Les 1res et 2e armées donnent en ce moment un exemple de ténacité, de courage que le général commandant en chef est heureux de porter à la connaissance des troupes sous ses ordres.... Après une retraite parfaitement ordonnée, les deux armées ont repris l'offensive en combinant leurs efforts et regagné une grande partie du terrain perdu. L'ennemi plie devant elles et son recul permet de constater les pertes considérables qu'il a subies » (1).

---

(1) Hanotaux, VI, p. 186.

CHAPITRE IX

LE 28 AOUT A NOTRE GAUCHE

Ensemble de la situation sur le front occidental. — Les 8e et 13e corps. — La 2e armée. — Le 16e corps et la 74e division. — Combats vers Gerbéviller. — Le 15e corps. — Le 20e corps. — Départ du général Foch. — L'ensemble de la journée du 28 août.

I

Le 28 août, la situation générale est telle, sur le front occidental, que nos armées de Lorraine ont surtout un rôle de défense active. Depuis nos échecs dans les Ardennes et sur la Sambre (21-23 août), les 3e, 4e, 5e armées et les forces britanniques sont en retraite, cherchant à ralentir la marche de l'ennemi par de vigoureux retours offensifs. Nos 1re et 2e armées ont déjà subi des prélèvements destinés à renforcer les armées de l'Ouest; elles vont en subir d'autres. L'offensive qu'elles pourraient prendre serait limitée par cela même. Le général en chef leur écrit (28 août) : « Il s'agit pour la 1re et la 2e armée de durer, tout en fixant les forces ennemies qui leur sont opposées et en restant liées entre elles » (1).

Dès les premières heures du 28, le général Dubail prescrivait au 8e corps de venir en aide au 13e. La 16e division recevait donc l'ordre d'appuyer ce corps d'armée,

---

(1) Instruction reproduite par Hanotaux, V, p. 266.

d'abord par son canon, puis par son infanterie, le tout dans la direction générale de Saint-Pierremont. A sa gauche, la 15e division opérerait vers Magnières et Moyen, en liaison avec le 16e corps.

Dans la matinée, un brouillard épais rendait laborieuse la préparation d'artillerie. Vers midi seulement, le temps s'éclaircissait et nos batteries pouvaient préparer avec grand soin l'attaque du front Menu-Bois, bois de La Grande-Pucelle, lisière est de Doncières. Elles accéléraient leur tir à partir de 16 heures, l'attaque étant prévue pour 17 h. 15. En même temps, la 16e division pousserait un bataillon sur Saint-Maurice et un autre sur Saint-Pierremont, de façon à menacer sur un large front les passages de la Mortagne (1).

Durant la journée du 28, les progrès du 8e corps paraissent avoir été peu marqués et sa marche très lente. La 6e division de cavalerie, à sa gauche, partie de Saint-Remy-aux-Bois, se rassemblait dans la matinée au sud de la route de Vennezey à Saint-Boingt. Elle n'engageait que son groupe cycliste, dont quatre officiers sur cinq avaient déjà été tués ou blessés. L'artillerie allemande, qui tenait sous son feu les accès de la Mortagne, interdisait toute autre intervention. Le soir, la 6e division retournait cantonner à Saint-Remy. Malgré tous les efforts, il était impossible d'entretenir la ferrure et l'effectif en chevaux fondait rapidement.

A la droite du 13e corps, la 44e division, général de Vassart, allait être rattachée au 21e (1), afin de combler le vide

---

(1) Hanotaux, V, p. 290.

(2) Dès le 26, la 44e division avait été dirigée vers Bru et Saint-Benoît. Ses éléments s'y trouvèrent mêlés à ceux du 21e corps, mais en restant tout d'abord indépendants de ce dernier. C'est le 29 seulement que fut réalisée l'unité de commandement sur cette partie du front.

entre ce corps d'armée et le 13ᵉ. Devant la 25ᵉ division, l'ennemi continuait d'occuper dans la matinée du 28 les crêtes du Menu-Bois, du bois de La Grande-Pucelle, qui commandent la rive est de la Mortagne en aval de Roville-aux-Chênes. Il s'y était retranché. En face de la 26ᵉ division, il canonnait Badelieu et la fusillade commençait dans le bois de Roville. On savait Doncières tenu par lui, et des tranchées entreprises aux abords de ce village comme sur les autres points de sa ligne. La 44ᵉ division faisait savoir que, de Ménil, elle attaquait sur Nossoncourt et Bazien. Dès lors, le général Alix prescrivait une offensive générale du 13ᵉ corps. A la 25ᵉ division, la 50ᵉ brigade attaquait Menu-Bois, Xaffévillers, le bois du Grand-Bras; la 49ᵉ se portait en direction générale du bois de La Grande-Pucelle et du bois de La Horne. Enfin, la 26ᵉ division débouchait, à 6 heures du soir, du bois de Roville sur Doncières.

A 7 h. 30, la 25ᵉ division occupait Roville et la voie ferrée vers Saint-Maurice; les Allemands continuaient de tenir le Menu-Bois et le bois de La Grande-Pucelle. A 13 h. 50, la 26ᵉ division bordait la lisière du bois d'Anglemont, face au château de Villers. Ordre était donné à la 25ᵉ division de préparer l'attaque du Menu-Bois et de la hauteur des Pucelles. Mais, dès 16 h. 20, cette offensive était abandonnée. La 49ᵉ brigade n'avait pas davantage pu enlever Doncières.

A la nuit, les crêtes du Menu-Bois et des Pucelles restaient à l'ennemi; la 25ᵉ division tenait Roville et Saint-Maurice. La 26ᵉ avait son gros à Badelieu, à Rambervillers, à la Papeterie des Grandes-Carrières. La menace allemande sur Rambervillers n'était pas encore écartée (1).

---

(1) Hanotaux, V, p. 292.

II

A la 2e armée, le général de Castelnau prescrivait un effort général pour atteindre la Meurthe, mais cette offensive se heurtait à de nouvelles difficultés. Dès le 26, l'ennemi, se rendant compte du danger couru, avait arrêté un corps de réserve bavarois en face du 20e corps. De la sorte, son flanc droit était couvert et Lunéville protégé indirectement. Dans la journée du 27, il se retranchait fortement à la lisière ouest de cette ville, au nord-est de Frescati, sur les hauteurs de Deuxville et au bois d'Einville. De plus, il commençait à montrer des forces croissantes dans la région de Delme, au nord-est de Nancy.

Le 16e corps et la 74e division opéraient une attaque générale sur le front Gerbéviller, Xermaménil, la 74e division à droite sur Gerbéviller, la 31e au centre sur le bois de la Reine, la 32e à gauche sur les bois de la Grande et de la Petite-Frenoux. Ce mouvement était combiné avec celui du 8e corps, qui attaquait en direction de Magnières, Valois, Moyen. Mais l'élan de ce dernier fut brisé, parce qu'il fut obligé de renforcer sa division de droite qui appuyait le 13e corps vers Roville-aux-Chênes. Il ne put franchir la Mortagne vers Moyen. A 14 heures, étant fortement pressé par l'ennemi, il réclamait le concours de la 2e armée. La 12e brigade de dragons, général Lucas, et le 2e bataillon de chasseurs essayaient de le dégager en se portant sur Moyen. Le tout sans grand résultat, semble-t-il.

Au 16e corps, la droite (74e division) reprenait Gerbéviller, puis attaquait l'ennemi retranché à l'est de la Mortagne, au nord de ce bourg. Elle prenait pied sur la rive

est et s'y maintenait sous un feu violent d'artillerie, tirant à petite distance de la lisière du bois de la Paxe, solidement organisé et occupé en forces.

Le centre et la gauche du corps d'armée (31ᵉ et 32ᵉ divisions) traversaient la Mortagne sur des passerelles fréquemment endommagées par l'artillerie adverse (1). En fin de journée, les trois divisions avaient leur première ligne en têtes de pont sur la rive droite, tenant la route Gerbéviller, Lunéville, les gros à la lisière est des bois dominants de la rive gauche. Les efforts pour traverser la vallée avaient été rendus très coûteux par le feu d'une artillerie lourde qui, des hauteurs au nord-est de Moyen, prenait d'enfilade les deux versants et les bords de la rivière. Ces pièces étaient insuffisamment contrebattues par notre propre artillerie lourde (155 court), récemment arrivée, mais trop peu nombreuse (un groupe) et de portée trop courte. De front, surtout en face des positions de départ de notre droite, les bois de Guilgnebois, du Haut-de-Gondal, les Allemands avaient creusé trois lignes de tranchées parallèles à la Mortagne, entre Gerbéviller et Moyen. On ne put parvenir à les en déloger.

De même Gerbéviller était défendu en arrière par des tranchées, par une artillerie lourde dissimulée entre Fraimbois et le bois du Four. Il fut impossible de la repérer, faute d'aéroplanes. Que de fois n'avions-nous pas eu à faire cette triste constatation depuis le début de la guerre! Après avoir eu l'idée première de l'aviation, après en avoir montré, les premiers, l'utilité pratique, nous étions retombés dans notre laisser-aller coutumier, dans notre indifférence mortelle pour les intérêts les plus chers,

(1) D'après Hanotaux, VI, p. 18, l'attaque de la 32ᵉ division sur le pont du Fiscal fut entravée par une crue subite de la Mortagne.



au point d'entrer en campagne avec une organisation aérienne à peu près inexistante (1), tandis que nos adversaires mettaient sans bruit nos progrès, nos idées à profit, et dévoilaient, dès les premiers jours, des services infiniment supérieurs aux nôtres. Cette douloureuse situation s'améliora très lentement, en dépit de l'ardente poussée de l'opinion (2). Nouvelle preuve que, si nous avons de l'initiative en matière de découvertes et d'applications pratiques, nous nous laissons singulièrement devancer quand il s'agit de tirer parti de nos propres idées. Nos administrations, presque toujours ménagères des deniers publics, sont trop souvent inintelligentes et routinières dans leur emploi.

A la 74ᵉ division, la 148ᵉ brigade, colonel Terris, quitta vers 6 heures ses emplacements de bivouac, les 333ᵉ et 299ᵉ en première ligne, le 230ᵉ en deuxième. La 147ᵉ brigade, colonel Giralt, suivait. Vers 10 heures, le 233ᵉ entra dans Gerbéviller, qui était inoccupé. Le 299ᵉ, qui avait passé la Mortagne au gué en amont, vers la cote 247, refoula l'ennemi; son gros s'établit derrière la voie ferrée qui longe la rivière à l'ouest; le 230ᵉ, se rapprochant, arrivait à la lisière sud de Gerbéviller; le 333ᵉ atteignait la lisière nord.

Vers 13 h. 30, une contre-attaque allemande se déclenchait sur la brigade Terris; elle était fortement soutenue par l'artillerie, en sorte que Gerbéviller devait être de nouveau évacué; les 333ᵉ et 230ᵉ se repliaient vers Reme-

---

(1) Un membre de l'Institut, M. C. R., nous écrit : « ...Or, au début de la guerre, le directeur de l'aviation — chose incroyable, inouïe et pourtant vraie — N'Y CROYAIT PAS ».

(2) Du 1ᵉʳ octobre 1915 au 1ᵉʳ mars 1916, nous commandâmes un secteur de première ligne entre l'Oise et la Somme. Pendant ces cinq mois, il ne nous fut jamais possible d'obtenir un avion pour régler nos « tirs de concentration ».

noville, avec des pertes sensibles. Toutefois, le 299[e] se maintenait à l'est de la Mortagne. L'artillerie de la 74[e] division couvrait la retraite, mais ses batteries les plus avancées se repliaient (1).

La brigade Giralt (147[e]) engageait les 222[e] et 223[e] pour soutenir la 148[e]. D'ailleurs, l'ennemi, contenu par notre artillerie, ne cherchait pas à tirer partir de ce succès momentané.

Vers 17 heures, le 222[e] était au nord du gué, à 1.500 mètres en amont de Gerbéviller, dans des tranchées faisant face à celles des Allemands, qui bordaient la lisière sud du bois du Haut-de-la-Paxe; le 299[e] se reformait dans la vallée, près du gué. Le 36[e] colonial était en marche pour renforcer ces deux régiments. Le 223[e] tenait la crête 287 au sud de Gerbéviller et la lisière nord du bois de Guilgnebois, mais nous n'avions pas encore réoccupé Gerbéviller. Les 230[e] et 333[e] se reformaient au nord de Remenoville.

Vers 22 heures, le bourg fut occupé par deux compagnies et une section de mitrailleuses de la 147[e] brigade. La 74[e] division coucha sur ses positions, la 147[e] brigade tenant les tranchées au nord du gué et Gerbéviller, la 148[e] au bivouac vers le bois de Guilgnebois et Remenoville; le quartier général en ce dernier village (2).

A gauche de la 74[e] division, la 31[e] division n'avait pas passé la Mortagne, mais elle tenait les ponts et les gués aux abords d'Haudonville. La 32[e] gardait la tête de pont en face de Xermaménil, la 64[e] brigade ayant un régiment à la lisière nord-est du bois de Broth et un autre à la

(1) Hanotaux, VI, p. 20.

(2) Hanotaux, VI, p. 20 et 21, d'après le *Carnet de route* du lieutenant Morel-Journel. Le même auteur porte, p. 20, que Gerbéviller fut réoccupé à 17 heures.

lisière sud-ouest. Le 15e corps, 29e division, était à Lamath. On attendait qu'il eût progressé pour lancer la 32e division sur la corne sud-ouest du bois Saint-Mansuy, que canonnait déjà son artillerie.

Au 15e corps, ordre avait été donné de prendre pied à l'est de la Mortagne, d'abord par des avant-gardes, après une puissante préparation d'artillerie (1). La 64e division de réserve, rattachée les jours précédents à ce corps d'armée, restait le 28 à la disposition du général de Castelnau.

A 10 heures, l'avant-garde de la 30e division débouchant de Mont-sur-Meurthe, entrait dans Rehainviller; à droite, la 29e division poussait un instant jusqu'à la lisière du bois Saint-Mansuy, où elle lançait des reconnaissances. De formidables rafales d'obus de gros calibre l'empêchaient d'exploiter ce premier succès. Elle ne parvenait même pas à mettre son artillerie en batterie. Toutefois, la vallée du Laxat, entre Rehainviller et Hériménil, était évacuée par l'ennemi, ainsi que les approches de Lunéville. Vers le sud, le 15e corps commençait de s'étendre dans la direction des bois, au nord-ouest de Fraimbois, de façon à dégager le 16e corps vers Gerbéviller.

Vers 15 h. 30, il se produisait un temps d'arrêt marqué dans cette offensive, au moment où les Allemands rentraient à Gerbéviller.

La 30e division avait reçu l'ordre de pousser vivement sur Lunéville, en liaison avec le 20e corps. L'artillerie préparait cette attaque, quand les faits survenus au nord et au sud obligeaient d'y renoncer. Dans l'ensemble, le 15e corps se borna donc à se rapprocher légèrement de Lunéville.

(1) Hanotaux, VI, p. 22.

III

Au 20[e] corps, la droite avait mission de déboucher sur cette ville par les hauteurs de Frescati. Entre elles et Deuxville, Anthelupt, l'artillerie française tira violemment le 27 et le matin du 28 (1). A midi, le 15[e] corps ayant progressé, le 20[e] attaquait vers Lunéville. A la nuit, le 69[e] s'emparait, dans un « élan magnifique », du signal de Frescati. Mais, au sud, les fractions engagées dans la forêt de Vitrimont ne pouvaient en déboucher vers les lisières de Lunéville (2). L'ennemi, fortement organisé sur les contrepentes du plateau, y tenait avec énergie.

Dans la journée du 28, le commandant du 20[e] corps, général Foch, était appelé au grand quartier général, où il allait recevoir un commandement plus important, celui d'un « détachement d'armée » destiné à jouer un rôle de premier ordre dans la bataille de la Marne. Il était remplacé par le général Balfourier.

Les engagements sur le front de la 2[e] armée avaient été extrêmement violents.

D'après un bulletin français du 27 août, à 23 heures, on aurait compté sur trois kilomètres, au sud-est de Nancy, un total de 2.500 morts allemands; sur quatre kilomètres, dans la région de Vitrimont, 4.500. Nos adversaires n'avaient pas encore renoncé aux attaques en formations denses et il en coûtait cher, parfois (3).

---

(1) D'après Bernard Descubes, *Mon Carnet d'éclaireur*, p. 82, cité par Hanotaux, VI, p. 22, il y avait sur les hauteurs de Flainval trois groupes de campagne, une batterie de 120 long et une de 120 court.

(2) D'après Christian-Frogé, p. 99, la brigade coloniale rattachée au 20[e] corps paraît avoir été dans Vitrimont et dans la forêt.

(3) Bernard Descubes, *Mon Carnet d'éclaireur*, p. 82, cité par Hano-

Dans l'ensemble, cette journée du 28 août aboutissait à des résultats peu marqués pour la gauche de la 1[re] armée et pour la 2[e]. Nous avions légèrement avancé une partie de notre front, tandis que, sur le reste, nous parvenions simplement à maintenir nos positions (1). Les circonstances présentes ne permettaient guère d'aspirer à un meilleur résultat, puisque nos effectifs, déjà restreints pour le front à défendre, étaient destinés à se réduire encore davantage.

---

taux, VI, p. 26, mentionne une attaque de la ferme de Léomont par deux bataillons allemands. Un soutien d'un régiment au moins fut vu à 1.500 mètres, en formations denses, par une de nos batteries de 75 et soumis à un tir écrasant. Dernièrement encore, dans l'été de 1918, le général von Ludendorff reprochait au commandement allemand d'abuser des formations massives.

(1) Notons que, dès le 28 août, ordre était donné à la 59[e] division d'étudier des positions de repli en prévision de l'abandon de Sainte-Geneviève.

CHAPITRE X

DU 29 AU 31 AOUT A LA 1re ARMÉE

Instructions du général Dubail et du général en chef. — Situation de la 1re armée le 29 août. — Le 8e corps. — Le 13e corps. — Le 21e corps. — Le 14e corps. — Echecs de notre droite. — Le 31 août.

I

Le 29 août, l'ordre général n° 45 de la 1re armée porte ce qui suit : « Continuation de l'offensive qu'il faut entretenir à tout prix et avec la dernière énergie pour durer et gagner le temps nécessaire à nos succès par ailleurs » (1). Il n'est pas besoin de faire remarquer que ce programme rentre tout à fait dans les intentions du général en chef, qui s'est enfin décidé à limiter au strict indispensable son action dans l'Est, pendant qu'il mettra tout en œuvre pour reprendre une offensive victorieuse à l'ouest de l'Argonne.

Mais l'ensemble de la situation, le soir du 28, est défavorable à la 1re armée. L'ennemi nous a pris les hauteurs des Pucelles; il gagne du terrain vers Bru; il a enlevé Saint-Benoît. D'autre part, les Allemands sont à Saint-Dié; par Rouges-Eaux, ils peuvent s'avancer vers Brouvelieures et Bruyères, c'est-à-dire vers Epinal.

Le 21e corps n'a pas encore renoncé complètement au-

(1) Reproduit d'après Hanotaux, VI, p. 49.

col de La Chipote et menace Raon-l'Etape. La situation est très confuse.

A gauche, la 6e division de cavalerie et le 8e corps ont ordre de développer leur action en direction générale de Ménarmont, Vathiménil, à l'est de la Mortagne, tout en continuant de soutenir le 13e corps vers Roville-aux-Chênes. D'où des directions divergentes, bien faites pour rendre à peu près impossible l'obtention de résultats sérieux. De fait, le soir venu, le 8e corps n'a pas sensiblement modifié ses emplacements du 28 août : il reste à Valois et en face de Moyen, sur la Mortagne.

Quant à la 6e division de cavalerie, après s'être rassemblée, comme la veille, aux environs de Vennezey, elle restait tout le jour dans cette formation d'attente. Par suite des départs matinaux et des rentrées tardives, les chevaux ne pouvaient recevoir les soins indispensables. Leur fatigue était telle qu'il devenait difficile de leur demander le moindre mouvement « Ils n'ont même pas la force d'aller boire au ruisseau qui coule à quelques mètres ». Il fallut mettre la division au repos le 30 août, dans ses mêmes cantonnements de Saint-Remy.

A droite du 8e corps, le 13e doit se porter à l'est de la Mortagne, la 25e division tenant la gauche. Elle a l'ordre de marcher, la 49e brigade sur La Grande-Pucelle et le bois de La Horne, la 50e de Saint-Maurice sur Xaffévillers, et le bois du Grand-Bras. Le 16e régiment va donner l'assaut à Xaffévillers, vers 13 heures, quand une rafale d'artillerie du Ier corps bavarois lui cause de lourdes pertes. La 26e division, à droite de la 25e, atteint les hauteurs 312 et 320 à l'ouest de Doncières, mais ne peut les garder et se retire sur le bois de la Grande-Coinche.

A la fin du jour, la 25e division tient la zone Saint-Maurice, Hardancourt, Roville, Romont; la 26e, Badelieu,

bois de Roville, bois d'Anglemont, Saint-Pantaléon (1). L'offensive du 13e corps a donc échoué.

II

Le 21e corps est encore à la droite du 13e. Dans la soirée du 28, il a reçu l'ordre de reprendre le col de La Chipote, perdu de nouveau le jour même. Le général Legrand se propose de mener son offensive par Bazien et Sainte-Barbe, c'est-à-dire par sa droite, tandis que le reste du corps d'armée garde la direction générale de Rambervillers vers Raon-l'Etape, par Bru, Larifontaine et le Grand-Carré. Mais des événements surviennent à sa droite, qui modifient encore la situation.

Le 14e corps, général Baret, tient alors l'espace compris entre le 21e et la crête des Vosges. De nouvelles forces de landwehr et d'*Ersatz*, venant d'Alsace, sous le commandement du général von Tettenborn, débouchent par le col de Saales sur Ban-de-Sapt. Le 14e corps a déjà perdu Saint-Dié les 27 et 28 août. Les renforts allemands se heurtent, le 29, à la 27e division qui a reçu l'ordre de se porter dans le massif du bois de Repy, au sud de Raon-l'Etape. Après une violente préparation d'artillerie, ils gravissent les pentes descendant vers la Meurthe. D'autres troupes venant de Saint-Michel prennent les nôtres à revers. Un violent combat s'engage en un point où avait eu lieu un engagement en 1870, à Nompatelize. A la fin du jour, la 27e division perd ce village, puis celui de La Bourgonce, connu également pour un combat en 1870; mais elle continue à tenir le débouché vers Ram-

(1) Hanotaux, VI, p. 53.

bervillers, en avant des bois, à la Passée-du-Renard (1).

A sa droite, la 28e division se retirait sur les Moitresses, au sud-ouest de Saint-Dié; les bataillons de chasseurs du détachement Gendron sur Mandray, au sud-est (2). Enfin, les éléments de la 58e division de réserve, qui tenaient encore vers les Vosges, se repliaient sur Anould, découvrant le flanc droit du 14e corps (3). Une offensive allemande par la haute Meurthe aurait beau jeu pour nous couper de ces montagnes et de leurs débouchés en Alsace. Le général Dubail voyait le danger. Il appelait à lui la 41e division, du groupement des Vosges, et la dirigeait sur la haute Meurthe, à Anould. On reprendrait l'offensive générale le 30 août, en dépit de nos échecs du 29, faisant ainsi preuve d'une persévérance qui méritait d'être récompensée.

Le soir du 29 août, la droite de la 1re armée tenait la ligne générale Passée-du-Renard, Rouges-Eaux, hauteurs de Mandray.

Les Allemands avaient fait de lourdes pertes dans cette région de Saint-Dié, qu'ils appelaient le « Trou de la Mort » (4). Leurs succès du 29 n'eurent pas de suite. Ils durent s'arrêter en se fortifiant sur tout leur front; un léger recul de leur part nous permit même d'avancer quelque peu.

---

(1) Hanotaux, VI, p. 56.

(2) Le 29 août, le régiment de dragons du commandant Bréant était, dès 5 heures, au col des Journaux, soutenant une batterie de montagne qui appuyait l'attaque de deux bataillons alpins sur Mandray et La Croix-aux-Mines (Commandant Bréant, p. 54).

(3) Ces mouvements rétrogrades ne se faisaient pas sans de lourdes pertes. Au 51e bataillon de chasseurs, il ne restait plus, le matin du 30, que 3 sous-lieutenants et 180 hommes (F. Belmont, *Lettres d'un Officier de chasseurs alpins*, p. 35, cité par Hanotaux, VI, p. 56).

(4) Hanotaux, VI, p. 58.

Le 30 août, le 8e corps, en liaison par sa gauche avec le 16e, devait attaquer en direction générale de Domptail; à droite, le 13e corps continuerait son offensive sur Xaffévillers et le bois du Grand-Bras, en partant des hauteurs de La Pucelle.

L'offensive du 8e corps sur Saint-Pierremont et Magnières fut ralentie par les travaux de campagne de l'ennemi et par un feu terrible d'artillerie lourde. Ses progrès furent peu marqués. De même pour le 13e corps, qui rencontra partout des tranchées et des fils de fer. Pourtant, la 25e division porta ses avant-postes à l'ouest de Xaffévillers et la 26e aux bois de la Grande-Coinche et d'Anglemont.

Quant au 21e corps, il faisait des progrès appréciables au col de La Chipote, chassant l'ennemi de ses tranchées, sans pouvoir les occuper lui-même. En même temps, il attaquait au nord-ouest, vers Sainte-Barbe. Mais ses troupes avaient grand besoin de repos; elles s'arrêtaient en se fortifiant (1). Elles allaient d'ailleurs être transportées sur un autre théâtre d'opérations, comme nous le verrons.

III

On a vu que le 14e corps avait été renforcé de la 41e division qui remplaçait à Anould la 8e brigade de dra-

(1) Le général Legrand avait donné pour le 30 les ordres suivants : la gauche du 21e corps, renforçant son front par la fortification, formera pivot avec la 85e brigade et une partie de la 88e; la droite, comprenant la 89e brigade (Barbot), la 2e brigade coloniale, la 86e brigade et une partie de la 85e (17e, 20e, 21e bataillons de chasseurs), se portera à l'attaque en direction de Sainte-Barbe. A Autrey, le 17e organisera une tête de pont. La 26e brigade formera réserve du corps d'armée à Jeanménil.

gons. Le 28 août, au moment où l'offensive allemande se déplaçait de plus en plus vers le sud-est, le groupement des Vosges avait à tenir le front compris entre la Trouée de Belfort et le massif du Bonhomme, puis de ce massif à la Meurthe. Les éléments dont il était formé étaient loin d'être en place.

La 41e division avait moitié de ses forces face à Colmar et le reste en route de Mulhouse vers Gérardmer. La moitié environ de la 58e division de réserve était retenue dans la région de Thann; quant aux groupes alpins, les uns étaient près de Thann, les autres à la Schlucht, les derniers dans la région de Bussang. Tout était donc à faire pour mettre de l'ordre dans ce chaos et constituer entre la Meurthe et les Vosges un barrage susceptible d'arrêter les Allemands.

Ceux-ci avaient réuni une division bavaroise d'ersatz entre Saint-Dié et la Fave, une division de réserve entre Saint-Dié et le col de Sainte-Marie. Ces éléments furent renforcés les jours suivants de troupes de toute nature empruntées à la garnison de Strasbourg et représentant la valeur d'une division.

Le général Dubail prescrivit au groupement des Vosges, d'une part, de tenir, face à l'est, les crêtes de ces montagnes jusqu'au Bonhomme; puis, face au nord, de refouler ou, tout au moins, d'arrêter l'ennemi en marche de Saint-Dié jusqu'au col de Sainte-Marie.

Entre ces deux secteurs, la liaison s'établirait au massif du Bonhomme, qui formerait ainsi charnière et dont la possession, capitale pour nous, permettrait de manœuvrer des crêtes aux vallées et de ces vallées aux crêtes, en conservant l'unité de front.

Dès le 30 au matin, deux bataillons de chasseurs forment couverture sur la crête de Mandray, tenant Saint-

Léonard, le col de Mandray et le col des Journaux. Ils se relient à gauche avec une division du 14e corps, établie à l'ouest de la Meurthe, et à droite avec les éléments qui gardent le massif du Bonhomme.

Mais nos troupes avaient été refoulées, dès le 29, sur Anould, à l'ouest de la Meurthe. Le lendemain 30, nous attaquions au nord de Saint-Léonard, Mandray, de Saulcy à Entre-deux-Eaux. Nouvel échec qui devait s'aggraver le 31 août et le 1er septembre. Nous avions réussi à progresser un peu vers Fouchifol et la Tête-de-Béhoulle, au nord de Mandray; mais, dès le 1er septembre, l'ennemi, marchant par la vallée de La Croix-aux-Mines, menaçait nos communications avec le Bonhomme. La gauche du 14e corps réoccupait La Bourgonce et Nompatelize au prix de pertes élevées, mais sa droite continuait de fléchir.

Les quatre bataillons alpins qui avaient quitté le 8e corps (1) lui avaient laissé leurs batteries de montagne. Elles furent affectées au groupement des Vosges. La 8e brigade de dragons, général Gendron, s'embarquait à La Chapelle-sous-Bruyères pour être transportée dans l'Ouest (2).

Sur les entrefaites (31 août), l'ordre général n° 19 portait à la connaissance de la 1re armée la note par laquelle le général en chef exprimait sa satisfaction aux troupes de Lorraine « pour l'exemple d'endurance et de courage » qu'elles avaient donné. Eloge mérité, car ces combats obscurs entre la crête des Vosges et la Moselle avaient mis à une cruelle épreuve la résistance de troupes éprouvées par nos premiers échecs, tout en fixant un effectif

(1) V. *supra*, p. 86.
(2) Hanotaux, VI, p. 58. La 8e brigade fut mise en route sur Epinal, Chaumont, Châlons, Epernay, où elle arriva le 1er septembre (Commandant Bréant, p. 56).

ennemi nullement négligeable loin du théâtre des opérations principales.

Dans la journée du 31, le 8e corps consolidait sa situation en prenant Magnières, que la 29e brigade enlevait à la nuit, et Saint-Pierremont, attaqué par la 16e division en pleine obscurité. La 6e division de cavalerie continuait de relier le 8e corps au 16e. Elle pouvait constater que Valois était encore partiellement occupé par l'ennemi (1). Cette fois, nous tenions fortement la partie sud de la ligne de la Mortagne, que nous allions organiser pendant les journées qui suivirent. Quant au 13e corps, il ne modifia pas sensiblement ses emplacements, mais reconstitua ses réserves et répartit entre ses éléments les renforts arrivant de l'arrière. On reconnut les positions ennemies; on fortifia les lisières nord des bois de la Grande-Coinche, d'Anglemont. De même, au bois du Ban-de-Nossoncourt et à la ferme du Champ-Chaudron, qui prolongent vers l'est les hauteurs du bois d'Anglemont.

A la droite de l'armée, le 14e corps ne se maintenait qu'avec peine à Anozel. Entre ce corps d'armée et la crête des Vosges, la situation de nos troupes restait sérieuse et pouvait devenir grave. Tant que nous ne tiendrions pas solidement les hauteurs de Mandray et les deux cols qui les traversent, la possession de la vallée de la Meurthe vers Saulcy, où l'un de nos bataillons s'était maintenu, et celle du Bonhomme seraient tout à fait précaires. Le général Dubail donnait donc au groupement des Vosges l'ordre de saisir la crête de Mandray et la Tête-de-Béhoulle, de s'y installer solidement et d'en faire la base de nos opérations ultérieures dans cette région.

(1) Le 1er septembre, le général Le Villain était remplacé par le général de Mitry.

CHAPITRE XI

LA 2e ARMÉE DU 29 AU 30 AOUT

Offensive du 16e corps le 29 août. — Le 15e corps. — Le 20e corps. — Le 16e corps le 30 août. — Le 15e corps. — Le 20e corps. — La guerre de siège en Lorraine.

I

Le 29 août, à la 2e armée, le 16e corps et la 74e division continuaient leur offensive, appuyés à gauche par la 30e division (15e corps) qui, maîtresse du passage de la Mortagne à Xermaménil, marchait sur le bois Saint-Mansuy. L'ensemble du 16e corps avait pour objectif Fraimbois, village isolé dans une vaste clairière au milieu des bois. La 32e division, à gauche, gagnait du terrain dans le bois de Bareth, qui prolonge au sud-est celui de Saint-Mansuy; la 31e, au centre, dans le bois de la Reine, au nord de Gerbéviller; la 74e, à droite, vers le bois du Haut-de-la-Paxe, qui couronne une ligne de hauteurs entre ce bourg et Moyen.

Sauf à la droite, où le mouvement fut gêné par l'artillerie établie au nord-est de Moyen, les gros des divisions étaient, à la fin du jour, sur la rive est de la Mortagne. La 147e brigade (74e division) n'avait pu déboucher de Gerbéviller (1).

---

(1) Il ne paraît pas exact que le 16e corps tienne le soir la ligne Fraimbois, Gerbéviller, Moyen, comme l'admet M. Hanotaux, VI, p. 30. Fraimbois ne fut pris ni le 29, ni même le 30. D'ailleurs, cet

A gauche du 16[e] corps, le 15[e] combinait son action avec lui et avec le 20[e] corps. A droite, il essayait de faciliter l'offensive sur Fraimbois (29[e] division); à gauche, la 30[e] division poussait une compagnie sur le hameau de Chaufontaine, au carrefour des routes de Hériménil et de Rehainviller à Lunéville, et s'en emparait. Mais l'ennemi restait à Hériménil, ce qui nous amenait à évacuer, dans la soirée, notre éphémère conquête.

Au 20[e] corps, tout se bornait à une violente canonnade sur la forêt de Vitrimont. Nous consolidions nos positions sur les pentes Est de Flainval.

Nos avions commençaient à travailler avec plus de suite et d'utilité (1). Ils rapportaient que l'ennemi diminuait ses effectifs sur la première ligne et en créait une seconde sur le front Bauzemont, Crion, Sionviller, Champel, entre le Sanon et la Vezouse. Par contre, on signalait de nouvelles forces débouchant derrière la Meurthe. Peut-être s'agissait-il d'éléments de landwehr entrant dans la composition du détachement d'armée Falkenhausen, dont le quartier général était à Strasbourg, vers la fin d'août.

Le général de Castelnau décida de mettre à profit ces circonstances pour attaquer, le 30 août, entre le Sanon et la ligne ferrée de Nancy à Château-Salins, en s'installant fortement sur « le bastion » de Serres. Mais les attaques violentes que subissait encore la 1[re] armée, le 29 août, le déterminait, une fois de plus, à retenir ses forces de gauche et à manœuvrer par sa droite en liaison avec la 1[re].

---

auteur écrit (VI, p. 33) que la 147[e] brigade, tapie « dans de malheureuses petites tranchées creusées sur un glacis », s'élance sur le bois de la Paxe, mais est prise d'enfilade par les batteries de Moyen et ne peut déboucher.

(1) Hanotaux, VI, p. 30.

II

Le 30 août, pendant que le 8e corps menait une action difficile vers Magnières, le 16e et la 74e division attaquaient très vivement la clairière de Fraimbois. L'ennemi la tenait solidement. Il semble avoir créé un centre de résistance particulièrement fort au nord-ouest de ce village, autour des fermes du Fréhaut et des Abouts. Malgré des pertes fort élevées, 1.200 hommes au 36e colonial, la 147e brigade (74e division) enlevait la première ligne des tranchées allemandes. Violemment contre-attaquée, elle ne pouvait s'y maintenir et nous étions rejetés vers l'étang de la Reine et la ferme du Champ-de-la-Chèvre. La 147e brigade et un régiment de la 148e étaient dans « un grand désordre », après avoir eu presque tous leurs officiers hors de combat (1). Le général Bigot les rassemblait péniblement à hauteur de la cote 285, pour couvrir Gerbéviller. Les éléments avancés se retranchaient sur place.

Il en était à peu près de même pour les 31e et 32e divisions; la brigade Dauvin, notamment, était fort éprouvée. Il fallut reconnaître que l'on ne pourrait faire tomber les défenses ennemies qu'à la condition de consolider par des tranchées tout gain de détail. On effectuait ces travaux tout en incitant l'ennemi par des démonstrations, notamment dans le sud de la clairière de Fraimbois, à faire des rassemblements que l'artillerie prenait aussitôt sous un feu violent et bien préparé.

---

(1) Hanotaux, VI, p. 32, 33, d'après le *Carnet* du lieutenant Morel-Journel. La 147e brigade aurait renouvelé quatre fois son attaque sans y réussir.

A gauche du 16ᵉ corps, le 15ᵉ secondait son effort sur cette clairière. Lui aussi était refoulé par la contre-offensive allemande. Quatre bataillons de chasseurs, poussés au bois Saint-Mansuy, se repliaient avec pertes jusque vers Lamath et il fallait jeter en soutien un régiment de la 57ᵉ brigade.

Au 20ᵉ corps, il paraissait impossible de déclencher une attaque sur Einville, Hoéville, comme y avait songé le général de Castelnau. La lenteur des progrès de sa droite et de la 1ʳᵉ armée laissait une partie du 20ᵉ corps en flèche vers Frescati. Dans la nuit du 29 au 30 août, les deux compagnies qui occupaient le Signal en avaient même été rejetées. Elles le reprirent aussitôt à la baïonnette (1).

Le commandant de la 2ᵉ armée avait l'impression que l'ennemi se ménageait, qu'il cherchait à se couvrir de fortifications passagères, de façon à *durer* avec un minimum de pertes. Il visait plutôt la riposte que l'attaque. Nous avions des raisons sérieuses de l'imiter dans les circonstances présentes. Le général de Castelnau décida que nous ferions usage de procédés rappelant la guerre de siège, en traçant de véritables lignes d'investissement. Ordre fut donné d'approfondir les tranchées, de les munir d'abris, de prendre des dispositions pour faire reposer les troupes de première ligne en les relevant à propos (2). Mais ces moyens de défense étaient encore rudimentaires. Longtemps ils devaient rester imparfaits sur une grande partie du front, dans des secteurs d'une importance capitale comme aux abords de Verdun, en février 1916. En

---

(1) D'après Christian-Frogé, p. 109, la brigade coloniale de la 2ᵉ armée paraît être restée le 30 dans la forêt de Vitrimont, où elle était depuis plusieurs jours.

(2) Hanotaux, VI, p. 34.

outre, nos commandants de batterie étaient avisés d'avoir à ménager les munitions, le ravitaillement étant des plus difficiles (1). Il n'y avait pas un mois que la guerre était déclarée et nous n'avions pas encore livré une grande bataille! On voit quelle funeste imprévoyance trahit ce menu fait.

---

(1) Extrait du carnet d'un commandant de brigade à la date du 31 août.

CHAPITRE XII

PRISE DU FORT DE MANONVILLER

Situation du fort. — Sa nature et son rôle. — L'attaque allemande. — Le rôle des 420. — La capitulation. — Inutilité des forts d'arrêt dans la majorité des cas.

I

Le 29 août, un communiqué allemand était ainsi conçu :

« *Manonviller.* — Le fort de Manonviller, le plus important de la France, est tombé aux mains des Allemands. »

Cet ouvrage appartenait au type démodé des *forts d'arrêt.* Construit au confluent de la Vezouse et d'un petit affluent, à une dizaine de kilomètres dans l'est de Lunéville, il était destiné surtout à battre la grande ligne de Nancy, Avricourt, la route de Paris à Strasbourg, et la vallée de la Vezouse. Il pouvait aussi étendre son action éloignée sur la vallée de la Meurthe, au sud-ouest de la forêt de Mondon, et sur celle du Sanon, au nord de la forêt de Parroy. Il s'élevait sur une croupe allongée vers le nord-est et très étroite, ce qui aurait rendu une attaque rapprochée assez délicate.

Bien que les idées dominantes ne fussent plus celles qui régnaient lors de la construction de cet important ouvrage, il n'était pas délaissé, comme on l'a dit, ainsi que la plupart de nos forts. Il avait même été l'objet d'une

réfection récente. Mais les massifs de béton dont on l'avait pourvu n'étaient pas à même de résister aux énormes projectiles dont l'ennemi allait faire usage.

La garnison, environ 900 hommes, était celle prévue par le plan de mobilisation; les approvisionnements étaient au complet.

D'après les Allemands eux-mêmes, tous les détails de la fortification avaient été soigneusement repérés par leurs espions; les moindres dispositions de l'attaque brusquée étaient arrêtées à l'avance. On avait été jusqu'à préparer vers Avricourt, en territoire allemand, des plateformes pour deux mortiers de 420 (1).

Après notre échec de Morhange et la retraite de nos troupes à l'ouest de la Mortagne, le fort de Manonviller fut investi par la 70e division de réserve, avec quatre bataillons de pionniers et le 18e régiment d'artillerie à pied.

Les premiers coups de canon furent tirés par les assaillants dans la soirée du 25 août seulement. Ils provoquèrent une vigoureuse réponse. Mais quand les deux mortiers de 420, installés près de la gare de Deutsch-Avricourt, entrèrent en action, l'une des tourelles fut presque instantanément détruite et toute l'artillerie de la défense se tut successivement. Il ne resta d'intact que des mitrailleuses, au point que les Allemands purent, dit-on, entourer le fort d'un réseau de fil de fer, empêchant ainsi toute velléité de sortie ou de ravitaillement. La garnison vit s'effondrer les casemates, la seconde tourelle, les murailles. A chaque explosion de ces monstrueux projectiles, il semblait qu'un volcan s'ouvrît sous ces malheureux ou à

(1) Hanotaux, V, p. 58.

leurs côtés (1). Les Allemands allèrent, dit-on, jusqu'à faire usage de gaz asphyxiants, pour la première fois sans doute depuis que les hommes s'entretuent sur la terre et contrairement aux conventions internationales qu'eux-mêmes avaient signées.

II

Le 27, entre 16 et 17 heures, après une attaque de quarante-huit heures à peine, le commandant du fort faisait hisser le drapeau blanc. Il capitulait dans la soirée, avec les honneurs de la guerre. Sa crainte avait été, dit-on, que toute la garnison perdît la raison dans l'enfer qu'était devenu le fort de Manonviller (2). La chute si rapide de ce « fort d'arrêt » montrait le peu d'utilité de ce genre d'ouvrages quand l'ennemi peut facilement amener à portée de l'artillerie à grande puissance. Le voisinage de la frontière, à Deutsch-Avricourt, facilitait un bombardement intensif auquel aucun bétonnage, aucune cuirasse ne pourrait résister. Dans l'avenir, l'énorme accroissement de l'action des projectiles et de la portée des canons rendra sans doute tout à fait inutile la construction des forts, beaucoup plus faciles à détruire qu'une ligne mince de tranchées et de batteries. Sur ce point encore, les doctrines en faveur avaient été cruellement démenties par les faits. Le lieutenant-colonel Mordacq, le futur chef de Cabinet de M. Clemenceau, n'écrivait-il pas, dans *Les places fortes et la stratégie* : « La longue durée du siège de Port-Arthur, qui, cependant, en tant

(1) Hanotaux, V, p. 59.

(2) Les Allemands le firent sauter quelques jours après, lors de leur retraite.

que fortification, ne disposait que d'ouvrages assez rudimentaires, a montré la capacité de résistance que présenterait une grande place moderne telle que Verdun ou Metz; il faut donc reléguer la réussite d'une attaque à la Sauer dans le domaine des rêveries allemandes ». Le général de Grandprey s'exprimait à peu près de même dans ses *Remarques sur la défense de Port-Arthur* (1.)

Sans doute, il n'y a aucune comparaison à établir entre un ouvrage isolé comme le fort de Manonviller et la forteresse de Port-Arthur, mais la chute si prompte de Liége, de Namur, de Maubeuge et d'Anvers a montré surabondamment la fragilité des grandes places, quand elles ne sont pas appuyées par une armée de manœuvre extérieure.

---

(1) Cités par le colonel Bujac, *De divers modes d'invasion à travers la Belgique (ante 1914)*, *Revue* d'avril 1918, p. 92.

CHAPITRE XIII

LA 2e ARMÉE DU 31 AOUT AU 3 SEPTEMBRE

Le 31 août. — Essai d'offensive du 1er septembre. — Situation générale sur notre front. — Prélèvements sur la 2e armée. — Le 15e corps et la 18e division. — Nouvelle répartition du front. — La pénurie de munitions. — Nouvelle ligne de défense préparée.

I

A la 2e armée, la journée du 31 août est consacrée à l'organisation de nos positions, au repos des troupes, épuisées par leurs pertes et par la fatigue (1). On signale encore, au centre, une violente attaque des Allemands sur Rehainviller, sans résultat. Dans la forêt de Vitrimont, les « marmites » tombent par rafales. Les canons lourds de l'ennemi fouillent les taillis en tous sens pour anéantir nos réserves et nos batteries. Dans Vitrimont, dans Anthelupt, dans Hudiviller, des maisons flambent; le sol tremble sous l'explosion des pesants projectiles. Nous subissons des pertes, parmi lesquelles celle du capitaine

---

(1) « Le nombre des blessés est immense... Les médecins opèrent dans des granges, sur de la paille, les plus malades; et puis tout cela est emporté dans les autos... Un fouillis terrible parmi ces voitures... et pourtant, sans qu'on sache comment, tout cela s'organise et l'évacuation s'opère fort bien » (*La Victoire de Lorraine*, p. 30). Il y a des réserves à faire au sujet de l'évacuation des blessés à cette époque et même à des dates toutes récentes : nous les formulerons quelque jour. Faute d'organisation et de direction, le Service de santé ne fut pas toujours à la hauteur des circonstances.

Détanger, de l'infanterie coloniale, le romancier d'avenir, le peintre expressif de l'Annam et du Maroc (1).

Le 1er septembre, le général de Castelnau reprenait son idée de manœuvre du 30 août et prescrivait de marcher entre le Sanon et la Meurthe. On enlèverait les hauteurs au nord de Lunéville et on s'y installerait.

Cette offensive était gênée par une vive contre-attaque de l'ennemi, qu'il fallait repousser. Le 15e corps était retardé dans son mouvement; la liaison laissait à désirer entre lui et le 20e. Ce dernier enlevait, perdait et reprenait d'importants points d'appui à l'ouest et au nord-ouest de Lunéville, sans obtenir un succès véritable, tout en subissant des pertes marquées. Le colonel de Cissey, du 69e, qui commandait une brigade, était mortellement atteint.

A droite du 15e corps, le 16e et la 74e division de réserve continuaient de combattre sur place, sans progresser sensiblement. A gauche du 20e corps, la 18e division, général Lefèvre, avait mission de flanquer son mouvement offensif, tout en restant en liaison avec lui. A cet effet, la 136e brigade (68e division de réserve) était sur la route de Nancy à Château-Salins et détachait des reconnaissances à l'est, sans qu'il y eût engagement d'infanterie (2).

A la fin de la journée, le 20e corps et la 70e division avaient réalisé quelques progrès vers Maixe, le bois d'Einville et la ferme Sainte-Libaire, au nord du Sanon. L'ennemi montrait peu d'infanterie et semblait enclin à la défensive. Toutefois il prenait encore l'offensive dans la nuit du 1er au 2, contre une fraction du 15e corps, sans succès. Ordre était donné d'organiser nos positions, d'as-

(1) Christian-Frogé, p. 113.
(2) Colonel Bujac, *loc. cit.*

sainir le champ de bataille, que le grand nombre de cadavres d'hommes et de chevaux rendait intenable par endroits. Le général de Castelnau comptait ensuite reprendre l'offensive, le 20e corps ayant Einville pour direction générale; le 15e, Frescati. Le 16e corps appuierait cette attaque (1). Mais les circonstances changeaient brusment.

II

Nos armées du Centre et de la gauche étaient alors en retraite vers la Seine et l'Aube, mais le général en chef projetait une contre-offensive destinée à changer en échec grave le succès momentané de l'ennemi. Pour la manœuvre qu'il prévoyait, il importait que les armées de droite restassent en position, tout en fixant leurs adversaires devant elles. Il comptait s'en servir comme pivot : « L'ensemble du dispositif pivote autour de la droite » (2).

Dans ces conditions, il était naturel d'affaiblir, dans la mesure du possible, les 1re et 2e armées, pour renforcer le centre et la gauche qui allaient porter les coups décisifs. Nous avons vu les dispositions prises par l'armée Dubail. Le 1er septembre, ordre venait du grand quartier général à Neuves-Maisons (3) de porter vers l'ouest la 10e division de cavalerie et une brigade de la 2e. D'autres départs allaient suivre, affaiblissant d'une façon très sensible la 2e armée, comme nous le verrons. Ces déterminations étaient toutes naturelles et il ne semble pas qu'il y ait là prétexte aux élans d'admiration manifestés par certains.

(1) D'après Hanotaux, VI, p. 36, cette offensive était prévue pour le 2.

(2) Instruction générale du 1er septembre, Hanotaux, VI, p. 65.

(3) Quartier général de la 2e armée.

On a pu lire, en effet, à une date récente : « Le maréchal Joffre est le plus grand des hommes de guerre qui soient apparus depuis Napoléon.... Nous le savons; car nous l'avons vu à l'œuvre, nous Anglais! » (1).

Le 2 septembre, ordre survenait de diriger vers l'ouest le 15e corps, ainsi que les éléments du 9e corps restant en Lorraine. Ces troupes allaient prendre une part importante à la bataille de la Marne.

Le 15e corps marchait sur Bayon. Dans la soirée, il recevait l'ordre de poursuivre son mouvement vers l'ouest, par Haroué. Le reste de ce déplacement allait s'opérer en grande partie par des marches de nuit, de façon à le dissimuler le plus possible aux observateurs ennemis (2). Peut-être le résultat ainsi obtenu ne valait-il pas le supplément de fatigues ainsi infligé à des troupes qu'il y aurait eu le plus grand intérêt à maintenir en bon état. En quittant la Lorraine, le 15e corps laissait à la 74e division deux bataillons de chasseurs, les 23e et 27e.

Quant aux éléments du 9e corps, on se rappelle qu'ils constituaient la 18e division provisoire. Ordre fut donné de les embarquer pour Arcis-sur-Aube (3). Ils se replièrent sur Nancy, dans la nuit du 2 au 3, à partir de 1 heure.

---

(1) M. Hanotaux, VI, p. 66, qui paraît endosser cette appréciation, écrit qu'elle émane d'un « des hommes les plus considérables de l'Angleterre ».

(2) Cf. *Carnet de route d'un Officier d'alpins*, I, p. 57.

(3) 34e brigade, général Guignabaudet :

114e, colonel Briand; 125e, colonel Deschamps; 268e, lieutenant-colonel Pichat.

35e brigade, colonel Janin :

32e (deux bataillons), colonel Mézières; 66e, chef de bataillon de Villantroys; 290e, colonel Hitzmann. Artillerie, colonel Le Breton : un groupe du 20e; deux groupes du 33e; deux groupes du 49e; cavalerie, chef d'escadrons Gelbert : deux escadrons actifs du 7e hussards.

III

On s'attendait pour la journée du 2 septembre, fête du *Sedantag*, à une forte offensive des Allemands. Rien d'insolite ne survint, sauf une attaque d'avant-postes, par surprise, à la lisière Est de la forêt de Champenoux (1).

L'affaiblissement de la 2ᵉ armée obligeait à modifier la répartition de son front. Elle se reporta, dans la nuit du 2 au 3 septembre, sur des positions légèrement en retrait de celles occupées jusqu'alors. Le 16ᵉ corps s'installait de Gerbéviller à Mont-sur-Meurthe, ses gros restant à l'ouest de la Mortagne. La 74ᵉ division revenait dans la région d'Einvaux, d'où elle se porterait (nuit du 3 au 4) entre la Meurthe, à hauteur de Mont, et Xermaménil. Deux bataillons de chasseurs (23ᵉ et 27ᵉ), dans la forêt de Vitrimont, où ils relevaient la brigade coloniale portée vers Rosières-aux-Salines, faisaient la liaison avec le 20ᵉ corps (2).

Ce dernier s'étendait au nord jusqu'à une ligne marquée par le bois de Pulnoy, Velaine, la tuilerie de Réméréville. Ses gros étaient sur les hauteurs de Flainval et vers Haraucourt, ses avant-postes passant par Vitrimont, la ferme de Léomont, la crête à l'ouest de Deuxville, la cote 316 et Courbessaux.

A sa gauche, la 136ᵉ brigade (68ᵉ division) gardait le Grand-Couronné, du bois de Pulnoy à la ligne ferrée de Nancy, Château-Salins; ses avant-postes étaient à Erbéviller, Champenoux.

Les autres divisions de réserve continuaient de tenir la

(1) Général Malleterre, *Etudes et impressions de guerre*, I, p. 101.

(2) Il n'y resta ensuite, semble-t-il, que le 27ᵉ bataillon et une section d'artillerie.

partie nord du Grand-Couronné. En outre, une brigade de la 64e division gardait en permanence le Rambêtant, hauteur dont nous avons signalé l'importance au nord du confluent du Sanon et de la Meurthe; l'autre brigade était à Lenoncourt, au nord-ouest. Enfin, une brigade de la 73e division, général Chatelain (défense mobile de Toul), débarquait à Jarville et à Ludres, au sud de Nancy, et venait cantonner, le 3, à Lupcourt et à Ville-en-Vermois, au sud-ouest de Saint-Nicolas-du-Port (1). Avec la 64e division, elle étayait le centre de la 2e armée, que son affaiblissement très notable semblait vouer désormais à la défensive.

Les mouvements de la nuit du 2 au 3 septembre s'accomplissaient sans être gênés par l'ennemi. Ce dernier se bornait à une attaque sur les avant-postes de la 18e division au bois de Sainte-Libaire. Il était repoussé.

La 2e armée consacrait les journées des 3 et 4 septembre à la nouvelle installation des troupes. On abritait l'artillerie, on creusait des tranchées, on organisait des réseaux de fils de fer (2). Les fronts de combat étaient très étendus (10 kilomètres pour le 16e corps et la 74e division), ce qui obligeait à les renforcer le plus possible par des moyens défensifs. De plus, chose grave, les munitions d'artillerie étaient déjà en quantité si restreinte, qu'on fixait « à 4 coups par pièce et par jour » la consommation normale. Qu'était cette consommation pour un gros mangeur comme le 75?

---

(1) Hanotaux, VI, p. 40.

(2) Nous avons dit qu'un commandant de brigade en était réduit à faire ramasser dans les champs les fils de fer des clôtures pour organiser des réseaux. Le 2 septembre, on lui annonçait l'arrivée de deux tonnes de fil. Mais ce fil, mesurant 4 millimètres de diamètre au moins, était très difficile à tordre. Il n'était ni galvanisé, ni *barbelé*.

Bien que, depuis la fin d'août, l'ennemi montrât une activité moindre, le général de Castelnau jugeait nécessaire de préparer une deuxième ligne de résistance sur les hauteurs de Saffais, Belchamp, Borville, entre la Moselle et la Mortagne (1). On assure même qu'il envisageait « l'abandon de Nancy et une retraite sur la ligne forêt de Haye, Saffais, Belchamp ». Le résultat eût été de découvrir la gauche de l'armée Dubail, alors engagée sur la Mortagne et la Meurthe (2). Heureusement, cette idée, si elle prit naissance, ne fut pas réalisée.

A la suite des mouvements opérés du 2 au 4 septembre, le 16e corps se fortifia de Gerbéviller inclus à la lisière du bois de Bareth. Il se reliait au 8e corps par Moyen et Valois; son quartier général était à Haillanville. La 74e division tenait sa gauche jusqu'à Mont-sur-Meurthe, le quartier général à Damelevières.

Au 20e corps, les avant-postes occupaient la ligne Signal de Frescati, lisière Est du bois d'Einville, ferme de Sainte-Libaire, nord de Courbessaux; la 70e division, la tuilerie de Réméréville, Velaine, le bois de Pulnoy. La 136e brigade avait aux avant-postes deux bataillons, l'un du 212e et l'autre du 344e, sur la ligne Erbéviller, Champenoux, Rond-des-Dames (3).

---

(1) Hanotaux, VI, p. 41.

(2) Commandant G. V., *La 1re armée et la bataille de la Trouée de Charmes*, *Revue* du 1er-15 janvier 1917, p. 28.

Un témoin bien renseigné nous a confirmé ce fait, ajoutant que les ordres nécessaires furent *tirés*.

(3) Hanotaux, VI, p. 42; Colonel Bujac, *loc. cit.*

CHAPITRE XIV

DÉBUT DE LA BATAILLE DE NANCY

(4 et 5 Septembre)

Intentions des Allemands. — Le Grand-Couronné. — La journée du 4 septembre. — Violente préparation d'artillerie. — La nuit du 4 au 5. — La journée du 5 au 20ᵉ corps. — La 74ᵉ division. — Le 16ᵉ corps. — Perte de Gerbéviller. — Contre-attaque des 8ᵉ et 16ᵉ corps. — Le 20ᵉ corps dans la soirée du 5. — La 68ᵉ division. — La 59ᵉ division. — Attaque sur Sainte-Geneviève.

I

Les 1ᵉʳ et 2 septembre, nos observateurs du mont Toulon et du mont Saint-Jean avaient signalé de fréquents mouvements de trains sur la ligne de Metz à Delme et à Château-Salins, amenant certainement des troupes et du matériel. Le 4, on apprenait que des colonnes remontaient les deux rives de la Moselle, vers Pont-à-Mousson.

Après plusieurs jours de calme relatif, les Allemands manifestaient un redoublement d'activité en face de la gauche et du centre de la 2ᵉ armée. Il semble qu'après avoir vainement tenté d'enfoncer nos lignes devant la Trouée de Charmes, puis sur la Meurthe et le long des Vosges, ils aient voulu tenter une percée directe sur Nancy. Ils y voyaient, sans doute, un avantage moral nullement à dédaigner. En outre, si leurs armées arrivaient à couper celle du général de Castelnau en deux tronçons ou à les séparer de notre centre, ils réalisaient

un enveloppement partiel qui pouvait coïncider avec celui que von Kluck tentait justement contre notre gauche. C'était la manœuvre en tenaille si chère à Schlieffen, celle d'Annibal à Cannes, tant prônée en Allemagne les années qui précédèrent la guerre.

Il est probable, d'ailleurs, que l'espionnage, fort bien organisé en Lorraine, avait mis les Allemands au courant des prélèvements faits sur la 2e armée. De là au désir d'en profiter, il n'y avait qu'un pas. Nous verrons que Guillaume II attachait assez d'importance à l'attaque de Nancy pour y assister en personne et peut-être pour en prendre la direction nominale (1). S'il avait nourri l'espoir d'y affirmer les talents de stratège à côté de ceux si variés dont il avait jusqu'alors prodigué les manifestations, son attente devait être cruellement trompée.

Nous avons donné quelques détails sur l'ensemble des positions qui couvraient Nancy à l'est (2). Dans leurs grandes lignes, elles dessinent une sorte de croissant dont le sommet s'appuie à Nancy et à la Meurthe, tandis que les deux pointes font saillie vers l'est. Celle du nord est marquée par le Grand-Mont d'Amance (cote 410) et celle du sud par le Rambêtant (cote 330). Entre elles, une plaine vallonnée, barrée vers l'est par un plateau de hauteur sensiblement inférieure. Il est couronné par la forêt de Champenoux, que la route de Nancy à Château-Salins coupe en deux moitiés et qui est prolongée vers le sud par la forêt Saint-Paul, par le piton de la Tour-de-Domèvre et par le bois de Crévic. La corne nord du croissant, celle

(1) Le communiqué allemand du 6 septembre portait : *L'empereur devant Nancy*.... L'empereur a assisté, hier, aux attaques dirigées contre les forts (*sic*) de Nancy... »

(2) V. *supra*, p. 37.

du Grand-Mont d'Amance, plus marquée que l'autre, est adossée à une sorte de quadrilatère accidenté et boisé, une « petite Suisse », comme il y en a en diverses parties de la France. Ce massif s'étend dans l'intervalle de Bouxières-aux-Dames, monts d'Amance, Bouxières-aux-Chênes, Moivron, Jeandelaincourt, Sainte-Geneviève. Aux pieds de ces hauteurs la Moselle coule de Bouxières-aux-Dames vers Sainte-Geneviève, dans une vallée étroite où elle dessine de nombreux méandres que dominent parfois de véritables falaises, surtout vers l'est. Les massifs forestiers qui la bordent, particulièrement à l'ouest, rendent encore plus facile sa défense.

Au nord de ce quadrilatère surgit, à l'est de la Moselle, un piton isolé : la côte de Mousson. Ses vues sur la vallée sont masquées en grande partie par les méandres dont nous avons parlé. De l'autre côté de la Moselle, il fait face à la ligne à peu près continue des hauteurs qui vont de Frouard vers Metz (1).

II

La bataille de Nancy s'engageait dans l'après-midi du 4 septembre, au nord de la Meurthe. De petites fractions d'infanterie allemande traversaient le bras de cette rivière à l'ouest de Lunéville, vers le moulin de Xerbéviller, et tentaient d'atteindre la lisière nord de la forêt de Vitrimont. En même temps, l'artillerie ouvrait un feu violent du nord de Serres, des hauteurs à l'est du bois de Saussy. La forêt de Vitrimont, Frescati, Maixe, les collines à l'est de Drouville étaient couverts de projectiles.

(1) Hanotaux, VI, p. 74.

Vers 15 heures, l'infanterie allemande débouchait du bois de Saussy vers le bois de Sainte-Libaire; de Serres, une autre attaque portait sur la ferme du même nom et une troisième d'Einville sur Maixe, points occupés par la 39e division (20e corps), général Dantan.

Ces mouvements offensifs ne s'opéraient pas sans provoquer une vive réaction. En fin de journée, la 39e division avait repris pied sur les hauteurs à l'est de Drouville, ainsi que dans la partie nord du bois d'Einville.

A la gauche du 20e corps, une autre attaque se préparait sur le front Rond-des-Dames, Champenoux, lisière sud-est de la forêt du même nom (1).

Cependant, les Allemands continuaient une violente préparation d'artillerie, qui visait sans doute davantage à un ébranlement moral qu'à des résultats matériels. Des flammes apparaissaient dans toutes les directions vers l'ouest. Des avions bombardaient Nancy, ville ouverte (2); d'autres repéraient activement nos batteries. On remarquait le silence de ces dernières, sans qu'on pût l'expliquer; à Réméréville, par exemple, le bombardement durait de 18 heures le 4 septembre à 9 heures le lendemain (3).

Après cette intense préparation, l'infanterie allemande débouchait en formations épaisses sur le front ferme de Léomont, Deuxville, Maixe, cote 316 au nord-ouest, Drouville, Réméréville. Son effort était surtout sensible dans l'intervalle de la forêt Saint-Paul au Rambêtant, vers la Tour-de-Domèvre et Haraucourt. Les avant-postes du 20e

(1) Hanotaux, VI, p. 70.

(2) Christian-Frogé, p. 136; deux personnes tuées, six blessées (*Le Livre rouge. Les atrocités allemandes*, rapport officiel, p. 27).

(3) C. Berlet, *Un village lorrain en août-septembre 1914, Réméréville*, p. 50, cité par Hanotaux, VI, p. 76.

corps, à Frescati et à Deuxville, étaient bousculés; des combats violents s'engageaient; Maixe, Drouville, Réméréville étaient perdus, repris et reperdus.

Plus au nord, le 212ᵉ (126ᵉ brigade) était violemment attaqué, vers 23 heures, du côté du Rond-des-Dames, dans la partie nord de la forêt de Champenoux. Refoulé, il reculait pas à pas, méthodiquement, sans perdre la liaison avec le 344ᵉ à sa droite (1).

III

Les progrès de l'ennemi étaient dus surtout à l'action de son artillerie. Contre les quelques 155, 120 et 95 qui constituaient notre artillerie lourde, il mettait en action des obusiers de 150 et de 210, des canons longs de 100 et de 130, dont la portée, supérieure à celle des nôtres, leur permettait de nous couvrir, sans danger, de gros projectiles (2). Ayant ainsi pris l'avantage dès la nuit du 4 au 5, l'artillerie allemande en profitait pour régler, dans la matinée suivante, le tir de ses 77 et de ses canons lourds. De nombreux avions, quatre ballons captifs, auxquels leur forme inélégante valait déjà la dénomination de *saucisses*, tout un réseau d'observation et de liaisons téléphoniques facilitaient cette opération. Nous avions malheureusement peu de chose à y opposer.

Pendant plusieurs jours, les Allemands firent une énorme consommation de projectiles, alors que nous-mêmes étions réduits à une stricte économie. Ainsi, dans la nuit

(1) Colonel Bujac, *loc. cit.*

(2) « De quinze kilomètres, l'Allemand nous bombarde. Nos canons ne portent pas à plus de sept kilomètres. Nous n'avons qu'à tenir, muraille de chair vive. » (Christian-Frogé, p. 141.)

du 5 au 6, en huit heures, le Grand-Mont d'Amance seul, sur un kilomètre carré, reçut 3.000 obus de gros calibre. Heureusement, le tir ennemi se révéla médiocre. Les obus fusants étaient irréguliers, en général trop haut. Le tir percutant était plus précis, mais beaucoup de projectiles se montraient peu efficaces. Au 2e groupe des divisions de réserve, il n'y eut en tout que 23 artilleurs tués et 66 blessés. A Nancy, qui allait être bombardé, les dégâts furent sans grande importance.

Quant aux combats d'infanterie, sur tout le front, ils furent caractérisés par un mouvement continuel de va-et-vient, chaque point marquant étant pris, perdu et repris.

Dès le 5 septembre, la violence des attaques allemandes, la faiblesse numérique de la 2e armée, réduite à deux corps d'armée actifs et à des divisions de réserve, amenèrent le général en chef et le général de Castelnau à peser le sérieux de la situation. On hésita pour la seconde fois entre deux partis : reculer sur les fortes positions de la forêt de Haye, de Saffais, Belchamp; résister sur place. Ce dernier parti fut provisoirement adopté. L'abandon de Nancy, dans les circonstances présentes, eût été d'un déplorable effet.

IV

Cependant l'ennemi était, dans la matinée du 5, maître de Maixe (1), de la cote 316 au nord-ouest et de Réméréville. Le 20e corps était contraint de ramener ses éléments avancés sur la ligne principale de résistance. A sa gauche,

(1) A Maixe, les Allemands incendièrent trente-six immeubles et tuèrent dix personnes (*Le Livre rouge. Les atrocités allemandes*, p. 40).

la 70e division se maintenait à la lisière Est de la forêt Saint-Paul et même, un certain temps, à Courbessaux. Plus au nord, la 68e division gardait Champenoux et la forêt du même nom jusqu'à hauteur d'Erbéviller. La 64e formait seconde ligne de Velaine à la Maison-Blanche (ouest de Buissoncourt) (1).

Au sud des positions du 20e corps, la 74e division était devant Lunéville, après avoir activement travaillé à organiser « trois lignes successives de tranchées » entre Blainville, Mont-sur-Meurthe et Lamath. Les 23e et 27e bataillons de chasseurs, qui lui avaient été rattachés, ainsi que nous l'avons dit, combattaient en première ligne, entre Rehainviller et le bois Saint-Mansuy.

Comme le centre de la 2e armée, la 74e division était attaquée dans la nuit du 4 au 5 septembre. A 22 heures, l'infanterie allemande débouchait de Lunéville sur Rehainviller, surprenait un bataillon du 223e et le rejetait sur Mont. Toutefois, une fraction restait à la Tuilerie, entre ces deux villages. L'offensive allemande s'étendait ensuite au sud.

L'artillerie ennemie battait les positions de la division et du 16e corps sur la Meurthe et la Mortagne, au point de rendre intenable la rive droite de cette dernière. De Rehainviller, son infanterie occupait la croupe 271 et une partie du bois Saint-Mansuy.

Plus au sud, à 9 heures, le 142e perdait Gerbéviller. Ordre était donné à la brigade Xardel de défendre à outrance le bois de Guilgnebois, au sud de la Mortagne. Toute la rive droite était perdue pour le 16e corps. Il fallait se résigner à défendre la rive gauche, en coupant les ponts, en tenant les débouchés sous nos feux (2).

(1) Hanotaux, VI, p. 78.
(2) Hanotaux, VI, p. 79.

Toutefois, la 74ᵉ division était encore maîtresse de Mont, de Mortagne, de la Tuilerie, ce qui lui permettait de déboucher sur Rehainviller. Elle reçut l'ordre de reprendre ce village et l'exécuta. Mais notre infanterie (148ᵉ brigade) ne put y rester sous les obus. Elle se retrancha entre ce village et la Mortagne.

Au sud, un bataillon du 81ᵉ perdait Haudonville : l'ennemi y gagnait un nouveau débouché à l'ouest de la Mortagne et au nord de Gerbéviller, qu'il tenait déjà (14 h. 30). Il devenait indispensable de l'arrêter. Heureusement, le 8ᵉ corps, ayant reçu du général Dubail l'ordre d'appuyer la 2ᵉ armée, attaquait dans la direction de bois du Haut-de-Gondal, Gerbéviller. La 6ᵉ division de cavalerie appuyait cette offensive et le 16ᵉ corps opérait une heureuse contre-attaque. La 31ᵉ division marchait sur Gerbéviller et rejetait de nouveau l'ennemi sur la rive droite. A la nuit, elle bordait la Mortagne. Le 143ᵉ avait beaucoup souffert dans cette attaque (1).

Au nord, la 74ᵉ division n'était pas inquiétée durant l'après-midi du 5. A 18 heures, elle faisait néanmoins sauter le pont de Mont-sur-Meurthe. Pas plus que nous, l'ennemi ne pouvait se maintenir dans Rehainviller. Dans la soirée, la situation initiale du 16ᵉ corps et de la 74ᵉ division était à peu près rétablie, la ligne de la Mortagne réoccupée. Les gros demeuraient sur la rive gauche, les éléments avancés tenant les débouchés sur la rive droite.

(1) Hanotaux, VI, p. 83. Cet auteur estime que la 74ᵉ division avait devant elle à Rehainviller la division d'ersatz de la Garde, composée de la brigade d'ersatz de la Garde, de la 5ᵉ brigade mixte d'ersatz (IIᵉ corps) et de la 55ᵉ brigade mixte (XIVᵉ corps) (*Ibid.*, p. 84).

V

Cependant, la partie nord du Grand-Couronné était, comme le reste, l'objet d'un bombardement intense et l'on signalait de fortes colonnes en mouvement sur les deux rives de la Moselle, vers Pont-à-Mousson. D'autre part, devant le centre de la 2e armée, l'offensive allemande sa ralentissait, donnant à croire qu'elle était « à bout de souffle » (1). Le général de Castelnau prescrivait aussitôt de reprendre le terrain perdu. Vers 16 heures, le général Balfourier transmettait cet ordre aux 11e, 39e et 70e divisions. L'effort de la 11e s'arrêtait bientôt, par suite de la fatigue des troupes. D'ailleurs, le feu de l'artillerie allemande, qui s'était fort ralenti vers midi, reprenait à 17 heures environ et l'infanterie procédait à une nouvelle attaque sur le front des 39e et 70e divisions : elle débouchait par masses denses de la région de Serres et d'Hoéville. Il fallait que le général Balfourier engageât ses dernières réserves.

A la nuit, son corps d'armée tenait le front forêt de Vitrimont, ferme de Léomont, hauteurs à l'ouest de Deuxville, Grandvezin, croupe à l'est de Crévic, lisière ouest du bois de Haraucourt, piton de la Tour-de-Domèvre. L'ennemi avait gagné du terrain, contrairement à notre attente, sans que ce succès eût rien de décisif. Ses progrès semblaient même arrêtés.

Au nord des positions du 20e corps, l'attaque allemande se produisait dans deux directions, celles du mont d'Amance et de Sainte-Geneviève.

---

(1) Hanotaux, VI, p. 79.

Le Grand-Mont d'Amance avait reçu, le 4 septembre, à 17 heures, les premiers obus. Une partie provenait de Crémecey, à une distance telle que toute riposte nous était interdite. Ces lourds projectiles produisaient un grand effet, régularisé par l'action constante des avions et des ballons captifs de l'ennemi. Il fallut évacuer l'une de nos batteries, puis des tranchées. Finalement, la situation sur le mont devint intenable, mais nous continuions à garnir les pentes à l'est. La 68e division avait perdu Champenoux dès l'aube du 5 septembre. L'ennemi canonnait violemment la forêt de Champenoux, la clairière qui la coupe en deux tronçons et les bois à l'ouest. Vers 7 heures, le 212e reprenait Champenoux, pour peu de temps, semble-t-il. L'ennemi pénétrait dans le nord de la forêt et attaquait les positions de la 135e brigade sur les pentes Est du Grand-Mont d'Amance, vers les fermes de Quercigny, de la Fourasse et de Fleur-Fontaine. Ses attaques, reprises par cinq fois, étaient cinq fois repoussées, dit-on (1).

La 59e division de réserve, général Kopp, défendait la face nord du quadrilatère que nous avons mentionné, du sud de Leyr à Loisy par Sainte-Geneviève, sur un front extrêmement étendu pour douze bataillons, vingt-quatre kilomètres environ, à vol d'oiseau. Depuis le 3, la 117e brigade, colonel Lambin, qui tenait la gauche, étendait son front de la Moselle vers Loisy jusqu'à la croupe de Serrières (cote 344), sur huit kilomètres en ligne droite. Il ne restait plus qu'une compagnie en réserve (325e) à Ville-au-Val. Enfin, l'artillerie n'était représentée sur cette partie du front que par un groupe de 75 et par une

(1) Hanotaux, VI, p. 84. En réalité, il ne poussait qu'une reconnaissance d'infanterie et de cavalerie sur la ferme de Quercigny, le bois des Charbonniers et Leyr, sans en venir au contact.

batterie de 120, celle-ci vers la droite. Une batterie du 33e, capitaine de Langlade, tenait la position de Sainte-Geneviève, une section à droite et une autre à gauche du village; une autre, capitaine Delette-Dutreuil, était à la croupe de Serrières et la troisième entre Sainte-Geneviève et Landremont (1). Le bataillon Montlebert (344e) continuait de tenir Loisy et la crête de Sainte-Geneviève.

Dans la matinée du 5 septembre, on signalait des mouvements de troupes vers Mousson. Des obus lourds y tombaient ainsi qu'à Pont-à-Mousson. On annonçait la destruction de ce dernier pont, que les Allemands devaient très rapidement rétablir. Vers midi, la canonnade commençait, violente, des abords de Mousson où s'était installée l'artillerie lourde allemande. De nombreux obus tombaient sur la crête de Sainte-Geneviève, sans atteindre personne. Nos batteries répondaient avec une parcimonie obligée, sans grand effet. Des pièces de gros calibre venues de Metz renforçaient l'ennemi, dont l'attaque sur Sainte-Geneviève motivait de sérieuses inquiétudes.

En effet, la rive gauche de la rivière, en amont de Loisy, était faiblement occupée par nous. On pouvait craindre que l'ennemi ne se glissât entre Nancy et Toul, vers le nord, annulant ainsi les défenses du Grand-Couronné, tracées face à la frontière allemande (2).

---

(1) Cette batterie, capitaine Delage, venait ensuite un peu au sud du chemin de la Moselle à Bezaumont, près de la sortie sud-ouest de ce village.

(2) Il ne paraît pas qu'il y eût, sur cette rive, de travaux au nord du fort de Frouard, dans l'angle de la Moselle et de la Meurthe.

CHAPITRE XV

LA BATAILLE DE NANCY
LES 6 ET 7 SEPTEMBRE

Guillaume II à Metz. — Son entrée hypothétique à Nancy. — Intentions du général en chef. — Le 6 septembre au 20ᵉ corps. — Le 16ᵉ corps. — La 68ᵉ division. — L'attaque de Sainte-Geneviève. — Menaces de l'ennemi dans la Woëvre. — Guillaume II le 7 septembre. — Evacuation de Sainte-Geneviève. — Au Mont d'Amance. — La 68ᵉ division. — Le détachement Ferry. — Ensemble de la journée.

I

Les 2 et 3 septembre, Guillaume II était à Marville, puis à Romagne. Le 3, dans la soirée, il partait pour Metz en automobile. Il y séjournait le 4 et l'on y voyait défiler « le régiment de cuirassiers blancs, dont Bismarck affectionnait tout particulièrement l'uniforme.... Les cuirasses et les casques étaient à nu, brillants, astiqués, reluisant au soleil, les hommes rasés fraîchement, contrairement aux autres soldats qui avaient des barbes de quinze jours et même davantage. Ce beau régiment fut embarqué par chemin de fer pour Delme... où il resta cantonné plusieurs jours, sans prendre part à aucune action. C'était le régiment de parade à la tête duquel le kaiser comptait faire son entrée triomphale dans Nancy... » (1).

A Metz, on annonçait (6 septembre), *l'empereur devant Nancy, Nancy bombardée, la chute imminente de Nancy*

---

(1) *Choses vues à Metz pendant la guerre*, par un Français de Metz, *Revue hebdomadaire*, décembre 1915, p. 356.

(*Nanzig vor dem Fall*). Le maire, fonctionnaire rétribué, comme on sait, se tenait en habit à l'hôtel de ville, prêt à gravir une table en bois blanc placée devant la maison commune. C'est de cette estrade improvisée qu'il comptait annoncer au public, convoqué par la voix puissante de la Mutte (1), le grand événement si bien escompté.

Chez nous, les dispositions étaient tout autres. Une directive du général en chef aux généraux Dubail et de Castelnau portait (6 septembre) : « La masse principale de nos forces est engagée dans une bataille générale à laquelle votre armée, trop éloignée du théâtre de cette action, ne peut participer. J'estime préférable que vous vous mainteniez sur vos positions actuelles jusqu'à l'issue de la bataille... » (2).

Une action de guerre, de proportions dépassant tout ce qui s'était vu jusqu'alors, commençait alors sur la Marne. Il était naturel que les 1re et 2e armées attendissent le résultat pour s'engager à fond. Elles ne pouvaient donc que conserver le rôle ingrat dont elles étaient chargées depuis leurs échecs de Sarrebourg et de Morhange.

Le 6 septembre était marqué par une accalmie relative au centre de la 2e armée, tandis que la bataille s'avivait aux ailes.

La nuit du 5 au 6 avait été tranquille devant le 20e corps. Ordre lui était donné de réoccuper le terrain perdu, de la forêt de Champenoux au bois de Crévic. Au centre, la 39e division progressait sans difficulté, prenait Crévic, la croupe à l'ouest de Gellenoncourt et marchait sur Drouville. A gauche, la 70e poussait sur Courbessaux, qui était repris. Réméréville, reconquis également, était en-

(1) La grosse cloche de la cathédrale, celle qui sonnait le tocsin ou les grandes fêtes.

(2) Reproduit par Hanotaux, VI, p. 66.



suite reperdu, sauf que nous en conservions la lisière ouest. A droite, la 11e division s'avançait jusqu'à la lisière est de la forêt de Vitrimont, rétablissant ainsi une grande partie de notre front primitif.

Au sud du 20e corps, la 74e division et le 16e corps continuaient heureusement l'offensive commencée la veille. Devant la première, Rehainviller restait encore inoccupé par les deux partis (1). Entre eux, c'était surtout un combat d'artillerie. Quant au 16e corps, il reprenait intégralement le terrain qu'il avait occupé à l'est de la Mortagne. Le soir venu, son front bordait les bois de Bareth, de la Reine et l'entrée de la clairière de Fraimbois. Il restait à saisir la crête qui longe la rive gauche de la Meurthe et que jalonnent le bois du Fréhaut et Fraimbois.

Nos troupes étaient surprises, dit-on, de la faible résistance des Allemands et ne pouvaient l'expliquer que par les pertes des jours précédents (2). L'offensive du 16e corps avait été soutenue par le 8e, dont une fraction tenait le bois du Haut-de-Gondal, face aux travaux ennemis du bois du Haut-de-la-Paxe, à l'est de la Mortagne.

II

Au nord du 20e corps, la 68e division était surtout attaquée à sa droite. Un bataillon de la 136e brigade (5e du 212e) perdait la Maison forestière au nord-ouest de Champenoux (vers 14 heures), sans pouvoir la reprendre. Le 344e

(1) D'après la *Victoire de Lorraine*, p. 36, deux bataillons allemands étaient le soir du 6 au repos dans le cimetière de Rehainviller et aux environs. Vus par une reconnaissance de cavalerie, ils furent canonnés par notre artillerie, dont l'effet fut terrible.

(2) Hanotaux, VI, p. 86.

abandonnait Erbéviller (1), mais gardait la lisière est de la forêt de Champenoux, au sud de la route de Château-Salins. A la nuit close, le général Mordrelle tenait encore cette lisière, face à Erbéviller, avec le 344e; le 6e bataillon du 212e était à cheval sur le chemin de Velaine à Champenoux; le 5e à la ferme de La Bouzule, qui tient l'entrée est du défilé où passent la route de Château-Salins et le ruisseau de l'Amezule, entre les massifs sud et nord de la forêt de Champenoux. Le 257e était en seconde ligne, sur la position principale.

La 135e brigade, à la gauche de la 136e, était surtout attaquée par l'artillerie vers Amance et La Rochette; la grand'garde de la ferme de Quercigny subissait une vive attaque.

Entre temps, l'ennemi continuait un très violent bombardement, qui portait de préférence sur le quadrilatère de hauteurs au nord-ouest du mont d'Amance. Les témoins sont unanimes à cet égard : l'ennemi « gaspille follement ses projectiles. L'air est déchiré de milliers de sifflements... » (2). « Nous recevions 60 obus pour un que nous tirions... » (3). Sur la position de Sainte-Geneviève, il en tombait de dix à quinze par minute et l'*arrosage* s'étendait en profondeur jusqu'à la vallée de la Natagne et à Ville-au-Val. L'effet produit était néanmoins faible : un tué et cinq blessés au 314e.

Sous les coups, notre artillerie restait impuissante, faute d'avions surtout. Elle ne tirait pas. A 9 h. 30, on signalait de l'infanterie allemande dans le bois de Beauzard. Elle avait dû passer la Seille à Port-sur-Seille et Clémery. A

(1) A la suite d'un mouvement de retraite du 279e (70e division)
(2) Christian-Frogé, p. 142.
(Colonel Bujac, *loc. cit.*).
(3) Reproduit par Hanotaux, VI, p. 86.

12 h. 30, on entendait sauter le pont de Dieulouard. L'action ennemie se précisait, progressant sur la rive ouest de la Moselle, en amont de Pont-à-Mousson. Les colonnes allemandes marchaient vers le bois de Cuite, débordant Dieulouard par Villers-en-Haye. Leur artillerie arrosait la forêt de Puvenelle, les bois de Jezainville et de Rogéville. En raison de la distance et du manque de munitions, notre batterie de Bezaumont ne pouvait intervenir avec succès. Elle se réservait pour une attaque rapprochée qui semblait imminente. Nous croyions devoir détruire le pont de Marbache, à dix kilomètres de Nancy.

De la 73e division, le 367e faisait connaître qu'il avait abandonné Jezainville, mais qu'il tenait encore le bois de Cuite (16 heures). Un peu plus tard, il annonçait l'abandon de Dieulouard et la retraite sur Saizerais de la fraction qui gardait ce bourg. A 18 heures, Dieulouard était fortement canonné. Les défenseurs de Sainte-Geneviève se voyaient nettement débordés sur leur gauche, ce qui rendait leur situation de plus en plus difficile.

Entre temps, le bombardement continuait sur ce saillant. Le village de Sainte-Geneviève est situé à la pointe nord d'un massif de collines escarpées dont l'arête supérieure, orientée du nord au sud, atteint 320 à 390 mètres et domine la Moselle de 150 à 200 mètres. De cette rivière, qui coule à l'ouest, on gravit des pentes douces pour atteindre l'arête, tandis que, vers l'est et vers le nord, les dénivellations sont très rapides. Au nord, elles viennent mourir à moins de cent mètres de la forêt de Facq. A l'est, le front Sainte-Geneviève, Landremont, commande la plaine de la Seille qui coule à six kilomètres environ.

Le 314e tenant le front Loisy, Sainte-Geneviève, et le 232e celui de Sainte-Geneviève, Landremont, les positions de ces deux régiments dessinaient une équerre dont l'an-

gle droit était marqué par Sainte-Geneviève. Ce village constituait évidemment le point faible de notre ligne, de par la conformation même du terrain qui avait déterminé nos emplacements.

Le village de Loisy, situé entre Sainte-Geneviève et la Moselle, avait été également mis en état de défense. Le cimetière, situé un peu au nord, formait une véritable redoute susceptible d'une résistance énergique.

Sous le bombardement, Sainte-Geneviève était rapidement en flammes et des feux d'infanterie venaient déjà de la forêt de Facq. Le bataillon du 314e (de Montlebert) était renforcé de fractions de celui encore à Bezaumont. Dans la soirée, le lieutenant-colonel Neltner faisait connaître que la compagnie de Loisy (18e du 314e) était attaquée et qu'il se portait en soutien avec sa dernière unité disponible. Il ne restait plus en réserve à la 117e brigade qu'une compagnie du 325e au carrefour des chemins de Loisy, Bezaumont, Ville-au-Val, et une demi-compagnie à Ville-au-Val. Le bombardement continuait. La fusillade faisait rage, puis on entendait des fifres et des tambours, des clameurs de troupes allemandes montant à l'assaut (1). La première attaque avait lieu vers 20 heures, les Allemands formant deux colonnes. Celle de droite, partie d'Atton, marchait sur Loisy; celle de gauche cheminait dans le bois de Facq et abordait directement Sainte-Geneviève. La première, arrêtée par des feux violents, ne poussait pas à fond son offensive. Une partie refluait vers la gauche et prenait part à l'attaque de Sainte-Geneviève,

(1) D'après Hanotaux, VI, p. 88, les Allemands auraient engagé des fractions des 25e, 60e, 68e de landwehr et du 130e de réserve. D'une source autorisée, on fait connaître qu'il s'agissait d'une brigade composée des 68e et 130e régiments (de réserve ?). Ce détail paraît douteux, les régiments actifs ou de réserve de ces numéros n'appartenant ni à la même brigade, ni même à un seul corps d'armée.



beaucoup plus énergique. A 22 h. 30, le lieutenant-colonel Neltner venait demander la compagnie du 325e, qui se dirigeait vers Loisy. Il ne restait plus au carrefour que la demi-compagnie venant de Ville-au-Val. Des pentes sud-ouest de Bezaumont, la batterie Delage tirait sur la forêt de Facq et sur les pentes au sud. De même, la batterie Langlade tirait à courte portée des abords de Sainte-Geneviève. Une de ses sections, établie au sud-est du village, continuait le feu jusqu'au dernier moment. Presque entourés, le capitaine de Langlade et les huit servants encore valides se dégageaient à coups de mousqueton et allaient combattre avec l'infanterie. Les deux pièces, dont l'une avait les roues brisées, restaient entre les deux lignes. Quant à l'autre section, elle combattait jusqu'à entier épuisement de ses gargousses. L'infanterie commençait à craindre, elle aussi, de manquer de munitions.

Vers 23 heures, l'artillerie allemande se dévoilait au bois de Cuite, tirant par dessus la Moselle sur la batterie Delage, sans l'atteindre, ses obus étant trop courts. Deux assauts avaient déjà été donnés à Sainte-Geneviève, avant que la résistance du 314e fût ébranlée. Deux officiers avaient été tués, le commandant de Montlebert était légèrement blessé. A Loisy, bien que les pertes fussent nulles, le capitaine N... donnait des signes d'affolement. Vers minuit seulement, le combat devenait moins violent et l'on croyait l'attaque terminée. En prévision d'une nouvelle offensive, le colonel Lambin réclamait des renforts, sans les obtenir.

A 3 h. 30, nouvel assaut ennemi sur Sainte-Geneviève, plus furieux encore que les précédents. Les Allemands se ruaient sur nos tranchées en formations massives, au bruit des hourrah, des fifres et des tambours, les hommes ivres d'eau-de-vie et d'éther, dit-on. Ils atteignaient sur

plusieurs points nos réseaux, qu'ils cherchaient à percer, mais pour être décimés à courte portée par le fusil et la mitrailleuse. Poussés par les secondes lignes, ils hésitaient, tourbillonnaient, cédaient sous le feu et finalement redescendaient en courant les pentes raides vers la forêt de Facq.

Sur Loisy et le cimetière avait lieu un assaut analogue, mais beaucoup moins acharné. D'ailleurs, de ce côté, en raison de la configuration du sol, les obus de 75 eurent plus d'effet et brisèrent l'attaque (1).

Cette fois, l'offensive allemande était définitivement enrayée sur Sainte-Geneviève. Un fâcheux incident faillit annuler ce résultat. Le capitaine N..., bien que n'ayant « aucune » perte à Loisy, se crut tourné et rendit compte au lieutenant-colonel Neltner qu'il était obligé de se retirer (2). Ce renseignement, la pénurie des munitions, l'absence de toute réserve influèrent sur cet officier supérieur qui crut devoir donner au commandant de Montlebert l'ordre de se retirer, lui aussi, sur Bezaumont. Montlebert refusa d'obéir, estimant qu'il pouvait tenir. Nouvel ordre confirmant le premier. Nouveau refus. Nouvelle confirmation. Montlebert refuse encore, déclarant qu'il ne cédera pas sans un ordre écrit. Le lieutenant-colonel Neltner donne cet ordre et Montlebert s'y soumet à son grand regret. Il est 4 heures.

---

(1) Des renseignements recueillis à Pont-à-Mousson et à Atton les 18 et 19 septembre précisèrent que, le 7, après le dernier assaut, une effroyable panique se déchaîna parmi les Allemands et les emporta au travers d'Atton jusqu'à Pont-à-Mousson. Le colonel von Rostoch, qui commandait les troupes d'attaque, fut tué. Il y eut environ 700 morts et 1.500 blessés dans les trois assauts; 495 blessés furent portés à Pont-à-Mousson seulement. Aucun prisonnier ne fut fait de part et d'autre.

(2) Le capitaine N..., traduit en conseil de guerre, le 24 septembre, fut acquitté.

Au jour, vers 5 heures, les batteries Delage et Langlade arrivaient à Ville-au-Val. Deux des pièces de la dernière étaient restées à Sainte-Geneviève (1). Le 232e, qui n'avait pas été engagé, tenait toujours le Signal de la Vierge et le village de Landremont. Ses pertes étaient seulement de 2 tués et 7 blessés. La bataillon Montlebert rentrait à Ville-au-Val, ayant perdu 2 officiers, 28 hommes tués et 61 blessés, dont un officier. Avec le 6e bataillon du 314e, il allait se reformer au col de Millery; le 325e occupait, en arrière de la Natagne, la crête entre la Moselle et la cote 374, sur la position de repli prévue.

Dès 9 heures, le 232e rendait compte qu'une patrouille entrée dans Sainte-Geneviève n'y avait trouvé personne, ni Français ni Allemands. De très nombreux tués et blessés ennemis gisaient devant nos réseaux et leurs brancardiers s'affairaient à les relever. Sainte-Geneviève, Loisy et Bezaumont restaient inoccupés toute la journée du 7, les Allemands continuant de ramasser paisiblement leurs blessés et leurs morts (2).

La situation demeurait incertaine le long de la Moselle. On apprenait que, sur la rive ouest, l'ennemi paraissait progresser vers Toul, dans des intentions inconnues. A

(1) Dans la soirée du 7, le lieutenant Combescure alla chercher l'une de ces pièces et la ramena. L'autre, laissée sur place, faute de roues, fut emmenée par l'ennemi dans la nuit du 7 au 8. De source autorisée, on fait connaître que le recul de la compagnie de Loisy aurait eu lieu vers minuit. Toutefois, une section, commandée par l'adjudant, serait restée dans le village et le capitaine N... s'y serait reporté de son propre mouvement avant le repli définitif.

(2) C'est dans la soirée du 7 seulement que la 59e division paraît avoir eu la notion très nette du repli des Allemands devant Sainte-Geneviève. Au cours de l'après-midi, elle avait donné l'ordre de porter à Ville-au-Val une réserve de patrouilles, d'où elles circuleraient vers Bezaumont et Sainte-Geneviève. Vers 16 ou 17 heures, la 117e brigade reçut un ordre de la 2e armée pour la réoccupation de Bezaumont et de Sainte-Geneviève, à raison de deux compagnies par village.

Saizerais, sur la route de Marbache à Domèvre-en-Haye, il refoulait une fraction de la défense mobile de cette place forte. On y signalait la 33e division de réserve (1), que nous avons déjà vu opérer contre la 3e armée (2). Le grand quartier général attira sur ces faits l'attention du général de Castelnau, l'invitant à se tenir en liaison, non seulement avec Toul, mais avec le 15e corps, alors vers Gondrecourt, et avec la 65e division de réserve, à la droite de la 3e armée, qui était le 5 septembre autour de Saint-Mihiel.

De son côté, bien que ses forces eussent été fort affaiblies, le commandant de la 2e armée jugea nécessaire de remettre à la disposition du gouverneur de Toul la 145e brigade (73e division) restée jusqu'alors en réserve d'armée.

III

Le 7 septembre, Guillaume II quittait Metz pour se rapprocher de ce qu'il croyait être bientôt sa proie. Après avoir passé la Seille, il s'avançait sur la route de Château-Salins à Nancy et mettait pied à terre pour attendre les événements (3). A Metz, dès le matin de ce jour, anniversaire du service fondé par Mgr Dupont des Loges en mémoire de nos morts (1870-1871), le maire, en habit, attendait le moment d'annoncer la victoire de Nancy. La matinée se passa dans cette attente. Le fonctionnaire se fit remplacer par un adjoint pour aller déjeuner, puis

(1) D'après Hanotaux, VI, p. 89, elle comprenait la 8e brigade bavaroise active, les 67e et 130e régiments de réserve.

(2) *La grande guerre sur le front occidental*, III, p. 232.

(3) D'après Hanotaux, VI, p. 90, il observait soit de la corne nord-est du bois Morel, soit des hauteurs d'Eply, soit de la côte des Ervantes.

reprit son poste qu'il garda fidèlement jusqu'au soir, non sans provoquer les sourires discrets de ses administrés (1).

De notre côté, des reconnaissances d'avions et des rapports d'observateurs signalaient bientôt de gros mouvements dans les lignes ennemies. Les troupes disponibles semblaient converger en face du mont d'Amance, tandis que, devant notre droite, l'ennemi était devenu moins actif. Son artillerie même se taisait. Il en était à peu près de même vers Sainte-Geneviève, Bezaumont et Loisy, que les Allemands n'occupaient pas plus que nous dans la journée du 7. Le 232e (117e brigade) continuait de tenir le Signal de la Vierge et Landremont, non sans être exposé à se voir déborder vers sa gauche et même envelopper. Il est bizarre assurément que l'ennemi n'ait pas mis à profit la défaillance d'une partie du 314e pour faire tomber entièrement la position de Sainte-Geneviève. Après les trois assauts infructueux du 6 septembre et de la nuit du 6 au 7, son moral s'affaissa brusquement sans doute et cet affaissement n'est pas exceptionnel chez lui. Etait-ce le résultat d'une discipline brutale qui cessait d'agir quand la tension devenait trop grande? Etait-ce le fait de la surprise causée par une résistance inattendue (2)?

L'action de nos adversaires se localisa en face du mont d'Amance, où ils voulaient sans doute faire une trouée. Dans la matinée du 7, le bombardement redoubla; des batteries tiraient de la ferme des Ervantes, de Rozebois, de l'intervalle entre le bois de la Grande-Goutte et Sornéville, derrière les fours à chaux de Brin, sur la Seille. Leurs obus atteignaient Amance, Laître, Dommartin, Moulins-sous-Amance et même Agincourt (3). Une

(1) *Choses vues à Metz pendant la guerre*, *loc. cit.*, p. 357.
(2) Général Malleterre, *loc. cit.* Cf. l'*Illustration*, 14 janvier 1915.
(3) Hanotaux, VI, p. 94.

puissante attaque partie de Brin mettait en action, dit-on, une brigade active (1), quatre bataillons appartenant à différents régiments de réserve, un régiment d'artillerie et huit batteries lourdes établies sur la rive droite de la Seille.

Cette offensive portait sur le défilé de La Bouzule. A la 58e division, le 206e perdait son lieutenant-colonel, Venot, et ses deux chefs de bataillon. Après avoir échoué dans une attaque sur la forêt de Champenoux, il était rejeté sur la ferme de La Fourasse. De même, le 212e (5e bataillon) reculait sur Velaine et le château du Tremblois. Un peu après 11 heures, le général Léon Durand, redoutant une rupture plus complète, envoyait à la 68e division les seules réserves dont il disposât, le groupe cycliste et deux batteries de la 2e division de cavalerie. Les cyclistes, à Seichamps, servaient de soutien. Les batteries s'établissaient au nord-ouest de Laneuvelotte, vers la cote 236.

Ces précautions n'étaient pas superflues car, dans l'après-midi, le 6e bataillon du 212e quittait définitivement la forêt de Champenoux. Ce régiment, fort éprouvé, ayant perdu le lieutenant-colonel Courtance, mortellement frappé, se ralliait à Seichamps, couvert par le 257e.

Le 344e était à sa droite, face à Erbéviller. Il ne tardait pas à se trouver dans une situation d'autant plus difficile que les 279e et 237e, à sa droite (70e division), cédaient peu à peu sous la pression de l'ennemi. Vers 15 heures, ce dernier se faufilait dans la clairière au sud-ouest d'Erbéviller. A 16 h. 30, pour ne pas être encerclé, le lieutenant-colonel Gros se résignait à la retraite sur la lisière ouest de la forêt. Avec le 160e, il prenait encore part à

(1) Les 15e et 17e régiments, cités par M. Hanotaux, *ibid.*, p. 95, ne font pas partie de la même brigade. De même pour les 15e et 17e bavarois.

une contre-attaque (19 heures), sans succès. Il refluait ensuite sur Velaine.

Tandis que la 136e brigade subissait ainsi de violentes attaques, la 135e, au nord, perdait la ferme de Quercigny et les bois avoisinants (1).

Le général de Castelnau se rendait compte de l'importance des efforts ennemis vers le mont d'Amance. Partout ailleurs, l'ennemi semblait attendre le résultat de cette attaque pour s'engager plus avant.

IV

Dans ces conditions, le commandant de la 2e armée prescrivait au 20e corps de faire sentir son action vers Réméréville, de façon à dégager la droite des divisions de réserve. De même, le 16e corps devrait fixer l'ennemi devant lui.

Les Allemands mirent quatre heures, dit-on, à traverser la forêt de Champenoux, au sud de la route de Château-Salins. Tout ce qui tenta d'en déboucher fut fauché par le 75, par les mitrailleuses ou par les feux d'infanterie, quand il ne fut pas rejeté sous bois par de violents retours offensifs des régiments de réserve. Nous avions d'ailleurs quelques pièces lourdes (2), mais fort inférieures en portée, en calibre moyen et en nombre à celles des Allemands. Durant plusieurs heures, leur feu fut donc

(1) Colonel Bujac, *loc. cit.*

(2) Selon M. Hanotaux, VI, p. 96, quatre 120 L. sur Cingoli au col de Serrières, huit 155 L. sur le plateau d'Amance, douze 120 L. sur plates-formes au plateau de La Rochette, quatre 120 L. au Rambêtant, quatre 95 sur l'arête de Pulnoy.

neutralisé au plateau d'Amance. L'ennemi, tira, dit-on, plus de 30.000 obus (1) en quarante-huit heures.

Dans l'après-midi, nos pièces lourdes reprirent le feu sur l'ordre du commandement. L'artillerie des 68e, 64e divisions, les deux batteries à cheval, la batterie de 95 de Pulnoy intervinrent activement. Néanmoins, à la gauche du 20e corps, la 39e division, fortement pressée, dut évacuer les hauteurs à l'ouest de la route de Drouville, Courbessaux; la 70e division, à sa gauche, perdait également du terrain; chassée du bois de Velaine, elle se repliait sur Cercueil. De « partout », le général de Castelnau recevait des avis inquiétants. Nos avions confirmaient l'entrée d'une division au moins dans la forêt de Champenoux. L'infanterie bavaroise gagnait du terrain à l'est de Lenoncourt, en face de la brigade coloniale, malgré des rafales de 75. Nos soldats escaladent les parapets de leurs tranchées et se jettent sur l'ennemi à la baïonnette. Ils sont submergés par le flot *gris-vert* et se replient : « Alors, de nos tranchées fumantes, un être humain surgit, haute statue pâle en robe noire. La main droite élève un crucifix d'argent, la gauche est tendue vers l'est, face au devoir. Un crépitement de fusillade et des huées barbares accueillent l'apparition providentielle. Mais nos soldats s'arrêtent, stupéfaits.... Sous la bénédiction muette de l'immobile statue, ils bondissent dans les rangs ennemis qui fléchissent, tourbillonnent, se désagrègent. La *Marseillaise* emplit l'espace... » (2).

Devant la gravité de la situation, le général de Castel-

---

(1) Ces évaluations sont fort sujettes à caution, car il est matériellement impossible de compter les éclatements quand le bombardement est violent. Seul l'ennemi sait ce qu'il a tiré.

(2) Christian-Frogé, p. 145-146. Ce prêtre inconnu fut mortellement atteint.

nau croyait devoir grouper les forces disponibles en un détachement qu'il confiait au général Ferry, l'un des brigadiers du 20e corps. Il faisait rassembler deux bataillons de la 11e division (un du 69e et un du 79e), les 41e et 43e colonial chacun à deux bataillons, le 44e bataillon de chasseurs, les 226e et 360e régiments de réserve, à deux bataillons également (1); trois groupes de 75 (artillerie de corps du 20e corps), deux groupes de 120, un escadron du 5e hussards, une compagnie du génie. Ces troupes étaient réparties entre Lenoncourt (quartier général), Cercueil, Voirincourt, Le Tremblois; leur mission, de contre-attaquer l'ennemi qui aurait débouché du bois de Velaine, en refoulant la 70e division. Le général Ferry donnait des ordres en conséquence.

Mais une certaine confusion se produisait du fait de l'état-major de la 2e armée, qui n'avait pas spécifié sous les ordres de qui était placé ce groupement. Il en reçut donc à la fois du général Balfourier, commandant le 20e corps, et du général Léon Durand, commandant le 2e groupe de divisions de réserve.

La soirée du 7 septembre étant avancée déjà lors de la constitution du détachement, il gardait ses emplacements en se couvrant d'avant-postes

V

A la fin du jour, le 20e corps tenait au nord du Sanon le front Crévic, Haraucourt, Tour-de-Domèvre, bois d'Haraucourt, lisière est de la forêt Saint-Paul. Au sud, la 74e

(1) Le 44e bataillon était à la disposition du général Ferry du 7 au 10; les 226e et 360e du 10 au 13 seulement. La composition de ce détachement donnée par M. Hanotaux, VI, p. 96, est inexacte.

division et le 16e corps avaient continué de gagner lentement du terrain à l'est de la Mortagne.

Ainsi la journée se résumait en quelques progrès à notre droite, un recul marqué au centre, un combat indécis à l'extrême gauche (1). Mais l'ennemi avait progressé le long de la Moselle, ainsi que vers Rosières-en-Haye, au nord-est de Toul. Le général en chef prescrivait à la 2e armée de porter immédiatement ce qui restait de la 2e division de cavalerie dans la Woëvre (2), vers Beaumont, avec mission de reconnaître les forces allemandes qui semblaient se porter de la Moselle vers Saint-Mihiel.

Un incident grave était survenu dans cette même journée du 7 septembre, à l'état-major de la 2e armée. Le commandant de la 1re, général Dubail, la savait violemment attaquée à l'est de Nancy. Il n'ignorait pas, sans doute, qu'à deux reprises il avait été question d'une retraite sur le front Belchamp, forêt de Haye. Or, ce mouvement éventuel, indépendamment des conséquences qu'il pourrait avoir pour la situation d'ensemble, présenterait pour la 1re armée des inconvénients tout particuliers.

---

(1) L'ennemi brûlait presque tous les immeubles de Réméréville, sous un prétexte inconnu (*Le Livre rouge. Les atrocités allemandes*, p. 45).

D'autres villages des environs de Nancy furent le théâtre de scènes analogues. A Crévic (22 août), 76 maisons furent brûlées, dont celle du général Lyautey. Les Bavarois réclamaient à grands cris « Mme et Mlle Lyautey pour leur couper le cou ! » A Domèvre (24 août), trois personnes furent massacrées et 136 maisons brûlées. A Hériménil (29 août), les habitants furent tenus groupés dans l'église pendant quatre jours, pour qu'ils fussent plus aisément atteints par nos obus, au propre dire d'un capitaine allemand. Cet individu fit fusiller quatre personnes, dont deux femmes, qui n'allaient pas assez vite à l'église, d'autres pour ne pas s'y être rendues; vingt-quatre personnes furent tuées par un obus dans cet édifice, 22 maisons brûlées au pétrole (*Le Livre rouge. Les atrocités allemandes*, p. 39, 47, 44).

(2) Une brigade légère était partie avec la 10e division pour l'Ouest (V. *supra*, p. 146).

En effet, le recul de l'armée Castelnau placerait l'armée Dubail dans l'alternative suivante : ou suivre la 2[e] armée dans sa retraite, en restant liée à sa droite, et alors c'était l'abandon de la Franche-Comté et l'enveloppement probable de la droite de nos armées; ou résister dans la région Epinal, Belfort, avec la perspective d'être coupé de la 2[e] armée et acculé à la frontière suisse. Dans les deux cas, c'était risquer une catastrophe.

Ces graves considérations amenèrent le général Dubail à une intervention directe auprès du général de Castelnau. Un officier de son état-major, le commandant D..., fut envoyé au quartier général de la 2[e] armée, avec mission d'insister auprès du commandant de cette armée afin qu'il tînt coûte que coûte dans ses positions présentes (1).

Le commandant D..., arrivé à Neuves-Maisons, le 7 août, y trouva le général de Castelnau profondément déprimé. Le général venait d'apprendre la mort glorieuse d'un de ses fils. En même temps, on lui annonçait l'évacuation de la hauteur de Sainte-Geneviève par le bataillon du 314[e] qui était chargé de la défendre. Le chef d'état-major de la 2[e] armée, général Anthoine, avait déjà préparé l'ordre de retraite générale et se disposait à enjoindre aux autorités civiles d'évacuer Nancy.

Le commandant D... fit valoir la gravité de ces décisions et leurs répercussions probables sur l'ensemble des opérations, ainsi que sur l'armée Dubail. Le général de Castelnau répondit qu'il n'y pouvait rien, que les Allemands, maîtres de Sainte-Geneviève, bombarderaient Nancy et s'en empareraient quand ils voudraient. En même temps, le général Anthoine vantait les avantages

---

(1) Une allusion à ce fait a été faite par le commandant G. V., dans l'article de la *Revue* que nous avons plusieurs fois cité, p. 30.

de la position Saffais, Belchamp, sur laquelle la résistance serait facile.

Une heureuse inspiration vint au secours du commandant D..., qui avait épuisé les arguments. Il fit remarquer que notre évacuation de la hauteur Sainte-Geneviève n'impliquait pas nécessairement sa prise de possession par l'ennemi.

L'ordre de retraite était prêt. Les épreuves dactylographiées n'attendaient que la signature du général de Castelnau. D.... supplia cet officier général d'envoyer un officier à Sainte-Geneviève pour vérifier le bien-fondé de sa supposition. Le commandant de la 2e armée y consentit de guerre lasse et apprit ainsi, non sans surprise, que les Allemands n'étaient pas à Sainte-Geneviève. Il donna l'ordre de réoccuper immédiatement cette position (1), qui ne devait plus être attaquée. On renonçait en même temps au mouvement rétrograde qui avait été préparé. Ainsi la conservation de Nancy était due, avant tout, à l'intervention instante du général Dubail.

M. F. Engerand a publié récemment (2), à propos de ces événements, une comparaison intéressante entre les commandants des 1re et 2e armées. Du général Dubail il célèbre la « grande énergie, la volonté indomptable », telles qu'elles ressortent de la glorieuse citation qui lui fut conférée. Ce fut, dit-il, un exécutant sans rival. Par sa tournure, par son attitude, il rappelait les plus énergiques des généraux du IIe Empire, dans leurs bons jours. C'était le zouave, l'entraîneur d'hommes, un « guerrier de Corneille », fait pour braver tous les obstacles.

Le député du Calvados trouve une complète opposition

---

(1) V. *supra*, p. 170.

(2) *Le drame de Charleroi*, *Correspondant* du 10 avril 1918, p. 231-233.

entre le général Dubail et le commandant de la 2e armée. Si le premier a quelque chose de Cornélien dans sa manière d'être, « Castelnau, c'est Racine ». C'est « le modèle des vertus privées »; il supportera, sans faiblir, le poids de deuils écrasants. Mieux que personne, il connaît notre armée et la frontière sur laquelle il a été appelé à combattre. Chez lui, le caractère n'est pas à la hauteur des autres dons de l'esprit : « Il fera des observations sur un programme, mais dans la mesure conciliable avec le respect de la hiérarchie, car c'est un respectueux; au surplus, la formation catholique lui a donné le goût de l'humilité comme de la résignation... ». Peut-être y a-t-il des réserves à faire sur ces derniers points; quant au reste de ces appréciations, il paraît d'une grande justesse. Rapprochons-les des suivantes, dues à un de nos anciens commandants d'armée : « Prenant et sympathique au premier chef, d'esprit juste et large, mais abdiquant toute personnalité devant [le général] Joffre (plan de concentration, création de l'artillerie lourde, etc.) et se laissant impressionner par les événements, au point d'avoir la retraite trop facile (La Meurthe, Péronne, Chaulnes). Il lui manque la ténacité ». On voit que ces deux portraits ont plusieurs points communs. Peut-être sera-t-il permis d'ajouter que les faits survenus en Lorraine du 23 août au 7 septembre n'indiquent pas chez le commandant de la 2e armée l'énergie et la persévérance qu'ils attestent chez le général Dubail. Dans l'étude que nous avons plusieurs fois citée, le commandant G. V. ne célèbre-t-il pas, à propos de l'incident du 7 septembre, cette « lutte tragique où la vision claire et l'énergie d'un vrai chef réussissent à l'emporter sur un fatalisme » (1) au moins dangereux en de telles circonstances?

(1) *Revue, loc. cit.*

CHAPITRE XVI

LA BATAILLE DE NANCY LES 8 ET 9 SEPTEMBRE

La bataille à la 68e division (8 septembre). — Le détachement Ferry. — Réoccupation de Sainte-Geneviève. — La 2e division de cavalerie. — Le fort de Troyon. — La 74e division à Rehainviller. — Le 16e corps. — Le 8 septembre à Metz. — Le 9 septembre au 20e corps. — La 68e division. — Bombardement de Nancy. — Offensive du 16e corps. — La bataille à l'aile gauche. — La 2e division de cavalerie.

I

Le 8 septembre, l'offensive allemande continuait sur le Grand-Couronné, mollissant peu à peu (1), bien que le bombardement durât encore.

Dans la nuit du 7 au 8, nos adversaires tentaient de nouvelles attaques sur le front du 20e corps. Ils se jetaient sur le bois de Crévic, sur Haraucourt, sur la forêt Saint-Paul, sans aucun succès. Une autre attaque sur le bois d'Haraucourt (6 heures) échouait également.

Aux deux ailes, les Allemands ne prenaient aucune initiative. A gauche, ils se bornaient à canonner Sainte-Geneviève, Bezaumont, Leyr. A l'aile opposée, c'est le 16e corps qui les attaquait, comme nous le verrons.

---

(1) Christian-Frogé, *op cit.*, p. 147; Hanotaux, VI, p. 99.

Le général de Castelnau avait donné l'ordre de reprendre l'offensive sur tout le front du Grand-Couronné. Après s'être reconstituées pendant la nuit, les divisions de réserve reprirent le combat des pentes est du Mont d'Amance vers la forêt de Champenoux. Dans la matinée, la 68e division était renforcée par un détachement de la 64e sous les ordres du lieutenant-colonel Roussan : un bataillon du 286e, neuf compagnies des 252e et 275e, arrivés à Laneuvelotte. Il prenait l'offensive suivant l'axe Velaine, Champenoux et, dès 8 heures, atteignait la tranchée médiane de la forêt. Des fractions du 252e poussaient même jusqu'à la lisière est. Ce succès ne durait pas et il fallait se retirer lentement sur Cercueil, où le détachement arrivait entre 21 et 22 heures.

Au nord, le bataillon du 286e enlevait (13 heures) la maison forestière voisine de la ferme de La Bouzule. Ceux du 206e, bien que réduits à cinq compagnies, s'emparaient de la halte du même nom. Au sud, le 344e, longtemps retenu autour de Velaine par un bombardement intense, entamait vers midi seulement un mouvement sur Erbéviller. Il échouait dans cette attaque et, le soir venu, se reformait à la ferme de Voirincourt, entre Velaine et Pulnoy. Enfin, dans le secteur de la 135e brigade, le 234e tentait de reprendre la ferme de Quercigny. L'ennemi répondait par une menace d'enveloppement qui, vers 19 heures, nous obligeait à la retraite sur l'auberge du Cheval Rouge, à l'est d'Ecuelle (1).

Les mouvements rétrogrades opérés par la majorité de ces troupes résultaient d'une violente attaque sur le Mont d'Amance, sans doute par l'ordre du kaiser. On vit l'ennemi sortir de la forêt de Champenoux aux sons des fifres

(1) Colonel Bujac, *loc. cit.*

et des musiques. Il marcha ainsi sur nos tranchées, en dépit des pertes provoquées par le fusil, par la mitrailleuse, par le 75 et par le 155. Il fut accueilli par une contre-attaque à la baïonnette : « Nos soldats étaient épuisés, hagards, soutenus par leurs âmes. Ils n'avaient plus le temps de manger.... Ils n'espéraient plus survivre. Ils s'exposaient comme des immortels ». Souvent l'artillerie devait cesser le feu, tant nous étions enchevêtrés avec l'ennemi (1).

Ce dernier ne parvenait pas à pousser jusqu'au sommet du Mont d'Amance, bien qu'il eût occupé un instant les fermes de La Fourasse et de Fleur-Fontaine. Il subissait des pertes terribles. Des régiments, des brigades auraient disparu (2).

A 5 h. 30, le détachement Ferry avait reçu du général Léon Durand l'ordre impératif de contre-attaquer sur le front Courbessaux, Velaine. Il se rassemblerait d'abord à Cercueil. Cet ordre était exécuté, mais le rassemblement se voyait aussitôt pris sous un violent bombardement. Le général Ferry jugeait nécessaire de prendre du champ et reportait ses troupes vers la cote 252, entre le bois du Grand-Saint-Phlin et le bois Brouillard, au sud-ouest de Cercueil.

Sur les entrefaites, il recouvrait une pleine liberté d'action. Un ordre du général de Castelnau constituait ce groupement en « réserve d'armée » et interdisait d'y faire aucun prélèvement. Le commandant de la 2e armée allait même jusqu'à « déléguer » au général Ferry « la décision

---

(1) M. Barrès, *Voyages de Lorraine et d'Artois*, p. 28, cité par Hanotaux, VI, p. 100.

(2) Nous ramassions, dit-on, 40.000 plaques d'identité devant le Grand-Couronné (Ch. de Souza, *La défaite allemande*, p. 216, cité par Hanotaux, VI, p. 100).

d'employer sa brigade (*sic*) au mieux, dans la direction qui lui paraîtrait la meilleure, quand il serait exactement orienté sur la situation générale ». A cet effet, le général Ferry devrait « se tenir en liaison avec le 20ᵉ corps et avec le 2ᵉ groupe de divisions de réserve ».

On voit que cette délégation excédait singulièrement les habitudes. Il semble même qu'elle dépassât ce qu'exigeait une saine compréhension des faits. Le détachement Ferry constituait, en effet, la réserve de l'armée. Nul autre que le commandant de cette armée ne pouvait juger des meilleures conditions de son emploi. Les pouvoirs exceptionnels accordés au général semblent confirmer qu'un certain désarroi régnait alors à l'état-major de la 2ᵉ armée.

II

Cependant, la situation restait à peu près la même dans la partie nord du Grand-Couronné. Le canon allemand continuait de retentir à Dieulouard et au bois de Cuite; les obus tombaient nombreux au Signal de la Vierge et à Landremont, sur le 232ᵉ. Dans la matinée du 8 septembre, un bataillon du 314ᵉ repartait pour Ville-au-Val et Bezaumont et la 117ᵉ brigade se tenait prête à réoccuper le reste de la position évacuée. Une batterie de 120 court sur Cingoli, jusqu'alors au col de Sivry, était transportée sur la hauteur de la Grande-Garenne, au nord de Custines, pour aider à la défense du secteur nord vers la Moselle. A 14 heures survenait un nouvel ordre de la 2ᵉ armée : il fallait porter deux des régiments de la brigade en réserve à Faulx-Saint-Pierre. Il ne resterait plus dans le sous-secteur nord que le 232ᵉ et un groupe du 33ᵉ.

Le mouvement des 314ᵉ et 325ᵉ était opéré dans la nuit. Une dépêche arrivée à 22 heures mentionnait l'arrivée du Kaiser à Metz et la probabilité d'un redoublement d'offensive, nouvelles qui retardaient de quarante-huit heures au moins et qui avaient cessé d'être exactes. Ainsi, en toute occasion, se révélait l'insuffisance de notre service de renseignements. Nous aurons trop souvent à la déplorer dans la suite.

Dans la Woëvre, la 2ᵉ division de cavalerie n'avait rencontré aucun ennemi au sud de la ligne Savonnières, Heudicourt, Nonsard, Pannes, qui court de l'ouest à l'est un peu au nord de Saint-Mihiel. Mais on apprenait par téléphone, du gouverneur de Toul, que le fort de Troyon (1), le premier des Côtes de Meuse au nord de cette ville, avait été canonné dans la matinée du 8; des forces importantes d'infanterie et d'artillerie étaient en marche de Pont-à-Mousson vers l'ouest. On pouvait croire qu'elles se portaient vers la Meuse, en utilisant la trouée qui correspond au Rupt-de-Mad. Elles déboucheraient ainsi vers Saint-Mihiel. Or, à cette date du 8, la 3ᵉ armée tenait le front Vavincourt, Vaubécourt, Fleury-sur-Aire. L'apparition de l'ennemi derrière sa droite eût été d'un effet dangereux.

Le général de Castelnau proposait donc au général en chef de porter à Saint-Mihiel une brigade mixte de la 73ᵉ division. Cette suggestion était approuvée. Six bataillons et trois batteries quittaient la 2ᵉ armée pour être transportés sur cette ville, où ils arrivaient le 9 septembre (2).

---

(1) Ainsi que nous l'avons fait remarquer (*La grande guerre sur le front occidental*, II, p. 45), le fort de Troyon commandait la vallée de la Meuse et non la Woëvre, comme il eût été nécessaire. Au sujet de sa défense, cf. l'*Illustration*, 9 janvier 1915.

(2) Hanotaux, VI, p. 104.

A la droite de la 2ᵉ armée, la 74ᵉ division attaquait Rehainviller le matin du 8 et s'en emparait à 10 heures, pour le perdre presque aussitôt (11 heures). Elle y rentrait à 15 heures et progressait même sensiblement dans les bois au sud. Toutefois elle perdait à la nuit une fraction de ses gains (1); la partie nord-est de Rehainviller était même réoccupée par nos adversaires.

Quant aux 31ᵉ et 32ᵉ divisions (16ᵉ corps), à la fin de la journée, elles tenaient la lisière nord du bois de la Reine, ainsi que celle du bois de Bareth, à portée d'attaque du réduit ennemi (bois de Fréhaut, les Abouts); elles avaient pénétré dans le bois du Fay, vers Fraimbois. Les Allemands nous abandonnaient, sans combat, une partie de leurs tranchées le long de la Mortagne (2).

En somme, la journée du 8 nous était favorable en Lorraine. L'empereur, déçu, revenait à Metz dans la soirée. La matinée s'y était passée sans nouvelles; le maire n'avait pas repris son poste de la petite table. Depuis quarante-huit heures, la Mutte restait muette. Vers 16 heures, les Messins eurent sous les yeux un spectacle qui leur fit oublier les misères passées. Une partie des troupes allemandes rentraient à Metz : « Et dans quel état, grands dieux! En loques, sans casques, tous n'avaient plus de fusil (3); à la débandade, ils déambulaient dans les rues, mendiant un morceau de pain, un peu d'eau, une poire, une grappe de raisin. Le défilé dura trois heures, tout aussi lamentable. Après l'infanterie, ce fut la cavalerie également désemparée, puis l'artillerie au matériel détérioré.... Rue du Petit-Paris, j'ai vu un capitaine

(1) Hanotaux, VI, p. 104.
(2) *La Victoire de Lorraine*, p. 38; Hanotaux, p. 106.
(3) L'auteur veut dire sans doute « ils n'avaient plus tous de fusil ».

arracher des mains d'un artilleur le morceau de pain qu'il portait à sa bouche et le dévorer sans fausse honte... » (1).

III

En dépit de ces symptômes, la bataille reprenait le lendemain 9 septembre, sur un front très étendu. Au 20e corps, depuis la veille au soir, la 70e division (140e brigade, général Gouget) essayait de tourner vers le sud la forêt de Champenoux et son prolongement la forêt Saint-Paul. La 139e brigade, colonel Grange, renforcée de deux bataillons de la 11e division, combattait entre Buissoncourt et le bois de Haraucourt. Dans cette partie du front, l'action restait indécise. Au sud, la 39e division gagnait un peu de terrain entre le Sanon et la Pissotte.

Dans la matinée du 9 septembre, le détachement Ferry recevait un premier ordre portant qu'il devrait se tenir prêt à combattre vers Cercueil ou vers Buissoncourt, à l'appui d'une attaque possible de la 70e division sur le bois d'Haraucourt. Il pourrait également être conduit à contre-attaquer dans les conditions qui lui avaient été primitivement fixées. Le commandant de la 2e armée spécifiait cette fois que le commandant du 20e corps aurait à coordonner les actions du détachement Ferry et de la 70e division.

Par suite, le général Balfourier donnait au détachement des instructions en vue d'une attaque éventuelle sur la

(1) *Choses vues à Metz pendant la guerre*, *Revue hebdomadaire*, décembre 1915, p. 357-358.

forêt Saint-Paul et Réméréville, ou sur Cercueil. Il faisait connaître que la 68e division, renforcée d'un régiment de Toul, attaquait vers La Bouzule; l'ennemi se rassemblait en forces vers Réméréville, Erbéviller.

Le détachement Ferry se formait « en rassemblement articulé » (1) dans la zone bois de Froideterre, bois de Salvitan, ouest de Buissoncourt. Aucune attaque des Allemands ne se produisant sur son front, il stationnait, le soir venu, à Lenoncourt (quartier général), dans les bois du Grand-Saint-Phlin et Brouillard, dans la ferme de Bois-le-Duc.

Pendant la nuit du 9 au 10, aucun incident ne se produisait sur le front Buissoncourt, bois d'Haraucourt. Mais les Allemands attaquaient la forêt Saint-Paul, que nous étions forcés d'évacuer, et même le bois de Velaine. Notre ligne principale de défense restant intacte, le général Ferry jugeait à propos de ne pas encore opérer sa contre-attaque. L'artillerie du détachement, seule, appuierait la résistance et les retours offensifs de la 68e division.

Cependant, au nord des positions du 20e corps, la contre-offensive allemande s'accentuait. Vers 13 heures, après une vigoureuse résistance, le 206e rétrogradait sur la halte de Laître. Le bataillon du 286e, commandant Rivas, était cerné au bois de Velaine. Il se formait en carré et tenait bon, malgré toutes les ruses qu'employaient les Allemands pour abattre sa résistance, sonneries françaises de clairons, appels en français. Après une lutte de trois longues heures, il se faisait jour à la baïonnette, se

---

(1) Dans le jargon du jour, *rassemblement articulé* veut dire un rassemblement qui n'en est pas un. Au lieu d'être groupées côte à côte, les unités secondaires sont réparties sur une grande surface, de façon à éviter les pertes et à faciliter les mouvements de rupture.

repliant sur Velaine et la ferme du Tremblois. Il n'avait plus que cinq officiers (1).

Les régiments de la 136ᵉ brigade, à bout de forces, reculaient également. Il fallait les relever (23 heures) par un régiment de marche arrivé de Toul sous les ordres du colonel Brault : deux bataillons du 168ᵉ, un du 169ᵉ, tous deux régiments de place. Il s'établit de Laître à la cote 262, le château du Tremblois, Velaine. Les 257ᵉ, 344ᵉ, 212ᵉ se reportaient à Essey et à Dommartemont; le 206ᵉ ralliait la 135ᵉ brigade (2).

Ainsi, à l'est du Mont d'Amance, notre échec était sensible. Nous perdions le défilé de l'Amezule, si longtemps disputé. Sans doute pour affirmer son succès et en accroître la portée morale, dans la soirée, après un violent orage, l'ennemi bombardait pour la première fois Nancy et ses faubourgs de l'est. Il s'agissait uniquement d'une batterie en position à l'ouest de Réméréville. Elle tira 81 obus entre 12 h. 10 et 1 h. 50 (heure allemande) (3). Le résultat moral fut nul, le résultat matériel assez marqué (4).

La 1ʳᵉ armée avait fait connaître l'intention de reprendre l'offensive avec les 8ᵉ et 13ᵉ corps. Le général Taverna donnait donc l'ordre de pousser vivement sur la rive droite de la Mortagne. La 74ᵉ division achevait de prendre Rehainviller et son cimetière. Elle préparait l'attaque d'Hériménil et de Chaufontaine, aux portes même de Lunéville. Mais, là encore, elle se heurtait à une forte

(1) Général Malleterre, I, p. 104; Hanotaux, VI, p. 107.

(2) Colonel Bujac, *loc. cit.*

(3) Hanotaux, VI, p. 107, d'après le carnet du capitaine allemand Metzler, reproduit par Berlet, *Réméréville*.

(4) Cinq femmes ou jeunes filles tuées, treize blessés (*Le Livre rouge. Les atrocités allemandes*, p. 27).

ligne de tranchées. Au sud d'Hériménil, la colline 278 était prise et reprise trois fois, sans que notre succès se dessinât plus nettement (1).

Au sud, la 32[e] division s'emparait de la ferme des Abouts, à l'est du bois de Bareth; elle ne pouvait s'y maintenir sous le feu des pièces lourdes de la forêt de Mondon, mais l'ennemi n'y rentrait pas. Quant à la 31[e], elle ne parvenait pas à déboucher dans la clairière de Fraimbois (2).

A l'aile opposée de la 2[e] armée, le 9 septembre, le 232[e] et trois batteries continuaient de tenir la position de Sainte-Geneviève et la cote 374 en arrière, de la façon la plus insuffisante vu l'étendue à occuper (3). Dès quatre bataillons portés à Faulx-Saint-Pierre, trois (le 314[e] et le bataillon Doumer du 325[e]) étaient constitués en détachement et dirigés sur Essey-les-Nancy et Lay-Saint-Christophe, pour être à la disposition du général Léon Durand. Ils y étaient rendus dans la soirée du 9, sous les

---

(1) Dans un village évacué (Rehainviller ?), en une maison confortable, l'auteur de la *Victoire de Lorraine* observait ce qui suit : « Un lieutenant bavarois est assis, mort, entouré d'ordures, d'excréments humains, dans le tiroir ouvert d'une commode ancienne. Ses culottes sont rabattues sur ses bottes. Sa tête et ses épaules penchées tombent sur la poitrine vers les jambes. Il est dans une posture ignoble, grotesque, malgré la mort ». Cet individu a été abattu d'un coup de fusil au moment même où il déposait ses ordures dans le tiroir de ce beau meuble et sur des dentelles de famille (*La Victoire de Lorraine*, p. 41).

D'après le *Livre rouge. Les atrocités allemandes*, p. 43, à Rehainviller, le 26 août, vingt-sept maisons furent brûlées par les Allemands, le curé et un habitant tués. Ce dernier fut retrouvé la tête à côté du tronc, dans sa fosse.

(2) Hanotaux, VI, p. 110.

(3) Il y avait une compagnie à Sainte-Geneviève, une demi-compagnie à Loisy, une demi-compagnie à la cote 390, une compagnie à Landremont, une autre à Bezaumont. Le reste du 232[e] était à Ville-au-Val. Le 10, le groupe de 75 Noizel partait pour Lay-Saint-Christophe et Ecuelle.

ordres du lieutenant-colonel Neltner. La 73e division, à l'ouest de la Moselle, ayant fait savoir qu'elle se portait à l'attaque de Dieulouard, l'artillerie de Sainte-Geneviève avait l'ordre de concentrer ses feux vers le bois de Cuite pour faciliter cette offensive. Ces trois batteries prenaient position au nord d'Autreville et près de Villers-Prud-homme, d'où elles engageaient, dans la soirée, un assez vif combat de feux avec les Allemands, par dessus la Moselle.

Plus à l'ouest, la 2e division de cavalerie, général Varin, avait plusieurs escarmouches avec la cavalerie allemande qui couvrait le flanc gauche des troupes en marche vers Troyon et Saint-Mihiel, sur la Meuse.

CHAPITRE XVII

FIN DE LA BATAILLE DE NANCY

(10-13 Septembre)

Offensive du 10 septembre. — Combats vers la forêt de Champenoux. — Le détachement Ferry. — La 74[e] division. — Le 16[e] corps. — Menace allemande vers la Meuse. — Le 11 septembre. — Retour offensif des Allemands vers le Mont d'Amance. — Le détachement Ferry. — Le 12 septembre. — La 74[e] division dans Lunéville. — Le 16[e] corps à Fraimbois. — Le détachement Ferry à Réméréville. — Retraite générale des Allemands. — Dislocation de la 2[e] armée. — Extension de la 1[re] armée.

I

Le général de Castelnau donnait, dans la matinée du 10 septembre, des ordres en vue d'une offensive énergique, destinée à déloger l'ennemi des positions d'où il bombardait Nancy (1). Peut-être estimera-t-on que c'était là un médiocre objectif, qui ne justifiait guère de violents efforts. Quoi qu'il en soit, les divisions de réserve devaient attaquer la forêt de Champenoux et le défilé de La Bouzule; le 20[e] corps, Réméréville, et le 16[e], Lunéville. On opérerait avec méthode, après une préparation d'artillerie.

La fatigue des troupes était extrême à la suite de trois semaines de combats presque ininterrompus. On ne lan-

---

(1) Un texte officiel s'exprime ainsi : « Des ordres sont aussitôt donnés pour une offensive énergique qui délogera l'ennemi des positions où il a installé ses batteries ».

çait donc à l'attaque que les éléments relativement frais tels que le détachement Ferry, les éléments venus de Sainte-Geneviève, un régiment (143ᵉ) du 16ᵉ corps, alors à Essey-les-Nancy, en réserve générale. Plusieurs groupes d'attaque étaient constitués avec des éléments des divisions de réserve ou de la garnison de Toul et le détachement Ferry. Le détachement Neltner, de la 59ᵉ division, était rendu à 6 heures à l'ouest du Pain-de-Sucre, prêt à intervenir, soit dans la direction de Champenoux, soit au nord du Grand-Mont d'Amance. A 10 heures, après avoir reçu comme objectifs la ferme de La Bouzule et la lisière est de la forêt de Champenoux, il se mettait en mouvement et atteignait la station de Laître-sous-Amance, pendant que l'artillerie dirigeait une énergique préparation sur les lisières de la forêt.

A sa gauche devait opérer le 206ᵉ (68ᵉ division) qu'allait prolonger vers le nord, comme nous le verrons, un nouveau détachement aux ordres du colonel Lambin (1) et mis, comme les précédents, à la disposition de la 68ᵉ division, chargée d'opérer une attaque générale sur tout son front.

Au sud de la route de Château-Salins, un autre groupement réunissait deux bataillons du 168ᵉ et un du 169ᵉ, lieutenant-colonel Brault. Ces deux groupes seraient appuyés à droite par des éléments de la 64ᵉ division de réserve (286ᵉ et 34ᵉ colonial) commandés par le lieutenant-colonel d'Ollonne, l'explorateur bien connu.

Dans la matinée, notre artillerie entretenait un feu vif sur les lignes allemandes, ne provoquant qu'une faible

---

(1) M. Hanotaux, VI, p. 110, paraît confondre les détachements Lambin et Neltner. Le premier n'eut pas à intervenir le 10 septembre, contre ce que semble admettre M. Hanotaux.

réaction. A 11 heures seulement, l'attaque était déclenchée. Nos troupes franchissaient la ligne Velaine, château du Tremblois, halte de Laître-sous-Amance. Deux des bataillons du colonel Neltner (1) arrivaient à hauteur de la station de La Bouzule, Champenoux, d'où ils progressaient sous bois, parallèlement à la voie ferrée et à la route. Ils étaient accueillis par des feux venant de la Maison forestière, à 800 mètres au nord-est de la station. Un violent combat suivait. Derrière ces deux bataillons, le 6e du 314e restait en réserve à la lisière sud-ouest de la forêt. Les autres progressaient; le 5e du 314e atteignait la laie allant de la Maison forestière à 1.200 mètres au nord de la station, vers le sud-est. Le bataillon du 325e prolongeait sa gauche vers la ferme de La Fourasse. Une demi-compagnie du génie, adjointe au détachement Neltner, s'arrêtait à la Maison forestière, qu'elle organisait défensivement.

Quant au détachement Brault, à droite du précédent, il avait abordé, vers 14 h. 50, la lisière ouest de la forêt de Champenoux. Il pénétrait sous le couvert et occupait la ferme de La Bouzule, malgré une vive résistance et un feu écrasant d'artillerie lourde. A 19 heures, les bataillons de Toul atteignaient la lisière est de la forêt, en face de Champenoux. A leur droite, les éléments de la 64e division bordaient seulement la grande tranchée médiane, orientée du nord-ouest au sud-est (2).

L'ennemi s'était hâté de déclencher un feu très violent de la forêt de Grémecey sur la face est du mont d'Amance. Son infanterie opposait une résistance obstinée dans les tranchées à l'ouest et en bordure de la forêt de Champe-

(1) 5e du 314e et bataillon Doumer du 325e.
(2) Hanotaux, VI, p. 112.

noux, puis à l'intérieur de ce massif. On voyait vers Lanfroicourt, au nord, arriver une forte colonne de cette arme.

Le bombardement allemand, qui continuait jusque vers 18 heures, mettait en feu Bouxières-aux-Chênes, détruisait le hameau d'Ecuelle et l'Auberge du Cheval Rouge.

II

Pendant que ces événements se déroulaient au centre de la 2e armée, à gauche on signalait de la 73e division l'entrée du 167e dans le bois de Cuite à l'ouest de la Moselle. Le colonel Lambin donnait, de grand matin, à ses trois batteries, l'ordre de coopérer à cette offensive. Les deux batteries de Villers-Prudhomme devaient se porter, à cet effet, sur Bezaumont. A ce moment survenait une nouvelle dépêche : la 117e brigade devait évacuer la position de Sainte-Geneviève, en gardant simplement la crête 357-374 au sud de la Natagne et Morey, Millery. Toute l'artillerie serait portée à Faulx-Saint-Pierre, en réserve de la 59e division.

Ainsi on renonçait entièrement à soutenir la 73e division au bois de Cuite et on abandonnait l'importante position de Sainte-Geneviève après l'avoir réoccupée et sans y être contraint le moins du monde. Il est difficile d'apprécier ces dispositions imprévues. On peut croire que l'état-major de la 2e armée sacrifiait notre situation sur la Moselle à l'opération entreprise par le 20e corps et par les divisions de réserve. Peut-être allait-il trop loin dans cet abandon.

Dans la matinée du 10, le colonel Lambin recevait l'ordre de se rendre lui-même à Faulx-Saint-Pierre pour

y prendre le commandement d'un nouveau détachement d'une composition singulière (1) : 5e bataillon du 325e, un bataillon du 335e (118e brigade) venant de Sivry, Bratte; le groupe du 33e, venu de Sainte-Geneviève. Le tout devait se porter sur Ecuelle et les pentes sud du plateau de Rochette, pour diriger une attaque sur la lisière nord de la forêt de Champenoux et sur la ferme de La Candale.

Ce mouvement était retardé par diverses circonstances, en sorte qu'à la nuit l'infanterie n'avait pas dépassé Ecuelle et Bouxières-aux-Chênes. Elle attendait le jour sur place. Nous verrons ce qui devait advenir du détachement Lambin, le 11 septembre.

III

Au 20e corps, nos progrès étaient plus lents qu'au groupe de divisions Léon Durand. Le corps d'armée devait jeter toutes ses forces disponibles sur Réméréville, en contenant l'ennemi vers Sionviller. D'après l'ordre du général Balfourier, le détachement Ferry, appuyé par l'artillerie de la 70e division et partant de la ligne Velaine, Buissoncourt, attaquerait à 10 heures pour atteindre la croupe 277 et la corne sud-est de la forêt de Champenoux, Réméréville, le mouvement de terrain au sud. Il se relierait sur sa droite à la 39e division.

(1) On remarquera l'incohérence de ces dispositions : prélèvement de quatre bataillons sur la 117e brigade pour les porter à Faulx; constitution d'un détachement (lieutenant-colonel Neltner) avec trois de ces bataillons; constitution d'un nouveau détachement avec le quatrième de ces bataillons, un bataillon de la 118e brigade et trois batteries, le tout sous les ordres du colonel commandant la 117e brigade et le secteur de Sainte-Geneviève.

Le détachement était rassemblé dès 4 h. 30 et le général Ferry prescrivait aux deux bataillons des 69e et 79e d'attaquer directement la forêt de Réméréville, de façon à y fixer l'ennemi, tandis que le reste des troupes manœuvrerait par le sud en profitant des brèches que lui ouvrirait l'artillerie.

L'ensemble de la 2e armée devait reprendre l'offensive dès le déclenchement de l'attaque du détachement.

Dans la forêt de Champenoux, les deux bataillons de la « division de fer », sous les ordres du commandant de Salles, se heurtaient aux organisations défensives de la butte de Tir, mais remplissaient héroïquement leur tâche, en se reliant à gauche à la 68e division. Le général Ferry avait adressé à ces bataillons, d'origine lorraine, un pressant appel, leur demandant de venger Nancy bombardé par l'artillerie ennemie.

Quant à la droite du détachement, elle s'emparait de la lisière sud de la forêt Saint-Paul et du bois d'Haraucourt.

La 39e division, renforcée du 2e bataillon de chasseurs, attaquait les croupes au sud de Courbessaux et de Drouville. A droite, la 11e division appuyait cette attaque par son artillerie, tout en contenant l'ennemi vers la cote 316 et vers Maixe.

L'offensive du 20e corps ne réussissait qu'imparfaitement. En fin de journée, ses fractions avancées tenaient la crête à l'est de Gellenoncourt, le bois d'Haraucourt et la lisière est de la forêt Saint-Paul. Réméréville restait à l'ennemi, mais ce village était complètement sous nos coups.

On constatait partout que, sauf un instant vers le nord, les Allemands avaient renoncé à l'offensive et que leur résistance fléchissait. Une violente canonnade masquait

ce mouvement de repli, selon leur procédé familier (1), d'ailleurs très rationnel.

Au sud du 20e corps, le 16e et la 74e division continuaient leur offensive les 10 et 11 septembre : la 74e sur Lunéville, par Chaufontaine, et sur Hériménil; la 32e division, moins le 143e en réserve d'armée, portant sa gauche sur le bois Féchant et sur la ferme au sud-est, sa droite en direction de Fraimbois. On visait ainsi à prendre de flanc les Allemands qui se maintenaient dans ce village et à faciliter l'offensive directe de la 31e division dans le terrain découvert entre le bois de Bareth et ceux du Fey et du Four, vers l'est.

Nos troupes exerçaient sur l'ennemi une pression continue, mais leurs progrès étaient ralentis par les défenses allemandes et par de nouvelles batteries lourdes établies dans la forêt de Mondon. On préparait une attaque sur Fraimbois dans la nuit du 11 au 12; il fallait la décommander au dernier moment, en raison de l'extrême fatigue des troupes qui combattaient depuis dix-neuf jours.

Sur le front de la 74e division, une batterie placée sur un mouvement de terrain de la forêt de Vitrimont enfilait la vallée du Laxat et la rendait intenable pour l'ennemi. Le 223e en prenait possession. Déjà on signalait (10 septembre) un commencement d'évacuation à Lunéville. Trois trains en partaient dans la matinée (2).

---

(1) Hanotaux, VI, p. 113.

(2) Hanotaux, *loc. cit.* D'après la *Victoire de Lorraine*, p. 44, un des commandants de brigade de la 74e division demandait depuis trois jours à l'artillerie de faire passer des pièces au nord de la Meurthe, sur un pont de fortune. Le commandant de l'artillerie refusait, de crainte de perdre du matériel. Un ordre formel du divisionnaire intervint : deux pièces lourdes et une batterie de 75 passèrent le *11* septembre et ouvrirent un feu qui se prolongea toute la nuit.

III

Si les forces allemandes sur la Mortagne et à l'est du Grand-Couronné semblaient se réduire, il n'en était pas de même à l'ouest de la Moselle. On annonçait que des troupes auraient traversé Pont-à-Mousson (1) allant vers l'ouest. On signalait la présence de la 33e division de réserve dans cette région. Des forces plus importantes se mouvaient dans la Woëvre. Il semblait, d'après ces indices, que l'offensive allemande fût en voie de se déplacer vers le nord-ouest. Son but serait-il de tourner nos défenses du Grand-Couronné par leur gauche ou même d'isoler la 2e armée du centre de notre ligne? Un fait militait pour cette dernière hypothèse : le fort de Troyon était bombardé depuis le soir du 9 septembre, sans que la résistance de la garnison en fût ébranlée. Mais la 2e division de cavalerie n'avait rencontré vers le bois de Thiaucourt que de la cavalerie, qui évitait le combat, comme d'ordinaire.

De l'ensemble de ces faits, l'état-major de la 2e armée et notre grand quartier général paraissent avoir conclu que les Allemands cherchaient à tourner Verdun par le sud, en isolant la 2e armée de la 3e. Le général de Castelnau décidait, par suite, de modifier la répartition de ses forces. La 73e division tout entière (2) (garnison de Toul) serait portée vers Saint-Mihiel, dans la vallée de la Meuse. Elle aurait à soutenir la 2e division de cavalerie, à dégager le fort de Troyon et à « étayer » la 3e armée vers

(1) « Au moins 600 hommes », écrit M. Hanotaux, sans doute par une erreur de chiffres.

(2) Elle rallierait la brigade mixte partie le 8.

l'est. Trois bataillons et une batterie, renforcés au besoin par le gouverneur de Toul, tiendraient la vallée de la Moselle et ses abords entre Custines et Saizerais. Des dispositions étaient prévues pour que le 20e corps fût transporté dans la région de Saizerais. Il aurait à opérer, au besoin, entre la Moselle et la Meuse. Le général de Castelnau ne renonçait pas néanmoins à tirer parti des résultats obtenus dans notre défensive-offensive à l'est de Nancy.

Sur les entrefaites, le général en chef reconnaissait pleinement les mérites de la 2e armée dans cette tâche ingrate. Le 10, à 14 h. 10, il écrivait au général : « Depuis près d'un mois, l'armée que vous commandez a combattu presque tous les jours et a montré des qualités remarquables d'endurance, de ténacité et de bravoure. Quelque difficiles qu'aient été pour vous les circonstances, vous avez réussi à vous maintenir sur les hauteurs du Grand-Couronné, à repousser les attaques furieuses lancées contre vous et à empêcher l'ennemi de pénétrer dans Nancy.

« Je tiens à vous exprimer ma sympathie et vous prie de la transmettre aux troupes sous vos ordres » (1).

IV

D'après l'ordre pour le 11, la 2e armée devait continuer son offensive d'ensemble dans les conditions prescrites pour le 10 septembre. Au nord de la route de Château-

---

(1) Reproduit d'après J. Reinach, *Les Commentaires* de Polybe, I, p. 104. Le texte de M. Hanotaux n'est pas conforme à celui de M. Reinach.

Salins, la 68e division, les détachements Neltner et Lambin, de la 59e, et le régiment de marche de Toul continueraient d'attaquer la forêt de Champenoux et ses abords. Au sud, la 64e division, général Compagnon, attaquerait par sa gauche dans la direction générale de la cote 232 et du bois Morel. Cette double attaque serait appuyée par l'artillerie des 64e et 68e divisions, ainsi que par les batteries lourdes du Mont d'Amance et de La Rochette (au sud de Leyr). Le détachement Neltner avait ordre de se porter, dès 5 h. 30, par la lisière sud de la forêt, sur le rond-point à 1.200 mètres au nord-ouest de Champenoux. Il pousserait ensuite vers le Rond-des-Dames et la lisière nord-est. Le 6e bataillon du 314e et celui du 325e, accolés, se mettaient en mouvement. A leur gauche, un bataillon du 206e, parti de la ferme de La Fourasse, marchait sur le Rond-des-Princes et le Rond-des-Dames.

Ce dernier mouvement paraît avoir été très mollement mené. Le bataillon du 206e aurait à peine pénétré en forêt, tout en faisant connaître qu'il avait atteint le Rond-des-Dames (1). Quoi qu'il en soit, les bataillons de Neltner étaient en mouvement, quand le commandant Couteau, du 168e, chargé d'attaquer Champenoux par le nord-est, vint déclarer au colonel que le Rond-Point-des-Dames était fortement occupé et que son attaque avait échoué. Son ancienneté lui valut le commandement des deux bataillons de Neltner et il renouvela l'attaque.

Ce fut pour être bientôt en prise avec des forces supérieures. Le bataillon du 325e fut arrêté. Une compagnie

(1) D'après Hanotaux, VI, p. 115, deux des compagnies de La Fourasse auraient échangé des coups de feu pendant la nuit, par méprise. On aurait cru à une surprise de l'ennemi et notre ligne se serait repliée jusqu'à Essey. Ces détails ne semblent pas exacts.

du 314e se laissa entraîner dans un coupe-gorge par un sous-officier et une fraction allemande qui levèrent la crosse en l'air. Sans méfiance, nos officiers s'avancèrent et furent accueillis par un feu à bout portant qui blessa grièvement le capitaine Beauchel-Filleau, tua deux officiers et un assez grand nombre d'hommes.

Presque au même instant, le reste du bataillon et celui du 325e étaient obligés de se retirer devant de nombreuses mitrailleuses tirant de front et de flanc. Le bataillon du 168e refluait également, très éprouvé, entraînant la demi-compagnie du génie.

Ce mouvement de repli s'arrêtait à la lisière sud de la forêt et, avant la nuit, le bataillon du 325e réoccupait la Maison forestière; celui du 168e s'installait sur la laie longeant ce bâtiment; deux compagnies du 314e tenaient la ferme de La Fourasse; le reste de ce régiment bivouaquait au sud de la forêt (1).

Quant au détachement Lambin, on se souvient qu'il avait passé la nuit vers Ecuelle et Bouxières, son artillerie n'ayant pas encore paru. Au jour, le bataillon du 325e occupait Ecuelle avec deux compagnies, les autres restant en réserve au sud-ouest. Le bataillon du 335e quittait Bouxières pour se porter au sud d'Ecuelle, entre ce hameau et la route de Nomeny. La direction ultérieure serait l'Auberge du Cheval Rouge et la ferme de La Candale.

Les trois batteries du 33e venaient prendre position entre la Fine-Aiguille et l'Auberge de la Côte de Delme, pour contrebattre les lisières de la forêt de Champenoux et la ferme de Quercigny.

(1) Pertes du 314e : 3 officiers tués, 1 blessé; 33 hommes tués, 84 blessés, 6 disparus; 325e : 3 officiers tués, 3 blessés, 14 hommes tués, 90 blessés, 17 disparus.

Le mouvement du 335ᵉ, vu sans doute par l'ennemi, attirait des obus lourds. Le commandant Prioux, blessé, passait le commandement à un capitaine, qui exécutait mollement les ordres donnés. Finalement, deux de ses compagnies se retranchaient entre Ecuelle et la route, vers l'Auberge de la Côte-de Delme. Deux autres restaient en réserve. Deux des compagnies du 325ᵉ prolongeaient la gauche du 335ᵉ sur les lisières d'Ecuelle.

Un incident ralentissait encore ce lent mouvement offensif. Les deux compagnies du 325ᵉ, au sud-ouest d'Ecuelle, se déplaçaient pour éviter les obus. Mal conduites par leurs officiers, tous de la réserve, elles déviaient de leur direction et finissaient par aboutir, en désordre, au bois de Montenoy, d'où elles ne reparaissaient plus de tout le jour.

Le détachement restait sur place, incapable de pousser plus avant. Le terrain en avant, formant glacis, était favorable à ses feux. L'ennemi se bornait à un tir continu d'artillerie lourde, sans faire intervenir son infanterie. Quant au groupe du 33ᵉ, faute de munitions, il tirait très lentement, par intermittences. La batterie de 120 du plateau de La Rochette entretenait, elle aussi, un tir peu nourri. Les obus ennemis causaient des pertes sensibles.

A 17 heures, le colonel Lambin recevait l'ordre d'activer le mouvement en avant. Les moyens lui faisaient entièrement défaut. Il n'y avait presque plus d'obus. Derrière la première ligne d'infanterie, il ne restait plus d'échelons pour alimenter le combat. Les réservistes arrivés la veille au 325ᵉ, au nombre de 60 par compagnie, étaient fort impressionnés par les projectiles. On resta sur place jusqu'à la nuit, qui amena la cessation à peu près complète du bombardement.

A droite du détachement Lambin, le régiment de Toul

échouait dans une attaque sur Champenoux. Nous ne conservions guère, de ce côté, que le bois de Velaine (1). Le colonel Brault était grièvement blessé.

D'après une correspondance étrangère que reproduit M. Hanotaux (2), le régiment de Toul devait traverser la forêt de Champenoux au sud de la route de Château-Salins, traverser le chemin de Champenoux à Erbéviller et marcher ensuite sur le bois Morel. Il sortit de la forêt sans recevoir un obus ou une balle et gravit un petit plateau. En arrivant à la crête, il fut littéralement fauché en quelques minutes par douze mitrailleuses embusquées à la lisière du bois Morel et tirant de 300 à 400 mètres. Leurs gerbes balayaient le sol, atteignant à la tête les hommes couchés. L'attaque du régiment fut enrayée du coup.

Au détachement Ferry, l'offensive devait être poursuivie le 11, à 6 heures. Elle aurait comme objectif la corne sud-est de la forêt de Champenoux, Réméréville et le moulin du même nom.

L'attaque de droite fut vigoureusement poussée. Le 43e colonial atteignit le bois d'Haraucourt et le moulin (3).

(1) Colonel Bujac, *loc. cit.* Le 143e fut mis le soir du 11 à la disposition de la 68e division et concourut à garder le bois de Velaine. M. Hanotaux, VI, p. 116, donne une toute autre physionomie à ces combats. D'après lui, le détachement Lambin aurait pénétré jusqu'à l'étang de Brin, d'où il menaçait les communications allemandes par la vallée de la Seille. Une autre fraction aurait occupé La Candale en soutien. Au sud, le détachement Neltner et le régiment de Toul seraient restés maîtres du défilé de La Bouzule. Nous croyons cette version absolument fausse, pour les meilleures raisons.

(2) *Journal de Genève* du 10 avril 1915, Hanotaux, VI, p. 116. A plusieurs reprises, M. Hanotaux mentionne « la brigade » de Toul, alors qu'il y avait trois bataillons seulement.

(3) D'après Christian-Frogé, p. 150, le 43e colonial traverse Buissoncourt transformé en charnier et où la pestilence est effroyable. Il progresse dans la forêt Saint-Paul remplie de cadavres, d'équipements et d'armes jetés par les Allemands.

L'artillerie détruisit des canons allemands en batterie à la cote 246 et au nord de Réméréville (12 heures). Le 43e colonial continuait vers les croupes au sud de ce village, le 41e débouchant à l'est de la forêt Saint-Paul. Le 360e nettoyait cette forêt et le sud de celle de Champenoux, d'où débouchaient vers l'est les deux bataillons des 69e et 79e. Tout le groupe se portait à l'attaque de Réméréville et des croupes qui l'encadrent au nord et au sud.

Au sud du détachement Ferry, la 39e division, général Dantan, progressait sur la longue croupe à l'ouest de Gellenoncourt et atteignait la lisière de ce village. La 70e division restait en place. Enfin, la 11e appuyait la 39e, en prenant l'offensive vers Maixe et la côte 346 au nord-ouest.

V

A la droite de la 2e armée, comme nous l'avons vu, les progrès étaient peu sensibles, mais l'artillerie allemande se montrait moins active.

A la gauche, l'ennemi abandonnait visiblement l'offensive sur le Grand-Couronné, qui lui avait coûté tant de sacrifices. A cette même date du 11 septembre, le général de Castelnau donnait au général Kopp l'ordre d'exécuter un coup de main sur Pont-à-Mousson : on mettrait le feu au pont reconstruit par les Allemands, de façon à gêner leurs mouvements à l'ouest de la Moselle.

Un détachement fut constitué, comprenant un peloton du 25e dragons, une demi-section du génie, deux compagnies du 232e, le tout sous les ordres du commandant Favre. Un bataillon du 286e se dirigea de Faulx-Saint-Pierre sur Atton, pour servir de repli.

Après capture d'une patrouille dont le chef fut tué, le détachement rencontra vers Atton une fraction d'infanterie et un peloton de dragons allemands qui furent aisément rejetés sur Nomeny. Une autre fraction, qui tenait la gare de Pont-à-Mousson, fut également refoulée à l'ouest de la Moselle. Le génie mit le feu au pont et pratiqua une brèche de 3 à 4 mètres qui fut élargie le lendemain à la dynamite. Le bataillon du 286ᵉ n'eut pas à intervenir.

Sur la rive ouest de la Moselle, la 2ᵉ division de cavalerie poussait jusqu'à Saint-Baussant, entre Thiaucourt et Apremont, et y refoulait une avant-garde allemande. Elle se heurtait à de la cavalerie en marche au sud de Pannes. L'état-major de la 2ᵉ armée avait préparé pour le 12 le transport du 20ᵉ corps à l'ouest de la Moselle. Il l'ajourna de vingt-quatre heures, afin de mettre à profit la retraite, devenue évidente, de l'ennemi à l'est de nos positions.

Ordre était donné de continuer l'offensive sur tout le front. Le 20ᵉ corps, le 2ᵉ groupe de divisions de réserve et le 16ᵉ corps auraient à exécuter la poursuite. Au sud-est, la gauche de la 1ʳᵉ armée opérait de même.

Le 12 septembre, vers 6 heures, le commandant Stirn, du 27ᵉ bataillon de chasseurs, alors à la lisière est de la forêt de Vitrimont, envoyait au général Bigot un compte rendu à peu près libellé dans ces termes : « Les Allemands f... le camp. Dans une heure je serai à Lunéville ».

Comment croire à pareille aubaine, après les luttes acharnées qui, durant huit jours, n'avaient amené aucun résultat décisif, aucune brèche dans le front ennemi? Pour se rendre à l'évidence, il fallait une confirmation de ce renseignement. Elle ne tarda pas. Peu après, le lieu-

tenant-colonel Bluzet, commandant le 223e, annonçait également de Rehainviller la retraite des Allemands (1). D'une voix entrecoupée par la course et par l'émotion, un habitant faisait connaître l'évacuation de Lunéville. Malgré tous ces témoignages, on avait peine à croire au repli de l'ennemi. On était tenté d'y voir une ruse. L'expérience apprend, en effet, que chacun est toujours tenté de s'exagérer ses propres difficultés et ses pertes, sans jauger exactement celles de son adversaire. La 2e armée était sous l'impression du départ du 15e corps et des autres unités prélevées sur elle : elle avait vu ses unités obligées à étendre leur front. Elle ignorait complètement, le matin du 12, les revers subis par l'ennemi à l'ouest de la Meuse (2) et la nécessité où il se voyait de porter dans cette direction, coûte que coûte, d'importants renforts. Les combats soutenus depuis le 24 août en Lorraine avaient certainement allégé la tâche de nos autres armées sur la Marne. Maintenant, par un heureux contre-coup, la victoire inespérée de ces dernières dégageait entièrement nos armées de l'Est.

Le 27e bataillon de chasseurs, par la rive droite de la Meurthe, le 223e, par la rive gauche, entraient dans

---

(1) D'après Hanotaux, VI, p. 120, le 232e s'aperçut vers 4 heures de l'évacuation des tranchées à cheval sur la route de Rehainviller à Chaufontaine. A 6 heures seulement elles furent occupées. Chaufontaine fut trouvé vide également.

(2) Ce témoignage des plus autorisés est contredit par la *Victoire de Lorraine*, p. 45, dont nous avons signalé le défaut d'exactitude. D'après l'auteur, à 2 heures du matin, il fut réveillé par alerte. Le divisionnaire communiquait le télégramme célèbre du général en chef annonçant la victoire de la Marne : « C'est la plus grande émotion de ma vie. Nous pleurons. Nous nous embrassons, nous nous félicitons comme si le camarade à qui nous parlons était lui-même le généralissime et le grand vainqueur ». Suivant Christian-Frogé, p. 55, les troupes n'eurent connaissance du télégramme que le 13.

Lunéville et opéraient leur jonction, vers 8 heures, sur la place du Château. La 148e brigade, puis la 147e suivaient de près et les avant-gardes allaient occuper le plateau au nord de la ville. On y trouvait de grandes quantités d'armes, d'équipements, d'approvisionnements de toute nature. Les tranchées étaient jonchées de bouteilles vides, témoignage éloquent de la sobriété et du respect des Allemands pour la propriété privée. Le quartier général de la 74e division s'installait, dans la soirée, au Château et le général Bigot avait l'intense satisfaction de coucher dans une chambre dont la porte était encore maculée d'une inscription à la craie : « *General von Henig* ». Cet hôte indésirable en était parti précipitamment le matin, après y avoir séjourné vingt-deux jours.

Vers 15 heures, on entendait une violente explosion. Les débris du fort de Manonviller venaient de sauter. Partout on ne rencontrait plus que des patrouilles de cavalerie allemande (1).

Sur le reste du front du 16e corps, la retraite des Allemands était également constatée dès le matin. Profitant d'un violent orage, ils avaient évacué, durant la nuit, leurs défenses de Fraimbois, pour se retirer dans la forêt de Mondon, après avoir détruit les passages de la Meurthe. La crête d'Hériménil à Fraimbois fut occupée sans résistance. Dans l'après-midi, le 1er hussards fut lancé à la poursuite, avec mission de délimiter les nouveaux emplacements de l'adversaire. Mais à peine ces escadrons avaient-ils parcouru quelques kilomètres, qu'ils étaient arrêtés sur le Sanon, un peu au delà d'Einville, sur la

(1) Hanotaux, VI, p. 120. Dans la soirée, toutes les maisons de Lunéville étaient encore éclairées, suivant les ordres de la *kommandantur*.

Vezouse, vers Marainviller. Derrière eux, l'infanterie occupait une nouvelle ligne qui est encore, à peu de chose près, celle que nous tenons en mai 1918. L'ennemi s'était fortement retranché dans la forêt de Parroy.

Près de Moncel, où cantonnait un état-major bavarois, on trouvait un document indiquant que les VI[e] et VII[e] armées avaient reçu l'ordre de se retirer, le 12 septembre, sur la ligne cote 344, nord de Barthelémont, Croismare, ligne de la Vezouse, « pour y attendre des renforts » (1).

VI

Au 20[e] corps, le général Balfourier avait eu, dès le soir du 11 septembre, l'impression que l'ennemi était grandement éprouvé entre la forêt de Vitrimont et la route de Château-Salins. Il prit des dispositions pour une offensive énergique dès le premier recul de ses adversaires.

Au détachement Ferry, tandis que le 360[e] organisait les lisières est des forêts Saint-Paul et de Champenoux, le reste des troupes, constatant la retraite des Allemands, les poursuivait, leur enlevant deux canons et quatre caissons. On entrait dans Réméréville après un petit combat : « Deux puanteurs s'y confondent, comme à Vitrimont : l'incendie et le meurtre », écrit un témoin (2). Partout l'on trouvait des armes et des munitions abandonnées. Le détachement s'installait sur les positions à l'est, couvert par le 44[e] bataillon de chasseurs remis à la disposition du général Ferry.

Devant les autres secteurs du 20[e] corps, l'ennemi s'était également retiré : Gellenoncourt, Drouville, Maixe étaient

(1) Hanotaux, *loc. cit.*
(2) Christian-Frogé, p. 152. Cent-six maisons ont été incendiées; il n'en reste qu'une dizaine d'à peu près intactes. (Hanotaux, VI, p. 123). p. 123).

vides. Au moment où le corps d'armée allait occuper ces divers points, il recevait l'ordre de partir pour la Woëvre. Il se bornait donc à porter ses avant-postes jusqu'à Courbessaux, Drouville, Maixe. Le soir, il était relevé par la 70e division.

Au nord, la 64e division (1) bordait la lisière est de la forêt de Champenoux et la gardait jusqu'au bois d'Haraucourt. La 68e tenait la Maison forestière de La Bouzule et l'étang de Quercigny.

Au détachement Neltner, dès 8 heures, le bataillon du 168e était remis à la disposition du régiment de Toul. A ce moment, le 6e bataillon du 314e tenait la lisière est de la forêt, de la Maison forestière à La Bouzule; le bataillon du 325e, à sa gauche, bordait la laie allant à La Fourasse où restait une compagnie du 314e. Le reste de ce régiment était en réserve au sud de la forêt. On attendait ainsi des ordres, malgré les indices annonçant la retraite de l'ennemi. A 17 heures seulement, le colonel Neltner recevait pour instruction de ne pas tenter d'attaque, mais de garder le contact par de petites patrouilles. Il ne survenait aucun incident de tout le jour.

Le détachement Lambin, ralenti par des ordres contradictoires de l'armée, de la 68e division et du groupe Léon Durand, occupait simplement la ferme de La Candale. Dans la soirée, l'artillerie lourde allemande recommençait de bombarder le Mont d'Amance (2). La fatigue des troupes était extrême, à la suite des pluies continuelles, du défaut de sommeil, du manque d'aliments chauds et

---

(1) Le 143e était en bordure de la forêt, face à Champenoux (Colonel Bujac, *loc. cit.*).

(2) D'après Hanotaux, VI, p. 125, la 59e division aurait réoccupé Nomeny et Pont-à-Mousson. Au dire d'un habitant, les Allemands auraient eu plus de 5.000 tués et de 8.000 blessés près de Jezainville

de l'impossibilité de faire des feux en première ligne. Les pertes étaient sensibles, même pour les unités les moins engagées. Ainsi les deux bataillons du colonel Lambin avaient perdu 125 hommes et le nombre des malades y était très considérable, 57 pour une compagnie du 335e. Il est vrai qu'elle était commandée par un capitaine ne sachant pas réagir contre les tendances fâcheuses de sa troupe et les encourageant, au contraire, par ses lamentations.

Dans la journée du 13 septembre, nous continuions d'occuper les positions abandonnées par l'ennemi, sans poursuite véritable. Au détachement Neltner, par exemple, de petites patrouilles lancées dès le matin ne trouvaient plus personne dans la forêt de Champenoux. Le régiment de Toul progressait à droite sur ce village; les bataillons des 325e et 314e poussaient également en avant, celui du 325e à gauche et le long de la voie ferrée, celui du 314e à droite. La 19e compagnie du 314e, venant de la ferme de La Fourasse, les flanquait à gauche. Vers 14 heures, le 314e atteignait la lisière nord-est de la forêt, puis s'installait sur un mouvement de terrain au nord-ouest du Rond-des-Princes; la réserve était portée à l'*Arboretum*, maison forestière à 1.200 mètres au nord-ouest de Champenoux. Quant au bataillon du 325e, il se portait en face de Brin, sur le mamelon 250.

A 16 heures, le colonel Neltner recevait l'ordre d'occuper les lisières est de la forêt jusqu'à la voie ferrée incluse, de pousser deux compagnies à Mazerulles et de maintenir

et de Sainte-Geneviève. « Ils ramenèrent les cadavres dans des fourgons et des automobiles, et les brûlèrent, en les enduisant de pétrole, pendant trois jours. » Dès le matin du 11, il n'en restait plus un seul dans Pont-à-Mousson. Nomeny était entièrement dévasté (*Cf. Livre rouge. Les atrocités allemandes*, p. 28-30; la liste des victimes comprend cinquante noms).

un bataillon en réserve à la halte de La Bouzule et aux maisons forestières. Il semble que notre commandement ait eu peine à croire l'ennemi en pleine retraite : il craignait un retour offensif. Pourtant, dans la nuit du 12 au 13, les observateurs du Mont-Toulon et du Mont-Saint-Jean avaient signalé un actif mouvement de trains sur la ligne de Château-Salins à Metz. Des patrouilles de cavalerie lancées vers la Seille, au point du jour, ne rencontraient plus aucun ennemi, mais signalaient la destruction de plusieurs ponts sur cette rivière, ce qui confirmait le repli définitif de l'ennemi.

Au détachement Lambin, on recevait, à 15 h. 15 seulement, l'ordre de réoccuper l'Etoile-Saint-Georges, dans la forêt de Champenoux, et de tenir les lisières nord et est, de Bey à Brin. L'heure tardive faisait même que cet ordre n'était qu'incomplètement exécuté.

Plus au nord, une compagnie du 335e réoccupait les ruines de Nomeny. Une batterie de 75 était poussée, avec un soutien d'artillerie, vers Létricourt pour canonner la voie ferrée à la bouche qu'elle décrit vers Delme. La batterie de 120 sur Cingoli se transportait sur la hauteur de la ferme Laborde, à 800 mètres au sud de Nomeny, d'où elle bombardait la même ligne près de la gare de Liocourt. Le tir de ces deux batteries ne restait pas sans effet, car on observait un arrêt, suivi d'un ralentissement très marqué, du trafic.

Dans la suite, après une série de petites opérations, la partie nord du front entre Seille et Moselle devait être portée jusqu'à la ligne Xon, Lesménils et la lisière est de la forêt de Facq, c'est-à-dire jusqu'aux positions que nous tenons encore actuellement (1).

(1) Ecrit en mai 1918.

Les divisions de réserve du général Léon Durand étaient appelées à garder le front compris entre Pont-à-Mousson et la cote 328, au nord de Hoéville. A leur droite, la 70e division s'étendait jusqu'auprès de Valhey (nord d'Einville), où elle se reliait au 16e corps. Ce dernier servait de liaison entre la 2e armée et la 1re, du moins à titre provisoire.

En effet, le jour même, 13 septembre, l'armée du général de Castelnau était disloquée en vue de renforcer nos troupes de l'Ouest, où commençait déjà la bataille de l'Aisne, que devait suivre la Course à la mer. Le 16e corps et le 2e groupe de divisions de réserve passaient à la 1re armée, chargée désormais de défendre Nancy. La 2e armée restait provisoirement composée du 20e corps, de la 2e division de cavalerie, de la 73e division (Toul), du 3e groupe de divisions de réserve et du 8e corps, ce dernier transporté, à dater du 14, dans la région de Saint-Mihiel. Le quartier général de l'armée allait à Commercy, le 20e corps dans la région Tremblecourt, Minorville, Sanzey (1); les divisions de réserve restaient sur les Hauts-de-Meuse, la 2e division de cavalerie vers Montsec.

Partout, dans le territoire abandonné par l'ennemi, nos troupiers trouvaient les traces de sa sauvagerie et de sa férocité natives. Il faut lire dans la *Victoire de Lorraine* (2) jusqu'où pouvaient aller ses trouvailles scatologiques. Il s'agit d'un moulin aux environs de Lunéville :

(1) Le détachement Ferry était disloqué le 13 septembre et celui du colonel Lambin le 15. Le bataillon du 335e rentrait à la 118e brigade à Bratte. La 117e réoccupait le secteur de Ville-au-Val. Le détachement Neltner ne la rejoignait que le 16. Le 325e ne comptait plus que quatre officiers de l'armée active sur les douze du début. Il avait déjà reçu 797 hommes de renfort. Quant au 314e, il n'en avait reçu que 299. Les pertes du 232e étaient très faibles.

(2) P. 49 et 50.

« ...Les officiers du village sont venus, après dîner, danser ici, explique une vieille femme. Ils se sont mis nus, Monsieur l'officier, oui, tout nus. Le colonel était là. Est-ce assez honteux! Un vieux de 60 ans, qui n'avait gardé que ses bottes. Et puis un petit morveux tenait le piano. Lui n'avait que son monocle!

« Et les bouteilles de champagne, Monsieur! Fallait voir comme elles filaient.... Alors, ils ont eu une idée. Les uns ont fait chercher leur casque à pointe, leur sabre avec leur ceinturon, leur revolver. Ils ont mis cela sur leur corps, sur leur corps tout nu, mon bon Monsieur. Les autres ont cherché dans les armoires. Ils ont trouvé le beau linge de Madame. Alors ils ont mis ses chemises, et aussi celles de Mademoiselle.... C'est alors qu'ils ont dansé, les Prussiens (1) casqués avec les Prussiens déguisés en femme... Il n'y a que le colonel qui dansait seul, tenant une bouteille et tournant comme une toupie... Enfin, ils en ont eu assez. C'est alors qu'ils sont venus tous dans cette chambre. Et ce qu'ils ont fait, tous ensemble, à même le plancher, vous le voyez... tout le beau linge... oui, ça leur a servi de papier. Et ils sont allés dans un tiroir chercher la robe de première communion de Mademoiselle... ils se sont essuyés avec. Et ils ont pris le voile. Et ils l'ont maculé aussi, les cochons. Et ils riaient, et ils riaient!... »

Le 18 septembre, le général de Castelnau recevait l'ordre de s'embarquer pour une nouvelle destination, avec l'état-major de la 2e armée. Le 20e corps allait quitter également la Lorraine. Quant au 16e corps, laissant à Lunéville la 74e division qui restait, avec les autres divisions, chargée de la défense de cette région, il séjournait du 13

(1) En réalité des Bavarois.

au 15 autour de Dombasle et dans la basse vallée du Sanon, puis, du 16 au 20, à Nancy. Le 21, il quittait cette ville pour la Woëvre, où un nouveau danger s'était révélé, la prise du Camp-des-Romains et de Saint-Mihiel par les Allemands. Dans l'intervalle, l'action de l'armée Dubail avait été étendue jusqu'à l'ouest de Toul. Elle se reliait directement à la 3e armée (général Sarrail).

La période des opérations actives en Lorraine, commencée vers le milieu d'août, était close avec cette dislocation. Nous reviendrons sur leurs résultats, mais on a pu se rendre compte de l'importance des efforts qu'ils avaient réclamés des troupes et des sacrifices qui en étaient résultés au cours de combats presque ininterrompus jusqu'au 12 septembre. Le détail des pertes est inconnu pour la plupart de nos troupes comme pour l'ennemi. Toutefois on se rendra aisément compte de leur poids global d'après l'indication suivante : à elle seule, du 24 août au 12 septembre, la 74e division perdit 140 officiers et plus de 5.000 hommes de troupe, soit le tiers de son effectif. D'autres troupes furent plus éprouvées encore.

CHAPITRE XVIII

FIN DE LA BATAILLE DE LA MEURTHE

Redoublement de l'offensive ennemie. — Prélèvement du 21ᵉ corps. — Offensive allemande du 4 septembre. — La 1ʳᵉ armée sur la défensive. — Ses pertes. — Le groupement des Vosges fléchit le 5 septembre. — La situation est rétablie par la 41ᵉ division. — Départ de la 6ᵉ division de cavalerie. — Affaiblissement de l'ennemi. — Prélèvement du 13ᵉ corps. — Retraite des Allemands (11 septembre). — Départ du 8ᵉ corps. — La 1ʳᵉ armée va jusqu'à la Moselle.

I

Cependant, à la 1ʳᵉ armée, le départ du 21ᵉ corps pour l'Ouest allait créer un grand vide. A ce moment même, l'ennemi manifestait un redoublement d'activité contre notre droite. Il semblait qu'il voulût se glisser entre les Vosges et la 1ʳᵉ armée, peut-être dans une pensée d'enveloppement.

A l'est de la Meurthe, nous avions réussi à progresser un peu vers Fouchifol et la Tête-de-Béhoulle, mais l'ennemi, marchant par la vallée de La Croix-aux-Mines, menaçait notre droite et nos communications avec le massif du Bonhomme (1ᵉʳ septembre). Il devenait indispensable de tenir solidement les hauteurs du bois de Mandray et les deux cols qui les traversent, sans quoi notre situation eût pu devenir très précaire à Saulcy, sur la Meurthe, où un de nos bataillons s'était maintenu, et dans les Vosges, autour du col du Bonhomme. Ordre était donné de s'ins-

taller sur la crête de Mandray et à la Tête-de-Béhoulle, afin d'en faire l'axe de nos opérations à l'est de la Meurthe. Mais il devait falloir huit jours d'efforts soutenus et onéreux, marqués par de nombreuses fluctuations Ainsi les cols de Mandray et des Journaux furent perdus et repris cinq fois au moins.

Sur les entrefaites, le grand quartier général adressait au commandant de la 1re armée le télégramme suivant : « Grâce aux efforts de vos troupes et aux succès que vous avez presque journellement obtenus, la situation est devenue bonne devant notre armée.

« Il me semble, maintenant, que les forces actives de l'ennemi font de plus en plus place à des formations de réserve et de landwehr. Il est donc possible de recouvrer un corps d'armée au moins de votre armée, pour être transporté sur un autre point du théâtre des opérations.

« Je vous prie de désigner, à cet effet, un de vos corps. Vous remédierez à la diminution de vos forces par une organisation plus solide des positions... » (1).

Les motifs ainsi allégués n'étaient qu'à moitié exacts. La situation de la 1re armée n'était pas telle que la dépeignait le général en chef. Quant à la substitution de forces de complément aux troupes actives de l'ennemi, elle n'était pas encore réalisée. Au contraire, les Allemands se renforçaient sur le front de la 1re armée. Le transport d'un corps d'armée dans l'Ouest n'en était pas moins indispensable. Il ne faisait que souligner l'erreur capitale que nous avions commise au début, en accumulant des troupes dans l'Est, entre le Rhin et la Meuse, alors que nous laissions à peu près vide l'espace compris entre la Meuse et la mer du Nord.

(1) 2 Septembre, 0 h. 15, reproduit d'après Hanotaux, VI, p. 59.



Quoi qu'il en soit, le 21e corps était désigné par le général Dubail. Il allait quitter la 1re armée après avoir repris, une fois de plus, le col de La Chipote. La 44e division le relevait dans ses positions le 2 septembre, fait qui, sans doute, était aussitôt connu de l'ennemi, car il attaquait La Chipote et nous refoulait vers l'ouest. Toutefois, avec l'appui de l'artillerie du 13e corps, la 44e division parvenait à enrayer l'avance des Allemands, qui ne dépassaient pas la lisière du bois d'Hertemanche, au nord de la route de Raon-l'Etape à Rambervillers (1).

L'embarquement du 21e corps commençait le 4 septembre, dans la région Bruyères, Epinal, Thaon-les-Vosges. A cette date, le 14e corps, à droite de la 44e division; tenait les lisières nord de la forêt de Mortagne, Rougiville et Anozel jusqu'à la Meurthe. Sa situation était « précaire » et restait telle jusqu'au 5 inclus. Elle dépendait, en effet, des troupes à sa droite, la 41e division et le reste du groupement des Vosges, insuffisantes pour fermer la trouée entre la Meurthe et ces montagnes. L'ennemi s'en rendait compte, dans ce pays où il avait dès longtemps organisé l'espionnage. Aussi, depuis le 29 août, multipliait-il ses attaques dans cette région.

D'ailleurs il ne restait pas inactif devant la gauche de la 1re armée. Le 3 septembre, il prononçait une vigoureuse offensive sur le front de la 26e division, au bois d'Anglemont. Il était repoussé.

---

(1) Hanotaux, VI, p. 62. Le 21e corps laissait à la 44e division, chargée de tenir le front Bru, Saint-Benoît, les trois bataillons de chasseurs qui constituaient sa réserve d'infanterie et une compagnie du génie. Il maintenait provisoirement sur le front la 86e brigade, alors fortement engagée. Le 6 septembre, il arrivait dans la région Wassy, Montiérender.

II

La nuit du 3 au 4, la 44e division était attaquée de nouveau dans le massif de La Chipote et perdait du terrain (1). A sa droite, les Allemands continuaient leur offensive en direction de Fraize et de Gérardmer. Pour parer à cette menace, le général Dubail jugeait nécessaire de porter vers Longemer la brigade Claret de la Touche, de la 66e division de réserve (2), qui opérait avec la 41e division. Au nord-ouest, la 27e division était rejetée de Nompatelize, dans l'après-midi du 4; elle perdait ensuite La Salle, le Petit-Jumeau. La 28e division tenait encore les Moitresses et les hauteurs du col d'Anozel. Du bois de La Pierre-de-Laitre, son artillerie arrêtait les Allemands. Mais la 27e division, qui avait défendu jusqu'à 20 heures la croupe au nord de La Bourgonce et le carrefour de la Croix-Idoux, entre la forêt de Mortagne et le bois de Chemont, perdait de nouveau du terrain. Deux de ses batteries laissaient même six pièces sur huit aux mains de l'ennemi.

Celui-ci tentait d'exploiter son succès par une attaque de nuit, qui était repoussée; nous réoccupions La Salle.

L'offensive allemande, coïncidant avec le départ du 21e corps, ne nous permettait plus de conserver l'attitude agressive qui avait été celle de la 1re armée jusqu'à la fin du mois d'août. Un ordre du général Dubail prescrivait de garder la défensive (3). Avec la brigade coloniale

(1) Hanotaux, VI, p. 140. Les troupes allemandes engagées comptaient aux XIVe et XVe corps.

(2) Cette division faisait partie du groupement sud de Belfort, général Mazel.

(3) « La 1re armée doit adopter, désormais, une attitude défensive

et la réserve d'infanterie (1) du 21ᵉ corps, la 44ᵉ division formait un corps d'armée provisoire qui prenait la place du 21ᵉ. Ordre était donné d'organiser notre première ligne pour une défense énergique, suivant les instructions du grand quartier général. Une réserve d'armée était constituée au moyen d'une brigade détachée de chacun des 8ᵉ et 13ᵉ corps. Enfin, on préparait une seconde ligne de défense sur la rive gauche de la Mortagne, du bois de Lalau à la Vologne, par Haillainville, Ortoncourt, Moyemont, Romont, la corne est de la forêt de Romont, Destord, le Grand-Mont, Bruyères (2). Nous comptions ainsi couvrir Epinal.

En prévision d'une tentative allemande vers Belfort, cette place avait été mise sous les ordres du général Dubail (1ᵉʳ septembre), comme il était naturel. On ne s'explique pas, en effet, l'indépendance que certains règlements avaient établie pour les places comprises dans la zone d'action d'une armée. Il est trop évident que le sort de chacune dépend de celui de l'armée. Le commandant de cette dernière doit, sous sa responsabilité, disposer des ressources en hommes et en matériel des places, ainsi que du reste de la région.

Les combats continuels soutenus, depuis le milieu d'août, par la 1ʳᵉ armée n'avaient pas été sans lui causer de très fortes pertes, surtout en officiers. Un témoin du 21ᵉ corps écrit, le 3 septembre, que le 17ᵉ bataillon de chasseurs a vu son dernier capitaine tué devant La Chi-

---

et se borner à maintenir les forces adverses qu'elle a devant elle » (Hanotaux, VI, p. 140).

(1) Trois bataillons de chasseurs. On donnait souvent ce nom aux deux régiments de réserve, à deux bataillons, affectés à chaque corps d'armée.

(2) Hanotaux, VI, p. 62 et 140.

pote; il ne compte plus que sept ou huit officiers. Le 17e de ligne est réduit à trois capitaines. Au 11e bataillon de chasseurs, il n'y en a plus. Les « tireurs d'officiers » choisis dans les compagnies allemandes mettent à profit la différence de tenue entre les cadres et la troupe pour les détruire peu à peu, dans la très juste conviction que, sans ses officiers, la meilleure compagnie perd le plus gros de sa valeur (1).

Du côté de l'ennemi, les pertes paraissent avoir été très fortes également. Des compagnies auraient été réduites à 64 et même à 36 hommes (2).

III

A la gauche du général Dubail, les 8e (3) et 13e corps maintenaient simplement leurs positions, à cheval sur la Mortagne. Visiblement, l'action de l'ennemi était vers la droite. D'ailleurs ces deux corps d'armée avaient été renforcés d'artillerie lourde tirée d'Épinal. Ils continuaient à « tenir » sur place les 5, 6 et 7 septembre. La gauche du 8e corps, 15e division, contribuait même, le 5 dans l'après-midi, à la réussite de l'offensive du 16e corps. Avec la 6e division de cavalerie, ces troupes rejetaient les Allemands à l'est de la Mortagne, qu'ils avaient franchie (4).

---

(1) Cf. Hanotaux, VI, p. 141, d'après Maurice Barrès, *L'armée française et la guerre*, *L'union sacrée*, p. 282, et capitaine F. Belmart, *Lettres d'un Officier de chasseurs alpins*, p. 41.

(2) Hanotaux, VI, p. 142, d'après *Mecklemburgs Söhne im Weltkrieg*, de M. Schafer.

(3) Le commandant de la 16e division, général de Maud'huy, partait le 4 septembre pour aller relever, au 18e corps (5e armée), le général de Mas-Latrie.

(4) V. *supra*, p. 157.

A la droite de la 1re armée, les événements prenaient une tournure plus sérieuse dans les journées des 5 et 6 septembre. La situation du groupement des Vosges devenait même critique. Du col de Mandray au col des Journaux, nos troupes fléchissaient jusque sur la Meurthe, de Saint-Léonard à Souche. En même temps, l'ennemi cherchait à déboucher à l'ouest des Vosges méridionales.

Le général Dubail donnait à la 71e division de réserve l'ordre de sortir du camp retranché d'Epinal et de s'établir en seconde ligne vers Gugnécourt, le sommet de la Croix-de-Faite (ouest de Bruyères), la droite à la Vologne. Cette précaution semblait d'autant plus nécessaire que, dans la matinée du 5, la 27e division perdait la Passée-du-Renard, au sud-ouest de La Bourgonce, le carrefour de la Croix-Idoux et celui du Haut-Jacques, entre la vallée de la Basse et celle du ruisseau de Taintrux. Déjà l'on prévoyait la nécessité d'un repli sur la ligne Brouvelieures, Bruyères, Haute-Vologne (1).

Heureusement, la situation tendait à s'améliorer dès le 6 septembre. A gauche, les 8e et 13e corps se maintenaient sur la Mortagne, où l'ennemi devenait de moins en moins pressant. Sur la Meurthe, le 14e corps reprenait l'offensive. La 27e division (2) progressait au delà de la Passée-du-Renard, du Grand-Jumeau, de la Croix-Idoux. A sa droite, la 28e (3) attaquait le Haut-Jacques, sans par-

---

(1) Hanotaux, VI, p. 144.

(2) D'après Hanotaux, VI, p. 146, elle était ainsi constituée : 53e brigade, 75e et 140e régiments, 14e bataillon de chasseurs; 54e brigade, 52e, 157e régiments, 12e, 28e, 50e bataillons de chasseurs; 2e régiment d'artillerie.

(3) Composition d'après Hanotaux : 55e brigade, 22e et 99e régiments; 56e brigade, 30e et 97e régiments, 11e, 13e, 22e bataillons de chasseurs; 54e d'artillerie.

venir à l'enlever, mais occupait Rougiville et le col de Grandrupt.

En même temps, la 41[e] division rétablissait la situation à l'est de la Meurthe. Par des attaques répétées, furieuses, fortement appuyées par l'artillerie, où nous perdions en tués et blessés une moyenne de 800 hommes par régiment, elle reprenait définitivement les cols de Mandray et des Journaux, arrêtait les tentatives de l'ennemi dans la vallée de La Croix-aux-Mines. Ainsi, l'ennemi, qui menaçait naguère nos communications avec le Bonhomme, voyait les siennes menacées vers Saint-Dié.

A la même date du 6 septembre, dans cette région des Vosges, nous reprenions Bagenelles, perdu le 5.

Le 7, le général en chef écrivait au général Dubail : « La région dans laquelle opère la 1[re] armée ne rendant pas indispensable le maintien... de la 6[e] division de cavalerie, il y a lieu d'en prévoir l'enlèvement prochain ». Ainsi, l'armée Dubail allait perdre son unique division de cavalerie, élément de force très appréciable, alors que la situation restait encore incertaine. Néanmoins, le général ne voyait dans les prélèvements qu'il avait subis, dans ceux qu'il subirait encore, aucun motif de désespérer. C'est même à cette même date du 7 septembre qu'il envoyait au général de Castelnau un officier chargé d'insister pour que la 2[e] armée n'abandonnât pas Nancy (1).

Dans la journée du 7, le 14[e] corps progressait légèrement. Nous maintenions nos positions de Rossberg (région du Bonhomme) (2). Sur plusieurs points du front,

---

(1) V. *supra*, p. 177.
(2) D'après le capitaine Rimbault, *op cit.*, p. 102, le 8[e] corps borde la Mortagne, en face de Magnières et Saint-Pierremont, tenus par l'ennemi. La gauche du 13[e] corps est au sud de Xaffévillers (et non Xainvillers, comme écrit M. Rimbault).

des indices concordants révélaient un affaiblissement de l'ennemi. En effet, le chef d'état-major du Kaiser, général von Moltke, avait envoyé, le 6, à la VII[e] armée, un ordre prescrivant la mise en route du XV[e] corps et du commandant de l'armée, von Heeringen. Ils devaient être transportés vers Trèves dès le 7, afin d'aller, par Maubeuge, renforcer la droite allemande, alors fortement engagée vers la Marne. Le XV[e] corps était relevé par des formations de complément. Le reste de la VII[e] armée était rattaché à la VI[e].

Les indices relevés au sujet de l'affaiblissement des Allemands amenaient le général Dubail à prescrire la reprise de l'offensive (8 septembre). Pourtant, sur la presque totalité du front, aucun changement marqué ne survenait dans nos emplacements. Dans les Vosges, au Rossberg, nous avions à supporter un bombardement d'une extrême intensité. Le général Bataille était tué, ainsi que plusieurs officiers autour de lui, mais nous conservions néanmoins le massif du Bonhomme. Au sud, dans le secteur de la Schlucht, le résultat était le même. Dès le 5 septembre, le général Putz avait prescrit au groupement des Vosges de ne plus céder de terrain. Son ordre était exécuté.

IV

Le 9 septembre, le général Dubail voyait encore affaiblir son armée. Du grand quartier général il recevait l'ordre suivant : « La partie décisive se joue à l'extrême gauche. Il serait absolument nécessaire de transporter encore un corps d'armée, 8[e] ou 13[e], dans la région de Paris. Désignez-en un et tenez le prêt ». En même temps, il apprenait, par un document trouvé sur l'ennemi, qu'un

mouvement important se développait au sud-ouest de Metz; les Ve, XIVe corps et IIIe corps bavarois marchaient sur Commercy, dans l'intention évidente de couper les armées de l'Est du reste de nos forces (1).

D'autre part, le général Dubail était, paraît-il, dans une complète ignorance des événements à l'ouest de la Meuse. Quoi qu'il en soit, il désignait le 13e corps pour quitter la 1re armée. Ordre était donné de l'embarquer à dater du 11, dans la région d'Epinal, pour être transporté au nord de Paris.

Entre temps, l'ordre général de l'armée pour le 9 septembre avait prescrit au 8e corps d'enlever, par une attaque de nuit, Magnières et Saint-Pierremont; au 13e corps de prendre le bois de la Horne, au nord-est de Xaffévillers; au corps provisoire de se rendre maître de Sainte-Barbe.

L'attaque du 8e corps, mal conduite et sans aucune préparation, semble-t-il, échoua. Le 95e, qui attaquait Saint-Pierremont, reçut des projectiles du régiment en seconde ligne. Nos troupes durent réintégrer leurs positions dans la soirée du 9 (1).

Quant à l'offensive du 13e corps et du corps provisoire, elle réussit.

Dans les Vosges, nous n'avions reculé nulle part le 9 septembre et quelques progrès avaient même été réalisés. Vers Thann, nous conservions nos positions, sauf Vieux-Thann, évacué le 9, et nous gagnions du terrain dans la vallée de Massevaux.

Le 10, le général Dubail recevait du grand quartier général des félicitations à peu près conçues dans les

(1) Hanotaux, VI, p. 150.
(2) Capitaine Rimbault, p. 107.

mêmes termes que celles adressées le même jour à la 2ᵉ armée et, comme ces dernières, amplement méritées (1).

Pour combler la brèche qu'allait ouvrir le départ du 13ᵉ corps, la 71ᵉ division de réserve fut portée en première ligne. De plus, le groupement Sud de Belfort fut dissous. La 14ᵉ brigade de dragons resta seule à la disposition du gouverneur de cette place. La 66ᵉ division de réserve fut rattachée à la 1ʳᵉ armée et portée dans la région Le Thillot, Saint-Maurice, de façon à rendre disponible toute la 41ᵉ division, dont les derniers éléments furent poussés sur le front. Ce mouvement s'opéra du 9 au 11 septembre.

Le matin du 11, les renseignements recueillis confirmant la retraite d'une partie des troupes et de l'artillerie, le général Dubail prescrivait de continuer l'offensive. Dès 11 h. 45, il faisait connaître que l'ennemi se repliait devant le groupement des Vosges et ordonnait d'attaquer sur tout le front. A 13 h. 10, Saint-Dié ayant été évacué, il prescrivait de lancer des détachements de poursuite partout où il serait possible. Le 14ᵉ corps progressait rapidement dans la combe de Nompatelize et rentrait à Saint-Dié. La 41ᵉ division poussait de l'infanterie à Fouchifol et de la cavalerie à Laveline, dans la vallée de La Croix-aux-Mines, où l'ennemi était arrivé les jours précédents

(1) « Depuis plus d'un mois, votre armée combat presque journellement, montrant des qualités remarquables d'endurance, de ténacité et de bravoure. Vous avez su, vous-même, insuffler à tous l'ardeur dont vous êtes animé; malgré les prélèvements importants qui ont été successivement opérés sur vos forces, vous avez su maintenir l'ennemi, et vos troupes ont compensé la diminution de vos effectifs par une activité toujours croissante.

« Je tiens à vous témoigner, à vous et à la 1ʳᵉ armée, toute ma satisfaction pour le résultat obtenu » (Hanotaux, VI, p. 151).

jusqu'au Chipal. Désormais, notre liaison avec le Rossberg et le Bonhomme n'était plus menacée.

A gauche, le corps provisoire et la 71e division de réserve atteignaient la Meurthe, comme avait fait la 41e division. Le 8e corps se bornait, dit-on, à pousser une compagnie sur Magnières et une autre sur Valois. Ces reconnaissances étaient aisément arrêtées (1).

Mais la 1re armée, comme la 2e, était affaiblie de nouveau, à l'heure même où elle aurait pu mettre à profit la retraite de l'ennemi après cette longue série de combats.

Dans la matinée du 11, le général Dubail recevait l'avis suivant du grand quartier général : « Il se peut que l'ennemi récupère des forces devant la 1re armée pour les amener devant Nancy ou dans la Woëvre. Etudiez les moyens de récupérer des forces, de préférence un corps d'armée constitué, qui pourrait être amené en arrière de votre gauche comme réserve générale des 1re et 2e armées, à hauteur de Bayon. S'il en était besoin, toutes ces forces pourraient être transportées en Woëvre » (2).

Des deux éventualités ainsi prévues, la première était peu vraisemblable, d'après la tournure prise par les événements, jusqu'au soir du 10, à l'est de Nancy. La seconde semblait fort probable. Le général Dubail désigna d'abord le 14e corps, puis le 8e, mieux placé, pour être dirigé dans la région de Bayon, Charmes. Le 14e corps allait appuyer vers Rambervillers; la 71e division de réserve et la 41e division se partageraient le front qu'il occupait antérieurement.

En attendant le départ du 8e corps, le général Dubail prescrivait une offensive générale pour le 12 septembre :

(1) Cf. Hanotaux, VI, p. 152.
(2) Hanotaux, VI, p. 154.



le corps d'armée provisoire marcherait sur Raon-l'Etape, la 71[e] division sur Baccarat et le 8[e] corps sur Domptail et Azerailles. Ainsi la gauche de l'armée borderait la Meurthe, alors que la droite la débordait sensiblement vers Ban-de-Sapt et Coinches.

Après tant de combats acharnés, où l'enjeu était presque toujours quelques centaines de mètres, la retraite subite des Allemands surprenait fort les troupes. Au 8[e] corps, par exemple, on apprenait dans la journée le départ des Allemands, pendant la nuit, de Magnières et de Saint-Pierremont. Ils étaient en retraite précipitée vers le nord. Le 95[e] prit aussitôt possession de ce dernier village, qui fut trouvé rempli d'équipements, d'armes, de débris de toute nature. Le régiment allait passer la nuit à Domptail, sans coup férir (1).

Les détachements de poursuite poussés jusque dans la région de Blâmont ne rencontraient plus l'ennemi. Mais, à l'est, il occupait encore Raon-sur-Plaine, le Donon, Senones, Ban-de-Sapt. Sur la Meurthe, comme sur la Mortagne et devant Nancy, les batailles de Lorraine se terminaient par un échec incontestable de l'ennemi. Nulle part, malgré de très lourdes pertes, il n'était parvenu à obtenir un succès durable et cette période des opérations aboutissait pour lui à un recul sur tout le front. Il revenait aux abords de notre ancienne frontière et, dès lors, la situation ainsi établie était destinée à se stabiliser. Entre la Moselle et les Vosges, les positions occupées par les deux adversaires en mai 1918 ne diffèrent pas essentiellement de celles qu'ils tenaient vers le 13 septembre 1914.

Au 8[e] corps, le 13, les troupes recevaient, dans la ma-

(1) Capitaine Rimbault, p. 125.

tinée, l'ordre suivant : « Le 8e corps d'armée, victorieux, va continuer sa marche en avant et poursuivra l'ennemi jusqu'au delà de ses frontières ». Une demi-heure après, un contre-ordre survenait, au grand regret de tous : la poursuite était abandonnée à d'autres unités et le corps d'armée allait s'embarquer dans la région de Charmes, pour une destination inconnue (1).

La 71e division et le corps d'armée provisoire bordèrent la Meurthe d'Azerailles à Raon-l'Etape. La zone d'action de la 1re armée était étendue jusqu'à la vallée de la Moselle, ainsi que nous l'avons vu, et sa composition entièrement modifiée. Désormais, elle comprendrait surtout des divisions de réserve et sa tâche serait limitée à la défense des positions reconquises.

---

(1) Capitaine Rimbault, p. 136. L'embarquement du 95e avait lieu le 15 à 5 heures (*ibid.*, p. 140).

CHAPITRE XIX

RÉFLEXIONS SUR LES BATAILLES DE LORRAINE

Résultats généraux. — But de l'offensive allemande en Lorraine. — Répartition générale des Allemands. — Effectifs des VIe et VIIe armées. — Les 1re et 2e armées. — Variations d'effectifs. — Notre supériorité numérique dans l'Est. — Les erreurs de notre concentration. — L'offensive préliminaire. — Nos doctrines de guerre en 1914. — La proclamation du roi de Bavière. — Enseignements tactiques des batailles de Lorraine.

I

Comme dans les Ardennes et sur la Sambre, nos opérations avaient mal débuté en Lorraine. Après deux tentatives prématurées et inopportunes d'offensive en Alsace, aboutissant finalement à l'abandon de la majeure partie du terrain conquis, nous avions entrepris une autre série d'opérations de même nature en Lorraine, interrompues par le double échec de Sarrebourg et de Morhange. Il avait fallu effectuer une pénible retraite, mettant à une dure épreuve le moral de nos troupes, si haut au moment de la mobilisation.

A ces mouvements rétrogrades succéda une longue période d'offensive, alternant avec des échecs, avec des retraites partielles suivies de retours offensifs. Nos deux armées, et particulièrement la 1re, y furent exposées à des attaques acharnées, répétées, incessantes. Elles y firent preuve d'une énergie, d'une abnégation, d'une endurance qui ne sauraient trop être célébrées. Grâce à elles, la

droite de nos forces remplit entièrement sa mission, qui consistait à fixer sur notre front lorrain un maximum de troupes allemandes, tout en servant de pivot inébranlable au centre et à la gauche des armées alliées. Si ces dernières ont pu opérer le délicat rétablissement qui portera dans l'Histoire le nom de Victoire de la Marne, c'est grâce à la solidité inébranlable de leur aile de Lorraine.

Notons encore l'étroite solidarité qui se manifesta entre les 1re et 2e armées, bien qu'aucune ne fût subordonnée à l'autre. Peut-être aurait-il été plus avantageux encore de les grouper sous un même commandement, puisqu'elles opéraient sur le même théâtre d'opérations. Le général en chef était trop loin, son attention était trop retenue à l'ouest de la Meuse pour qu'il pût diriger efficacement nos armées de l'Est.

On a beaucoup discuté l'importance de l'offensive allemande en Lorraine, non sans que, parfois, des considérations de personnes soient intervenues pour tendre à l'exagérer. C'est ainsi que l'un des principaux historiens de la Grande Guerre a écrit de la « manœuvre de la Trouée de Charmes » que, « parfaitement conçue et magnifiquement exécutée », elle était « une des plus belles de l'histoire militaire ». « Il y a dans cette combinaison de la stabilité et du mouvement, quelque chose qui sent son Marengo » (1). Peut-être trouvera-t-on qu'il y a une singulière exagération dans ces louanges. Il suffit de rappeler que nos batailles de Lorraine n'eurent, par leurs résultats matériels et moraux, absolument rien d'une bataille décisive comme Marengo.

Dans une publication dont on s'accorde généralement

---

(1) Hanotaux, V, p. 42-44.



à constater l'importance (1), un officier d'état-major allemand, qui paraît inspiré par de hautes personnalités, a établi que la mission de l'aile gauche allemande (V[e] et VI[e] armées) « consistait principalement à retenir de grandes forces françaises sur les positions extrêmement puissantes de Nancy, Toul et Verdun, et dans les autres fortifications de la Meuse » (2). Tandis que nous serions ainsi fixés en Lorraine, la droite allemande aurait plus de facilités pour l'exécution de son grand mouvement enveloppant par la Belgique, déclenché dès le premier jour des hostilités.

L'importance relative des opérations de Lorraine et dans le Nord de la France résulte de ce qui précède. On peut aussi la déduire des effectifs et de la composition des armées chargées de ces deux missions. Le gros de la cavalerie allemande est affecté aux I[re], II[e], III[e] armées. De même pour la garde prussienne. Les I[re] et II[e] armées surtout sont très fortement constituées. Elles ne comptent pas moins de douze corps d'armée, tandis que les trois armées du centre en ont quatorze et les deux armées de gauche neuf seulement (3).

Notons encore que, dans notre plan de concentration primitif, les 1[re] et 2[e] armées devaient faire face aux VI[e] et VII[e], les 3[e], 4[e] et 5[e] aux V[e] et IV[e], alors que les I[re], II[e] et III[e] armées allemandes n'auraient devant elles que des unités de réserve ou de territoriale (4). Il fallut, dès le début des opérations, modifier la composition de nos

---

(1) *Une version allemande de la Marne. Les batailles de la Marne* (6-12 septembre 1914), par un officier d'état-major allemand, traduction Th.-C. Buyse, avec étude critique de J. Reinach, *Van Œst et C[ie]*, 1917.

(2) *Ibid.*, p. 90.

(3) Cf. *La grande guerre sur le front occidental*, II, p. 97.

(4) Cf. *La grande guerre sur le front occidental*, II, p. 100 et suiv.

armées et leur répartition, ce qui n'alla pas sans des inconvénients de toute nature. On admettra difficilement que ces faits irrécusables témoignent en faveur de notre prévoyance.

Nous allons voir que les effectifs de nos 1re et 2e armées varièrent beaucoup du 25 août au 12 septembre, ainsi, d'ailleurs, que ceux des VIe et VIIe armées allemandes. Mais il est facile d'établir que les nôtres dépassèrent très sensiblement, à un moment donné, ceux de l'ennemi en Lorraine, alors que le centre et la gauche de nos armées étaient dans une regrettable infériorité numérique, même en tenant compte des forces britanniques, encore très restreintes. On se souvient du mot inoubliable de Guillaume II sur la « méprisable petite armée anglaise ».

L'effectif maximum de notre 1re armée atteignit 13 divisions, y compris les fractions appelées à constituer la 6e armée, mais sans la brigade coloniale, les régiments de réserve des corps d'armée et la 71e division (Epinal) (1). Quant à la 2e armée, à un moment donné elle représenta un total de 12 divisions, sans la 73e (Toul), sans la brigade coloniale et les régiments de réserve des corps d'armée (2). Le total général atteignit 25 et même 28 divisions, sans ces régiments de réserve, presque toujours utilisés à des opérations accessoires. Les VIe et VIIe armées allemandes comptaient 9 corps d'armée, soit 18 divisions sans les formations d'ersatz et de landwehr. Nous avions donc une supériorité numérique marquée en Lorraine, et nous étions inférieurs en nombre à l'ouest de la Meuse, où

(1) 8e, 13e, 21e, 14e corps, cinq groupes Bataille, huit groupes alpins de réserve, 44e division, 41e division; 58e, 57e divisions de réserve.

(2) 16e, 15e, 20e, 9e corps (une division), 74e, 70e, 64e, 68e, 59e divisions de réserve.



se jouait la grosse partie. Il est difficile d'admirer cette répartition.

On s'est efforcé, en présentant ces calculs sous une autre forme, d'en tirer des conclusions qui diffèrent entièrement des nôtres. Il y a lieu d'examiner de près les évaluations dont il s'agit.

II

Au début (1), la VI[e] armée comprenait, outre trois divisions de cavalerie, cinq corps d'armée (II[e], III[e] corps bavarois, XXI[e] corps, I[er] corps bavarois et I[er] corps de réserve bavarois), soit un effectif approché de 215.000 hommes. Dès la fin d'août, les Allemands constituèrent de nouvelles formations, montrant ainsi qu'ils n'avaient pas oublié l'exemple du Gouvernement de la Défense nationale en 1870-1871. Deux compagnies d'ersatz furent créées dans chaque brigade. L'ensemble permit de former 17 brigades mixtes, groupées en 6 divisions. Trois furent identifiées sur le front lorrain (2). En outre, un certain nombre de régiments de landwehr étaient en Lorraine dès le mois d'août (3). Dans les premiers jours de septembre, la VI[e] armée reçut la 33[e] division de réserve venue de Metz et comprenant une brigade active; puis la 32[e] division de réserve (10 septembre), qui opéra dans la Woëvre. En faisant état de toutes ces troupes de complément, de valeurs fort inégales, on arrive à un effectif de

(1) Hanotaux, VI, p. 130 et suiv.

(2) Division de la Garde, une division saxonne, une division bavaroise (Hanotaux).

(3) 6[e] division, 4[e], 6[e], 7[e], 8[e], 10[e] régiments de landwehr bavaroise; 25[e], 65[e], 28[e], 29[e], 68[e], 30[e] régiments prussiens (Hanotaux). Le même auteur y ajoute ensuite les 43[e] et 45[e] brigades de landwehr et deux « détachements ».

300.000 hommes. Mais il convient d'ajouter que, ni les divisions d'ersatz, ni les régiments de landwehr endivisionnés ou non ne pouvaient, au début, être considérés comme des troupes de campagne. Ce chiffre de 300.000 hommes paraît donc fort exagéré.

Quant à la VII[e] armée, au début elle comprenait les XIV[e], XV[e] corps, le XIV[e] corps et la 30[e] division de réserve, destinée avec la 39[e] division à former le XV[e] corps de réserve : au total, vers le 20 août, sept divisions que M. Hanotaux évalue à 140.000 hommes. En outre, des formations d'ersatz et de landwehr renforcèrent la VII[e] armée (1), ce qui porterait l'ensemble à 220.000 ou 230.000 hommes, chiffre sur lequel nous faisons également toutes nos réserves. D'ailleurs, dès le 6 septembre, ces forces furent très sensiblement réduites par le départ de deux corps d'armée mis à la disposition de la VI[e] armée, puis du XV[e] corps envoyé sur l'Aisne.

Si les effectifs allemands se modifièrent du 25 août au 12 septembre, ce fait est encore plus vrai pour les nôtres. Une brigade légère de la 2[e] division de cavalerie et toute la 10[e], le 15[e] corps, la 18[e] division (9[e] corps) quittèrent la 2[e] armée avant le 5 septembre. Le reste de la 2[e] division de cavalerie se porta dans la Woëvre le 8 (2). M. Hanotaux évalue donc à 206.000 hommes environ l'effectif de la 2[e] armée au 20 août, à 242.000 le 25, à 200.000 le 4 septembre et à 136.000 le 13. Ces chiffres, qui ne tiennent aucun compte des pertes, pas plus d'ailleurs que ceux relatifs aux Allemands, semblent fort sujets à caution.

(1) 19[e] division saxonne d'ersatz (?), une division bavaroise d'ersatz, douze régiments de landwehr badoise et wurtembergeoise (von Gaede) (Hanotaux).

(2) M. Hanotaux en tient compte comme quittant la 2[e] armée, alors qu'il énumère dans les renforts allemands la 32[e] division de réserve opérant également dans la Woëvre (*ibid*, p. 132-136).



La seule évaluation présentant quelques chances d'exactitude est celle du nombre des divisions d'infanterie, la véritable unité tactique comme on a pu le constater au cours de cette guerre, où les armées et les corps d'armée ont subi des modifications incessantes dans les deux camps.

A la 1re armée, la 8e division de cavalerie, le 21e corps, la 6e division de cavalerie, le 13e corps, le 8e corps furent transportés sur d'autres théâtres d'opérations du 30 août au 14 septembre. M. Hanotaux (1) évalue donc à 320.000 hommes environ l'ensemble des armées Dubail et Pau vers le 20 août; à 290.000 vers le 25; à 165.000 à la fin de la bataille de la Mortagne et de la Meurthe.

Tous ces calculs, dont les bases sont très fragiles, comme on a pu le constater, permettent d'aboutir à une conclusion non moins aventurée, à savoir qu'au moment de la bataille de la Mortagne les armées allemandes de Lorraine représentent un effectif total de 530.000 hommes et les armées françaises de 532.000. A ces évaluations nous en opposerons d'autres, qui paraissent plus fondées. L'effectif maximum des 1re et 2e armées réunies représente 28 divisions (2) actives ou de réserve; celui des VIe et VIIe armées allemandes est de 19 divisions actives ou de réserve, auxquelles s'ajoutèrent 12 divisions d'ersatz ou de landwehr; ces dernières n'ayant d'analogues dans notre armée que les formations territoriales qui ne figurent pas dans le relevé de M. Hanotaux, il n'y a pas lieu de les faire entrer en compte pour l'ennemi. Même en comptant les cinq divisions d'ersatz, qui ne pouvaient être

---

(1) VI, p. 138.

(2) Y compris les deux brigades coloniales, les 71e et 73e divisions de réserve, mais sans les régiments de réserve des corps d'armée.

comparées aux divisions actives ou de réserve, le total des VI[e] et VII[e] armées ne serait encore que de 24 divisions au plus.

Nous en concluons que nos forces de l'Est étaient numériquement supérieures à celles de l'ennemi. On n'est arrivé qu'en torturant les chiffres à les considérer comme à peu près égales (1), et cela dans le but, constamment visé, d'alléger les responsabilités encourues : « L'offensive des Allemands par la Belgique n'était pas, comme on l'a dit et comme on le répète encore, la seule opération à laquelle le haut commandement allemand eût consacré des forces importantes. Par conséquent, il eût été absurde, de la part du général Joffre, de n'avoir en vue que cette offensive et de diminuer sa force de l'Est » (2).

Ce qui fut « absurde » de la part de notre grand quartier général, pour employer l'expression même de M. Hanotaux, c'est de ne tenir aucun compte de l'invasion de la Belgique, commencée dès le 4 août et prévue depuis des années, dans la concentration qui s'opéra les jours suivants; c'est d'avoir obstinément fermé les yeux à cette menace évidente, en ajournant jusqu'à la dernière extrémité les mesures indispensables pour y parer. Dans les conditions où se trouvait la France vers le milieu d'août 1914, en face d'une attaque menaçante qui pouvait compromettre sa vie nationale, il était déraisonnable de maintenir dans l'Est des effectifs dépassant le strict nécessaire pour la défensive pure et simple; il l'était encore plus d'entreprendre des mouvements offensifs en Alsace et en Lorraine, sans chances sérieuses de succès, alors que nos troupes demeuraient en très grande infériorité numérique

(1) Hanotaux, VI, p. 138.
(2) Hanotaux, *ibid*. Cf. VI, p. 162-168.

à l'ouest de la Meuse. On l'a écrit récemment, et nous y souscrivons volontiers : « Après la magnifique résipiscence de la Marne, on peut, sans inconvénient, avancer que jamais on ne se trompa aussi complètement. L'erreur fut absolue et, ce qui stupéfie, volontaire, car jamais attaque ne fut plus prévue, plus annoncée, plus prophétisée que celle qui se produisit en août 1914; les stratèges de la vieille école, non seulement l'avaient prédite depuis quarante ans, mais nous avaient donné les moyens d'y parer; on bafoua leurs idées et on abolit leur œuvre... » (1).

III

Comment, en présence de ces faits, a-t-on pu écrire : l'échec allemand « sur le front de France... est dû aux précautions prises ...pour accumuler dans l'Est des forces égales aux forces allemandes. Il est dû surtout à l'idée très juste et très profonde que notre haut commandement s'est faite, dès le début, de l'importance de la manœuvre dans l'Est. Sauver l'Est, c'était sauver l'armée, c'était sauver la France! » (2).

Est-il besoin d'ajouter qu'il y a là une singulière déformation des événements? Non, il n'est pas exact que « sauver l'Est, c'était sauver la France », attendu que si notre gauche avait été mise en déroute sur la Marne, rien n'eût pu empêcher l'enveloppement de cette aile, c'est-à-dire un véritable désastre, suivi de l'entrée des Allemands dans Paris.

(1) F. Engerand, *Le drame de Charleroi*, *Correspondant* du 10 avril 1918, p. 219. Dès 1890, un officier belge, le major Girard, prévoyait la violation par les Allemands de la neutralité belge (*La Belgique et la guerre prochaine*, la *Lecture*, tome XI, p. 323, 438 et suiv.).

(2) Hanotaux, VI, p. 168.

M. Hanotaux écrit encore (1) : « Ne résulte-t-il pas tout naturellement de ces données incontestables que le haut commandement français suivait les lois de la sagesse et du bon sens quand il opposait dans l'Est, aux forces considérables de l'ennemi, les forces nécessaires pour s'en prendre à lui, lui sauter à la gorge, le battre et ultérieurement le refouler au cas où le territoire français serait envahi »? C'est le *leit-motiv* de cette partie de l'*Histoire illustrée de la Guerre de 1914;* il y revient constamment, sans en être plus exact. Accumuler des forces dans l'Est revenait nécessairement à réduire d'autant celles à l'ouest de la Meuse. Or, quel était le plus important de sauvegarder nos départements lorrains ou ceux situés entre Paris et la frontière belge? Il ne peut y avoir de doute à cet égard, si l'on tient compte des ressources de tout genre que renfermaient le Nord, le Pas-de-Calais, la Somme, l'Aisne et l'Oise. Nous avons pu le constater à nos dépens depuis août 1914.

Au sujet de l'offensive préliminaire, sur tout le front, telle que nous la mîmes en pratique, l'unanimité n'était pas faite avant la guerre. M. Hanotaux reproduit même (2) des passages d'une étude rédigée au printemps de 1914 par le général de Castelnau et concluant à une défensive stratégique « sur la rive gauche de la Mortagne, les hauteurs de Saffais-Belchamp et le Grand-Couronné de Nancy ». Néanmoins, le principe de l'offensive stratégique, du « coup de poing » préliminaire, gagnait constamment des adeptes, surtout parmi les jeunes cadres. Nous avons résumé ailleurs les idées du général de Grandmaison dans des conférences célèbres (3). Elles

(1) VI, p. 172 et suiv.
(2) *Ibid.*
(3) *La grande guerre sur le front occidental*, I, p. 274-278.

imprégnaient jusqu'à des règlements (1). Dans ses *Principes de la guerre, conférences faites en 1900 à l'Ecole de guerre* (2), le général Foch écrivait : « Le mouvement est la loi de la stratégie.... Mais, ce choc, on pourra l'attendre? Evidemment non. Car, si on ne le cherche pas, il pourra bien ne pas se présenter ou se présenter dans de mauvaises conditions... Il faut aller le chercher... ». Peut-être y avait-il là une doctrine trop rigide. L'expérience que nous subissons depuis quatre ans n'est guère en faveur de l'offensive quand même, de l'offensive contre des forces très supérieures, à moins qu'il n'y ait complet défaut d'équilibre entre les quantités morales en présence.

On concluait néanmoins « à une offensive entre Metz et le Donon » (3). On ne tenait aucun compte de l'avis prophétique du lieutenant-colonel Grouard : « Une contre-offensive entre Metz et les Vosges, non seulement n'aurait aucune chance de succès, mais serait des plus dangereuses » (4). Le général Foch écrivait : « Il nous faut aller à Berlin en passant par Mayence », c'est-à-dire en rééditant le plan mort-né de Napoléon III en 1870. On développait même le projet d'opérations suivant, dont la naïveté n'a pas besoin d'être soulignée : « Percer l'ennemi entre ses deux camps retranchés de Metz et de Strasbourg », après avoir réuni « toute la masse disponible des troupes actives, de réserve et même de territoriale » dans la région de Neufchâteau. L'auteur eût d'ailleurs préféré la combinaison suivante : disposer nos masses

(1) *Ibid*, p. 279-283.
(2) 3e Edition, 1911, cité par Hanotaux, VI, p. 180.
(3) Général Leblond, cité par Hanotaux, VI, p. 180.
(4) *France et Allemagne. La guerre éventuelle*, 5e édition, 1913, cité par F. Engerand, *Correspondant* du 10 avril 1918, p. 223.

derrière la ligne Verdun, Toul, leur centre de gravité dans la région Vitry-le-François, Revigny, Bar-le-Duc, Saint-Dizier. La masse principale serait flanquée au nord par une armée dans la région Reims, Rethel, Vouziers; au sud par une autre armée, vers Neufchâteau, Mirecourt. En outre, un détachement opérerait dans les Vosges et un corps d'armée à l'extrême droite.

Dès qu'on serait suffisamment renseigné sur la marche de l'ennemi, l'armée de Reims se porterait à sa rencontre dans la région Sedan, Montmédy; l'armée de Neufchâteau jouerait le même rôle vis-à-vis du groupement débouchant par Avricourt. La masse principale livrerait bataille sur les Hauts-de-Meuse et le Grand-Couronné (1). L'auteur de ces plans ingénieux oubliait un détail parmi beaucoup d'autres : l'invasion probable des Allemands par la Belgique.

On a reproché à la défensive stratégique de laisser d'importantes fractions du territoire à la merci de l'ennemi (2). Est-il bien opportun d'insister sur un argument de ce genre, alors que l'offensive stratégique du milieu d'août 1914 a conduit finalement les Allemands à Luzarches et qu'ils sont encore à Noyon (mai 1918)?

M. Hanotaux résume comme il suit les motifs de notre action en août 1914 : « Utilisation de l'heureuse avance que les travaux du grand état-major assurent à notre concentration; nécessité d'opposer des forces considérables au plan d'invasion des Allemands en Lorraine annexée; nécessité de protéger, non seulement le territoire national, mais l'aile droite de l'armée contre l'attaque

(1) *Capitaine Sorb* (Ch. Cormier), *La doctrine de la Défense nationale*, cité par Hanotaux, VI, p. 180-182.
(2) Hanotaux, VI, p. 180.

brusquée des Allemands sur Nancy et sur la Trouée de Charmes; succès rapide à exploiter en cas de victoire; possibilité de revenir sur une première défaite, à supposer qu'elle se produise; impulsion, élan, mouvement, audace, pleine et libre expansion du tempérament national et de la volonté nerveuse de la jeune armée; telles sont les raisons qui ont décidé le haut commandement français à prendre l'initiative dans l'Est et à y porter, dès le début de la guerre, des forces considérables.... L'ennemi l'a reconnu lui-même : ce sont les échecs dans l'Est qui ont fait échouer le grand plan allemand » (1).

Ces arguments sont-ils de nature à justifier notre premier dispositif de concentration et même celui qui lui fut substitué en cours d'exécution, ainsi que notre offensive préliminaire sur tout le front entre le Rhin et l'Escaut? Nous ne le croyons pas. Pour nous, il y eut erreur grave dès le début. Notre grand quartier général, mal renseigné, évalua trop bas les forces de l'ennemi; il ne sut pas apprécier l'importance du mouvement par la Belgique. Il opéra une série d'offensives échelonnées du Rhin à la Sambre, dans des conditions telles qu'elles ne pouvaient aboutir à rien. Et pourtant le lieutenant-colonel Grouard l'avait démontré : « L'offensive initiale ne peut nous conduire qu'à la défaite » (2). Où puiser, dans tout cela, des motifs d'admirer la « perspicacité » et la « sagesse » du grand quartier général (3)? Nous en restons personnellement convaincu, avec M. Engerand : « Cette offensive de Lorraine fut assurément une des plus lourdes fautes de cette guerre » (4).

(1) Hanotaux, VI, p. 182.
(2) *Op. cit.*, cité par F. Engerand, p. 222.
(3) Hanotaux, VI, p. 168, 172.
(4) F. Engerand, *loc. cit.*, p. 243.

IV

Si les échecs des Allemands en Lorraine n'eurent pas toute l'importance qu'on leur a prêté parfois, ils n'en furent pas moins réels. Il faut se rendre compte, en effet, des illusions vaniteuses, de la mégalomanie outrancière qui hantaient les Allemands après nos premiers échecs en Lorraine, dans les Ardennes, sur la Sambre. Ils voyaient déjà la guerre terminée par l'écrasement de la France et de la Grande-Bretagne, le colosse russe accablé en quelques jours. Leur Kaiser ne s'était-il pas écrié, du haut de son balcon, à Berlin, le jour même de l'ouverture des hostilités : « Vous serez de retour, vainqueurs, dans vos foyers, avant que les arbres ne soient dépouillés de leurs feuilles! » (1). Leur ambition, leur âpreté au pillage sous toutes ses formes n'avaient plus de limites. Un ensemble d'insuccès et d'échecs, survenus du 6 au 12 septembre, montra qu'ils avaient trop présumé de leurs forces. Ils ne pouvaient qu'en être profondément déçus. C'est sans doute pour amortir la dureté de ce coup que le roi de Bavière lançait, le 11 septembre, à sa petite armée, une proclamation qui vaut d'être reproduite par son emphase ridicule et mensongère :

« Mes chers Bavarois!

« Plein d'orgueil et de joie de la conduite héroïque de nos troupes, je me suis hâté d'accourir sur le théâtre

(1) D'après les *Mémoires de James W. Gérard*, *Revue hebdomadaire*, 11 mai 1918, p. 147.

de la guerre pour exprimer à tous ceux qui appartiennent à mon armée... une pleine et entière reconnaissance.

« Soldats! vos actes méritent d'être placés à côté des plus hauts faits de l'Histoire de nos ancêtres et vous assurent dans l'avenir une gloire immense.

« Beaucoup de succès et de grands succès sont déjà obtenus, mais il faudra encore livrer de durs combats jusqu'à ce que nos ennemis, qui nous ont criminellement attaqués, soient abattus. J'ai la ferme confiance que, tous, vous persévérerez dans votre inébranlable fidélité et bravoure jusqu'à la fin glorieuse de la guerre.

« Soldats! mes meilleurs vœux vous accompagnent. Que le Dieu tout-puissant daigne attacher pour toujours la victoire à nos drapeaux. C'est ma fervente prière quotidienne au milieu de ces grands événements pour nous si durs!

« Donné en Lorraine, le 11 septembre 1914.

« Louis » (1).

Certes, le vassal couronné qui écrivait ces lignes en septembre 1914 ne se doutait guère que, quatre ans après, le front de ses troupes en Lorraine serait, à très peu près, identique à celui qu'elles occupaient alors. Si les Allemands n'étaient intoxiqués, au delà de toute imagination, par l'orgueil, par l'avidité d'un peuple de proie qui se croit, comme naguère l'Autriche (2), appelé à régir le monde, ils s'apercevraient que tant de sacrifices les laissent sur notre front (mai 1918) dans une situation inférieure à celle qu'ils occupaient en septembre 1914.

(1) Hanotaux, VI, p. 156.
(2) Tout le monde connaît la devise qui se traduit par A. E. I. O. U.

V

En ce qui concerne la tactique, les batailles de Lorraine ne faisaient que confirmer les résultats des opérations précédentes. Malgré leur répugnance innée, nos troupes étaient amenées à se rendre compte de l'importance des fortifications passagères : « A force de prôner l'offensive, de répéter que, seul, le mouvement en avant est décisif et irrésistible, on ne songeait pas assez qu'il est utile, par moment, de s'accrocher au sol et de remuer la terre pour augmenter sa capacité de défense. Et cela est surtout vrai pour les petites unités... (1).

L'artillerie lourde allemande, les avions continuaient d'exercer une action déprimante sur nos troupes : « C'est toujours leur maudite artillerie lourde qui démoralise. Ils nous atteignent à dix kilomètres. Pour nous, même avec les 155 que nous possédons, il faut nous avancer jusqu'à six kilomètres d'eux. Et ces odieux aéroplanes allemands sont toute la journée à planer pour nous repérer! » (2).

Entre les différentes armes, chez nous, la liaison se montrait trop souvent imparfaite, au point que les obus de l'artillerie, par exemple, atteignaient l'infanterie et arrêtaient ses progrès. Dans le bois de Bareth, le 6e bataillon de chasseurs était ainsi couvert de projectiles par des pièces de 75 et obligé de se replier par suite de ses pertes. On en arrivait à redouter nos canons plus que l'artillerie lourde adverse (3).

Il convient d'ajouter qu'avec leur souplesse d'esprit

(1) *Carnet de route d'un Officier d'alpins*, I, p. 46.
(2) *La Victoire de Lorraine*, p. 43.
(3) *Carnet de route d'un Officier d'alpins*, I, p. 48.

habituelle, nos troupes s'adaptèrent rapidement aux circonstances, si imprévues qu'elles fussent pour elles. Les tranchées qu'elles creusèrent ne le cédèrent nullement à celles des Allemands. Quant à leur tactique, elle se modifia de même. On utilisa davantage le terrain, on dissimula mieux ses mouvements, on prit des formations plus diluées et moins rigides. Malheureusement, les premiers engagements du mois d'août avaient causé aux 1re et 2e armées de lourdes pertes, surtout en cadres (1), et ces derniers devaient être difficilement remplacés. Un vieil adage l'assure, « ce sont toujours les mêmes qui se font tuer ». Trop de nos meilleurs officiers étaient restés sur les champs de bataille entre le Rhin et la Moselle. Comment suppléer à leur expérience, à leur entrain, à leur bravoure communicative?

En ce qui concerne la stratégie, les événements qui nous occupent ne marquent aucun progrès. Au contraire, les deux partis en reviennent à une sorte de stratégie linéaire, d'où l'idée de manœuvre paraît absente. Des Vosges à la Moselle, les deux fronts sont à peu près continus. Il n'y a nulle part de masse formée dans une intention déterminée. C'est une régression à la guerre de lignes, telle qu'on la pratiquait au XVIIe siècle, mais avec des effectifs et des moyens matériels infiniment plus considérables. Il ne paraît pas douteux qu'il y aurait mieux à faire qu'une série de batailles à fronts parallèles, telles qu'on a pu en livrer dès les temps lointains où les premières guerres ensanglantèrent le sol de l'Asie.

(1) V. *supra*, p. 215, les pertes de la 74e division du 24 août au septembre.

CHAPITRE XX

PARIS APRÈS LA BATAILLE DE LA SAMBRE

Première modification ministérielle. — Faiblesse du Gouvernement. — Inexactitude des communiqués. — Joie des Allemands. — Notre confiance dans les Russes. — Démission du Ministère. — Le nouveau Cabinet Viviani. — Bulletin français du 28 août. — La victoire d'Hindenburg à Tannenberg. — Le combat naval d'Heligoland. — Inquiétudes croissantes. — Le transfert du Gouvernement à Bordeaux. — Victoires des Russes en Galicie. — La déclaration de Londres. — La situation au 5 septembre.

I

Nous avons dit (1) dans quelle atmosphère de confiance et de calme s'étaient déroulées la mobilisation et la concentration. Pourtant notre organisation politique n'était pas telle qu'elle garantît une heureuse direction de la guerre : « Le Gouvernement manque d'autorité. Le Président de la République, depuis la fâcheuse expérience du 16 mai, a renoncé en fait à user des droits que lui réserve la Constitution. Les ministres, les directeurs des grands services publics ont pris peu à peu l'habitude de capituler devant les exigences égoïstes du Parlement et surtout des parlementaires. « C'est la princesse qui paie », suivant un mot qui a fait fortune, mais qui n'a pas sauvé celle de la France. Un certain laisser-aller général a

---

(1) *La grande guerre sur le front occidental*, II, p. 17, 99 et suiv.

envahi les mœurs politiques. C'est ce qu'on appelle « la République des camarades »; le régime des « bons garçons », mais les bons garçons ne sont pas forcément, ni même aisément, de bons citoyens. Les hommes d'Etat, qui savent à quoi s'en tenir et qui entrevoient l'abîme, n'osent parler... » (1).

Bien que, jusqu'alors, l'accord se fût manifesté complet entre le Parlement et le Gouvernement, celui-ci subissait, dès le 2 août, une première modification. Le ministre de la Marine, M. Gauthier, démissionnait, soit pour raisons de santé, comme on l'a dit, soit parce qu'il se sentait inférieur à sa tâche, ce qui paraît plus probable. Il était remplacé par un ancien gouverneur de Madagascar, M. Augagneur, que ses allures et son passé ne semblaient nullement appeler à ce poste. Lui-même avait pour successeur M. Sarraut au ministère de l'Instruction publique. Enfin, M. Doumergue prenait le portefeuille des Affaires étrangères, jusqu'alors détenu par le président du Conseil, M. Viviani.

Ce remaniement était insuffisant, car il ne modifiait en rien la composition générale du Cabinet, ni son orientation politique. On avait très justement songé à une entière reconstitution. Le Cabinet futur devait comprendre MM. Briand, Clemenceau, Delcassé, mais cette combinaison échoua par suite de l'opposition de M. Malvy, qui mit en mouvement, dit-on, les dirigeants du parti radical-socialiste (2). Le ministère Viviani avait été constitué après les élections de 1914, sous des impressions

---

(1) *Journal des Débats* du 18 mai 1918, extrait de *La France de la guerre*, tome I, par A. Albert-Petit.

(2) Jean Bernard, *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*, I, p. 435.

tout autres que celles qui nous agitaient en août. Il comprenait une majorité, sinon hostile au service de trois ans, du moins fort tiède à cet égard. Issu d'une Chambre élue au scrutin d'arrondissement, d'après le système majoritaire pur et simple, sous la pression d'une administration sans scrupule, il ne représentait pas plus qu'elle le pays véritable. La plupart de ses membres n'étaient que des politiciens vieillis dans des intrigues de couloirs, dans une basse politique électorale. Il leur était impossible d'oublier les intérêts de partis, d'essence si fugitive, pour ne songer qu'à la France, qui seule demeure. L'insuffisance de la plupart n'allait pas tarder à s'affirmer, quand la gravité croissante des événements fit voir à tous la nécessité d'une direction intelligente, énergique et persévérante dans ses desseins.

Soit qu'il fût lui-même mal renseigné par le grand quartier général, soit qu'il s'efforçât de cacher des vérités désagréables, le Gouvernement adressait à la presse des communiqués sensiblement inexacts. Celui du 24 août (15 heures) porte ce qui suit : « En Haute-Alsace, sur les Vosges et la Meurthe, l'ensemble des troupes est placé sous le commandement du général Pau », renseignement absolument faux. Non seulement les pouvoirs du général ne s'étendaient pas au delà de l'armée d'Alsace, mais cette armée elle-même allait être supprimée le 26 août et son chef laissé dans l'inaction, malgré son entrain et sa popularité auprès du soldat.

Le communiqué continuait ainsi : « Une armée partant de la Woëvre septentrionale et se portant sur Neufchâteau (Belgique) attaque les forces allemandes qui ont défilé dans le Grand-Duché de Luxembourg et sur la rive droite de la Semoy, se portant vers l'ouest.

« Une autre armée, partie de la région de Sedan, tra-

versant l'Ardenne, attaque les corps allemands en marche entre la Lesse et la Meuse.

« Une troisième armée, de la région de Chimay, s'est portée à l'attaque de la droite allemande entre Sambre et Meuse. Elle est appuyée par l'armée anglaise partie de la région de Mons.

« Le mouvement des Allemands, qui avaient cherché à déborder notre aile gauche, a été suivi pas à pas, et leur droite se trouve donc attaquée maintenant par notre armée d'aile gauche, en liaison avec l'armée anglaise.... A notre extrême gauche, un groupement a été constitué dans le Nord, pour parer à tout événement de ce côté... ».

Est-il nécessaire de faire remarquer que la vérité différait grandement de ce tableau? A la date du 24 août, l'offensive de nos 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ armées, celle des forces britanniques avaient complètement échoué et nos troupes étaient en retraite sur tout l'immense front qui va du sud de Longwy à Mons. Dès le soir (23 heures) un nouveau communiqué reconnaissait l'échec de la 5ᵉ armée et de la 4ᵉ, sans mentionner la 3ᵉ, et en colorant de la façon la plus fantaisiste cette double défaite (1).

II

D'ailleurs, parmi ceux qui suivaient attentivement les faits, ces pauvres habiletés ne trompaient personne. « Ça ne va pas bien... », écrivait le 24 août un témoin (2). Les Allemands embouchaient la trompette triomphale, tout en reconnaissant la pression inattendue des Russes :

(1) Cf. *La grande guerre sur le front occidental*, III, p. 357.

(2) *Lettres inédites du général X...*, commandant un secteur de la zone nord (camp retranché de Paris).

« Tandis que, sur le théâtre occidental de la guerre, la situation de l'armée allemande est, grâce à Dieu, si favorable qu'elle dépasse toutes les espérances, sur le théâtre oriental de la guerre, l'ennemi est entré sur le territoire allemand » (1).

Le 25 août, le Gouvernement continue d'appliquer son système de maladroite dissimulation : « Dans le Nord, les Allemands semblent reprendre l'offensive qui avait été arrêtée hier. Ils sont contenus par nos armées en liaison avec les troupes anglaises. L'armée belge, sortant d'Anvers par surprise, a refoulé les premiers éléments allemands et a dépassé Malines.

« *En Lorraine.* — Après les contre-attaques de la journée d'hier, la droite de nos forces s'est repliée sur la Mortagne, qui prolonge exactement le cours de la Meurthe, de Lunéville à Nancy.

« *En Alsace.* — Nos troupes ont repoussé plusieurs contre-attaques allemandes dirigées sur Colmar.... Le théâtre d'opérations de l'Alsace devient d'ailleurs secondaire ».

A en croire ce singulier communiqué (2), l'offensive allemande dans le Nord était enrayée. Aucune mention ne concernait les 4e et 3e armées. Enfin, nous paraissions être en possession de Colmar, ce qui ne fut jamais.

Le bulletin du 25 août, 24 heures, est plus inexact encore. A l'en croire, les troupes franco-anglaises occupent « une ligne de front passant dans le voisinage de Givet. Elles ont gagné ce front en combattant et en tenant en respect leur adversaire, dont l'offensive a été nettement arrêtée... ».

---

(1) Communiqué allemand du 25 août.
(2) 25 Août, 15 heures.

« *A l'est de la Meuse.* — Sur ce front aussi, par ordre du général en chef, nos troupes ont regagné leurs emplacements de départ, en maîtrisant les débouchés de la grande forêt des Ardennes. Plus à droite, nous avons pris une vigoureuse offensive en faisant reculer l'ennemi. Mais le général Joffre a arrêté la poursuite, pour rétablir les lignes qu'il avait assignées, avant-hier, sur le front de bataille (*sic*). Dans cette offensive, nos troupes ont montré un admirable entrain. Le 6ᵉ corps a, notamment, fait subir à l'ennemi, du côté de Virton, des pertes considérables.... »

Le moins qu'on puisse dire de ces prétendus renseignements, c'est qu'ils fardent singulièrement la vérité quand ils ne l'altèrent pas. La 4ᵉ armée est très loin de « maîtriser les débouchés » de la forêt des Ardennes. L'offensive de la 6ᵉ armée est grossie outre mesure. Le 6ᵉ corps n'a jamais paru à Virton.

Après avoir mentionné, en Lorraine, l'offensive combinée des 1ʳᵉ et 2ᵉ armées, le bulletin annonce l'abandon « momentané » de l'Alsace. Il termine ainsi : « *Dans le Nord.* — Des partis de cavalerie qui s'étaient montrés, avant-hier, dans la région de Lille, Roubaix, Tourcoing ont apparu, hier, dans la région de Douai... ». Puis il s'efforce de pallier ces aveux en résumant l'ensemble de la situation (1).

Malgré tout, la masse de la population ne perdait pas confiance. Dans les *Débats* du 25 août, M. G. Blanchon affirmait qu'on pouvait avoir une foi entière dans l'état-major français, dont toutes les prévisions avaient été justifiées jusqu'à présent. Toutefois, il admettait que, peut-être, l'ennemi dévoilerait des effectifs supérieurs à

(1) *Cf. La grande guerre sur le front occidental*, III, p. 358.

ceux annoncés, avec cette conséquence que nos moyens seraient insuffisants. Il n'en faudrait pas désespérer pour cela.

Ces réserves impliquaient les doutes les plus sérieux pour l'avenir. D'autre part, les progrès de nos alliés russes étaient pour nous rassurer pleinement. Dans le *Figaro*, M. Joseph Reinach écrivait, le 25 août : « La marée russe... continue à monter, grossissant d'heure en heure des flots pressés de l'inépuisable Russie....

« Si longue encore que soit l'étape et qu'ils collent ou non l'oreille contre terre, les Berlinois entendent déjà rouler les canons russes... » (1).

III

En dépit de ces affirmations réconfortantes, une sourde inquiétude se répandait : « Notre *excellent* Gouvernement se révèle aussi nul que je le prévoyais. Il laisse le *Matin* publier impunément des choses dangereuses; il continue d'envoyer des communiqués ridicules..., nous donnant des détails que nous ne lui demandions pas et en cachant d'autres qu'il n'y a aucun intérêt à taire.... Depuis deux jours, beaucoup de fronts se révèlent soucieux... » (2).

Le bulletin français du 26 août, 23 heures, est plein de réticences :

« *En Lorraine.* — D'une façon générale, notre offensive progresse entre Nancy et les Vosges. Toutefois, notre

---

(1) *Les Commentaires de Polybe*, I, p. 50. Au sujet de nos illusions d'alors sur la force russe, lire Ch. Rivet, correspondant du *Temps* en Russie, *Le dernier Romanof*, 77e édition, p. 305 et suiv.

(2) *Lettres inédites du général X...*, 25 août.

droite a dû légèrement se replier dans la région de Saint-Dié....

« *Dans la Woëvre.* — Aucun fait saillant dans la Woëvre, où les forces opposées semblent se recueillir....

« *Dans le Nord.* — Les lignes franco-anglaises ont été légèrement ramenées en arrière; la résistance continue. »

A cette même date du 26 août, la 5e armée et les forces britanniques étaient en pleine retraite. Les Allemands talonnaient leur gauche. Nous n'avions plus dans la Woëvre que des formations de réserve, incapables d'une offensive durable ou même d'une défensive isolée. Enfin, la 1re armée perdait du terrain au pied des Vosges.

La population civile se rendait si peu compte de la situation que M. Hanotaux pouvait écrire le 26 août (1) : « La Belgique apparaît, dans la conception allemande, comme le véritable chemin de l'invasion de Paris. Le haut commandement a tout sacrifié au succès de cette puissante offensive : seize corps d'armée sur vingt-cinq, avec cinq divisions de la garde et trois divisions de cavalerie... opèrent cette formidable poussée; et je ne parle pas des sept corps d'armée et des trois divisions échelonnés en Lorraine et en Alsace. Ce serait donc *toute* l'armée allemande qui serait sur la frontière franco-belge, sauf les trois corps qui viennent d'être écrasés à Gumbinnen par les Russes et sauf les forces secondaires disséminées sur les côtes et à l'intérieur....

« Il semble bien qu'on ait eu, d'abord, de notre côté, quelque surprise à voir se réaliser, tellement à fond, un plan aussi rigoureux (*sic*). Avions-nous les forces suffi-

(1) *Revue hebdomadaire* du 29 août 1914, *La semaine de Sambre et Meuse.*

santes sur la Belgique? Avons-nous su nous en servir à temps?... »

Après avoir mentionné que, les 22 et 23 août, Charleroi avait été « pris et repris jusqu'à cinq ou six fois », détail qui paraît inexact, M. Hanotaux assurait que, si notre gauche était en retraite, notre droite avait « pris le dessus vers le Luxembourg » et notre centre s'était « maintenu très fortement sur Givet ».

IV

Les difficultés grandissantes allaient abréger la vie précaire du Ministère. Le ministre de la Guerre Messimy, officier démissionnaire devenu député radical, révélait, par ses hésitations, par ses incertitudes, une entière incapacité à remplir les fonctions aussi délicates.

Dès l'après-midi du 23 août, le Cabinet donnait sa démission collective, sur l'initiative de M. Viviani, qui était chargé d'en constituer un nouveau. Cette fois, le remaniement était plus accentué que le précédent, mais il restait encore partiel. On remarquait parmi les ministres l'absence de M. Barthou, que son rôle dans le vote de la loi de Trois Ans eût dû mettre au premier plan. C'est d'ailleurs pour ce motif même, semble-t-il, qu'il avait subi l'*exclusive* du Comité de la rue de Valois. De même, M. Clemenceau ne figurait pas dans le nouveau Cabinet, parce qu'on lui avait offert un portefeuille dont son activité ne pouvait se contenter. Enfin, on avait peine à comprendre l'exclusion totale de la droite dans ce prétendu Ministère d'union sacrée (1). M. de Mun, qui méritait

(1) Jean Bernard, I, p. 437, reproduisant les opinions du *Phare de la Loire* (Maurice Schwob) et de la *Gazette de Lausanne*.

alors le glorieux titre de « ministre de la confiance nationale » (1), y eut été à sa vraie place.

Toutefois, le Cabinet Viviani, remanié, comprenait de nouveaux éléments qui lui communiquaient un supplément de force appréciable. M. Briand détenait le portefeuille de la Justice et la vice-présidence du Conseil. M. Delcassé revenait aux Affaires étrangères et ce retour, après le brutal congé de 1905 sur une sorte d'injonction allemande, paraissait amplement justifié. De même, M. Millerand rentrait au ministère de la Guerre et M. Ribot apportait aux Finances sa grande expérience des affaires et son habileté coutumière à se mouvoir au milieu des intrigues parlementaires. Mais M. Malvy, le « grand électeur » de 1914, restait au ministère de l'Intérieur, en dépit d'un passé compromettant et de très louches fréquentations (2). M. Augagneur demeurait ancré à la Marine. L'un des esprits les plus faux de l'heure présente, où ils sont légion, M. Sembat, connu surtout pour un plaidoyer retentissant en faveur de l'alliance allemande, *Faites un Roi, sinon faites la Paix*, prenait le portefeuille des Travaux publics, où il allait bientôt donner la mesure de son incurable légèreté. Un autre député socialiste,

---

(1) *Revue hebdomadaire*, 25 mai 1918, p. 497.

(2) « Je suis prêt à voter la confiance, je l'ai dit, mais je ne puis aller jusqu'à étendre cette confiance au ministre de l'Intérieur (M. Malvy), non à cause de considérations spéciales pour sa personne, mais à cause d'une expérience de deux ans dans laquelle il s'est montré — mettons tout au mieux — trop insuffisant au point de vue de la surveillance des étrangers, de la tolérance des entreprises d'une bande d'antipatriotes qui ont mis la France en danger, qui ont fait plus que d'écrire, qui ont agi, qui ont profité du désarroi causé par les événements auxquels M. le Ministre de la Guerre (M. Painlevé) refuse d'attacher l'importance qu'ils méritent... » (Georges Clemenceau, *L'antipatriotisme devant le Sénat. Discours prononcé le 22 juillet 1917;* édition de *L'Homme enchaîné*, p. 61).

M. Guesde, revêtait le titre, aboli depuis la chute du Second Empire, de ministre sans portefeuille.

Le fait le plus saillant qui ressortait de ce remaniement ministériel était la participation des socialistes unifiés au Gouvernement, alors qu'avant la guerre ils s'étaient obstinément refusés à voter les budgets et, en particulier, ceux des départements militaires. Sans doute, leur arrivée au pouvoir semblait être voulue par l'Union sacrée, qui restait le mot d'ordre apparent de notre politique intérieure. Mais l'exclusion de la droite donnait à l'entrée des socialistes dans le Cabinet son caractère véritable, celui d'un sacrifice aux théories et aux passions des partis avancés. Il est permis de se demander si, en procédant ainsi, la majorité radicale du Parlement apportait à la direction politique de la guerre un supplément de force réelle. Peut-être aurait-on pu déduire le contraire d'un examen impartial des faits. L'hostilité invétérée des socialistes pour l'armée, celle d'un grand nombre d'entre eux pour l'idée même de patrie (1) ne leur conféraient aucune aptitude à diriger la guerre dans des circonstances aussi tragiques. Chez nous, le socialisme officiel vit surtout de phrases; il dédaigne les faits. On peut dire de lui, avec autant de justesse que pour les émigrés rentrant en 1814, qu'il n'a rien appris et rien oublié. Malgré tant de déceptions cuisantes, il est encore tenté de croire à la bonne foi des *camarades* allemands, à la valeur morale des Bolcheviki, à la toute puissance de l'Internationale ouvrière pour rétablir la paix en ce monde.

(1) M. Renaudel disait, peu de temps avant la guerre : « Je ne suis pas patriote, je le dis nettement, parce que la patrie, dont on nous parle constamment, est faite en réalité d'un sentiment que je n'ai pas, que je ne comprends pas.... Et vous aurez beau me déclarer qu'il faut être patriote, je vous répondrai que je n'ai pas le sentiment de la patrie » (d'après Ch. Maurras, *Action française* du 25 mai 1918).

Aujourd'hui encore, après quatre ans de guerre, il ne saisit pas la différence capitale entre les buts des deux adversaires : l'un, dont l'objectif avoué, reconnu, célébré sur tous les tons, est de mettre « l'Allemagne au-dessus de tout », suivant le refrain de l'hymne national, *Deutschland über alles in der Welt*. A cette formule monstrueuse, dont l'égoïsme devrait soulever tous les cœurs jaloux de leur indépendance et de leur fierté, l'Entente en oppose une autre que nulle ne dépasse en beauté sereine : *Faire du Droit le souverain du monde.*

On l'a dit en excellents termes et nous le répétons volontiers : « Ce ne sont pas seulement deux groupes de nations que la guerre actuelle a mis en présence, ce sont deux civilisations, ou, pour employer ce mot dans le sens le plus large, *deux religions opposées;* c'est, d'un côté, un idéal de liberté et de justice humaine; de l'autre, une civilisation purement matérielle et fondée sur la force. La lutte ne peut pas finir par un compromis, mais seulement par la défaite d'un des deux partis : ou le règne du sabre, ou le règne du droit » (1).

Il faut bien reconnaître que le parti socialiste unifié est le prisonnier de son passé, de ses illusions, de ses relations à l'étranger et au-dedans. Dans sa participation au pouvoir, il était difficile qu'il n'apportât aucune préoccupation de parti, aucune visée d'intérêt personnel. De fait, sa tendance constante fut de favoriser le laisser-aller, les tolérances fâcheuses vis-à-vis d'éléments dangereux pour la défense nationale. Sous son impulsion, il sembla peu à peu qu'il existait dans la nation deux classes distinctes :

---

(1) *Vaincre*, par un anonyme, *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1918, p. 723.

d'une part les ouvriers travaillant aux œuvres de guerre, dans leur infinie complexité, et la foule immense des autres citoyens. Aux premiers, toutes les faveurs. S'ils sont mobilisés, on les détache dans les usines, même quand ils font partie de la réserve et, au besoin, de l'armée active. Ils y bénéficient de gros gains journaliers, de la vie de famille, d'une sécurité le plus souvent absolue.

Aux autres, même quand ils appartiennent aux vieilles classes, aux R. A. T., la vie pénible dans les tranchées, dans les boues de la Somme ou des Flandres, dans les neiges des Vosges; le voisinage constant de la mort; l'éloignement du pays natal. Pour ces derniers, le moindre acte d'indiscipline, surtout quand il est concerté, est considéré comme un crime et réprimé de même. Pour les autres, liberté absolue de faire grève, même quand ils sont mobilisés, même quand les circonstances sont d'une extrême gravité, quand la consommation des munitions est intense, quand nous avons un besoin absolu de réparer les pertes journalières en avions. C'est ainsi qu'en mai 1918, entre deux grandes offensives allemandes, dont dépend l'issue même de cette lutte gigantesque, on a pu lire dans la presse l'ordre du jour suivant :

« Les délégués, représentant 180.000 ouvriers et ouvrières des usines de guerre, réunis le 18 mai à la Maison des Syndicats, après avoir entendu le compte rendu des diverses délégations accomplies auprès du Gouvernement par les bureaux de la Fédération des métaux, de la voiture-aviation, de l'ameublement, des scieurs-découpeurs, de la C. G. T. et du groupe socialiste parlementaire;

« Prenant acte des déclarations faites, constatant que le caractère démonstratif de la manifestation peut être considéré comme réalisé;

« Adoptent la proposition des organisations précitées,

consistant en la reprise normale du travail le samedi 18 mai, aux heures habituelles de l'après-midi » (1).

Qui peut chiffrer l'avantage matériel et moral résultant, pour l'Allemagne, de l'arrêt complet, pendant plusieurs jours, des usines touchées par l'ordre du jour précédent?

V

En somme, malgré les modifications qu'il a subies le 26 août, le ministère reste faible, sans direction, sans unité véritable, Le Président de la République demeure privé de toute autorité réelle. Le Parlement étant prorogé *sine die*, il n'y a plus à l'intérieur d'autre organe directeur que les ministres. Eux-mêmes continuent d'obéir aux idées, aux préjugés, aux rancunes de leur propre parti, aux influences changeantes des parlementaires, des comités, des organisations politiques ou sociales. C'est ainsi qu'on verra se multiplier à l'arrière les abus de toute sorte; le défaut de surveillance, l'insuffisance ou l'incompétence de la direction autorisent peu à peu, dans une proportion croissante, le gaspillage des deniers publics, des ressources de toute nature qui, bientôt, nous feront cruellement défaut. Quantité d'*embusqués* échapperont aux dangers du front, en recourant aux procédés les plus variés, aux prétextes les plus invraisemblables. Dans les dépôts, dans les hôpitaux, dans les états-majors, dans les établissements militaires ou les usines de l'arrière leur nombre sera très considérable. L'espionnage sévira sous toutes ses formes, encouragé par l'incom-

(1) Journaux du 19 mai 1918.

préhensible faiblesse des ministères compétents (1). On confiera des missions délicates aux personnalités les plus suspectes; on leur laissera prendre une autorité inadmissible au Ministère de l'Intérieur ou à la préfecture de police. Les agents conscients ou inconscients de l'ennemi auront une action croissante sur la presse, sur l'opinion. On laissera leur propagande s'exercer librement, en dépit d'une censure qui s'attachera parfois à des vétilles, en négligeant parfois les questions les plus graves. Bientôt se développera la catégorie des gens auxquels s'applique l'odieuse dénomination de *défaitistes*, ceux qui travaillent, consciemment ou non, à la victoire de l'ennemi, en répandant des bruits désastreux, en ébranlant la confiance du pays dans l'armée et de l'armée dans le pays ou dans le commandement, en s'efforçant de ruiner nos alliances et de nous amener à une paix ignominieuse.

La faiblesse du Gouvernement se répercutera sur la conduite politique de la guerre, qui sera trop souvent faible et incohérente, en Orient, dans les Balkans, par exemple. A en croire les apparences, on s'imaginera que la parole peut suppléer à l'action. Quantité de discours, de télégrammes, d'interviews et un minimum d'actes utiles, c'est ainsi qu'on pourra résumer la conduite politique de la guerre pendant de longs mois, sinon des années. L'action du Gouvernement sur les armées sera insuffisante, le général en chef ayant acquis une très grande indépendance, sans qu'elle soit toujours justifiée. Aussi les améliorations, les réformes indispensables pénétreront-elles lentement et comme à regret dans nos armées. Nous ne réduirons nos divisions d'infanterie à

(1) Cf. Georges Clemenceau, *L'antipatriotisme devant le Sénat. Discours prononcé le 22 juillet 1917* (Payot).



trois régiments, en supprimant l'inutile rouage des brigades, qu'après les Allemands et sur leur exemple. C'est le 30 mai 1916 seulement, au bout de près de deux ans, que le général en chef adoptera un programme indispensable de création d'artillerie lourde (1). Nous ne réaliserons que tardivement l'augmentation de l'artillerie de campagne, du génie, des mitrailleuses, de l'aviation. Ni nos conceptions, ni nos méthodes de guerre ne répondront à la majesté des circonstances.

VI

Cependant, la situation s'aggravait sensiblement vers la fin d'août 1914. Malgré le mutisme ou l'inexactitude des communications officielles, un sentiment de sourde inquiétude se répandait partout.

Déjà le *Journal des Débats* (2), après avoir annoncé qu'on réunissait, sous les ordres du général Pau, nos « deux armées » d'Alsace et de Lorraine, recommandait le sang-froid, réclamait des « communiqués plus objectifs et plus francs. On ne gagne rien à ruser avec les faits », ajoutait sagement M. G. Blanchon. Ces puériles tentatives de dissimulation, qui visent à soutenir le moral de la nation, ont trop souvent le résultat contraire. Elles sont bientôt percées à jour et ruinent toute foi dans la véracité des communications officielles. Derrière chacune d'elles, on s'imagine découvrir des faits désastreux. Finalement l'effet produit est exactement le contraire de ce qu'on espérait.

(1) Cf. le discours de M. André Tardieu, *Journal Officiel* du 14 novembre 1916, p. 3347.
(2) 26 Août.

A cette date du 26 août, le témoin que nous avons déjà cité écrit : « ...Le Gouvernement se montre bien incapable à l'heure actuelle. L'affaire du fils M... indigne une foule de gens et moi en particulier... » (1).

Le 27, le communiqué allemand est un cri de triomphe :

« *Les armées allemandes victorieuses en France.*

« L'armée allemande de l'Ouest a pénétré victorieusement, neuf jours après sa concentration, sur le territoire français, de Cambrai jusqu'aux Vosges méridionales. L'ennemi a été battu sur toute la ligne et est en pleine retraite... ».

Le bulletin français du 27 août (15 heures) est conçu en termes sybillins :

« *Sur le front.* — Les événements d'hier dans la région du Nord n'ont à aucun degré compromis ni modifié les dispositions prises en vue du développement ultérieur des opérations.

« Dans la région entre les Vosges et Nancy, nos troupes continuent à progresser... ».

Le soir (23 heures), les renseignements donnés sont un peu plus explicites. Après avoir noté la reprise de l'offensive française dans les Vosges, vers Saint-Dié, le rédacteur officiel écrit que nos attaques sont ininterrompues entre ces montagnes et Nancy. Sur la Meuse, nous avons repoussé avec vigueur plusieurs assauts de l'ennemi.

« *Dans le Nord.* — L'armée anglaise, attaquée par des forces très supérieures en nombre, a dû, après une bril-

(1) *Lettres inédites du général X....* Le lieutenant M... avait abandonné son régiment après la bataille de la Sambre. On s'employa de divers côtés à le sauver d'une condamnation, et on y parvint.



lante résistance, se reporter un peu en arrière. A sa droite, nos armées ont maintenu leurs positions... ».

Le même jour, 27 août, le nouveau Cabinet adresse aux « Français » une proclamation d'une éloquence quelque peu verbeuse, où ne figure pas le mot *République*. Il s'engage à demander au pays tout ce qu'il peut fournir en hommes et en énergies. « Nous avons la méthode et la volonté, nous aurons la victoire! » Cette partie de son programme était excellente; elle ne devait être qu'incomplètement réalisée. Certes, le nouveau Cabinet était composé d'individualités auxquelles ni l'intelligence, ni la parole ne faisaient défaut, mais leur côté faible était le caractère et nous eûmes à le déplorer.

Trompée par les communiqués, la population ne se rendait pas encore exactement compte de notre situation. Dans le *Journal des Débats* du 27 août, M. G. Blanchon dessinait notre ligne de défense comme « s'étendant à peu près sur le front Maubeuge, Givet, puis en avant du cours de la Meuse et de la Chiers, en remontant vers Montmédy au débouché des forêts de l'Ardenne ».

Le retour de l'ancien ministre de la Guerre était bien accueilli : « Millerand redevient ministre de la Guerre en remplacement de Messimy, dont les *gaffes* ont fini par révolter les plus patients » (1).

Le 28 août, le communiqué allemand était ainsi conçu : « *Saint-Quentin*. — L'armée anglaise, à laquelle s'étaient jointes trois divisions françaises de territoriaux (2), a été complètement battue au nord de Saint-Quentin. Elle se trouve en pleine retraite.... Plusieurs milliers de prison-

(1) *Lettres inédites du général X...*, 27 août.
(2) Trois divisions du groupe d'Amade.

niers, sept batteries de campagne, une batterie d'artillerie lourde sont tombés entre nos mains.

« Au sud-est de Mézières, nos troupes, combattant sous un feu ininterrompu, ont avancé sur une grande partie du front.

« Après des combats qui ont duré neuf jours, notre aile gauche a repoussé les troupes françaises de montagne jusqu'à l'est d'Epinal et continuent à avancer.

« Le bourgmestre de Bruxelles a informé le commandement allemand que le Gouvernement français se voyait dans l'impossibilité de secourir les Belges par une offensive, attendu que les Français étaient eux-mêmes complètement réduits à la défensive ».

Ainsi, nos adversaires terminaient leur compte rendu par un mensonge d'une grossière impudence, qui provoquait aussitôt une réponse cinglante du bourgmestre intéressé (1). Il devait en être puni par une longue détention.

En France, le bulletin du 28 août, 23 heures, est plus imprécis encore que les précédents : « *Situation sur le front*. — La situation, de la Somme aux Vosges, est restée aujourd'hui ce qu'elle était hier. Les forces allemandes paraissent avoir ralenti leur marche... ». On faisait connaître que M. Millerand était revenu « très satisfait » d'une conférence avec le général en chef. Mais, pour beaucoup de gens, les terribles mots *de la Somme aux Vosges* retentissaient comme un glas. Le remaniement du Ministère était bien accueilli en général. Plus que jamais, on comptait sur nos Alliés de l'Est : « Nous avons, nous,

---

(1) Voir le *fac-simile* de l'affiche publiée le 30 août par M. Adolphe Max et celui de l'interdiction allemande qui fut notifiée dès le lendemain (Commandant de Gerlache, *La Belgique et les Belges pendant la guerre*, p. 231-232; Gaston Chéron, *Le bourgmestre Adolphe Marx*, *Revue hebdomadaire*, 10 octobre 1914).



la certitude que les Russes ont entendu le canon et qu'ils marchent au canon » (1).

Le lendemain, 29 août, le communiqué allemand annonçait une victoire sur cinq corps d'armée et trois divisions de cavalerie russes, après une bataille de trois jours livrée près d'Ortelsburg. Par contre, une bataille navale près d'Heligoland (28 août) coûtait aux Allemands quatre de leurs unités, sans que les Anglais en eussent perdu une seule (2). Mais les conséquences stratégiques de cette action furent nulles. Nos Alliés purent mesurer la portée de la faute qu'ils avaient commise en échangeant Heligoland contre le protectorat de Zanzibar.

Le bulletin français du 29 août, 23 heures, laisse entrevoir la gravité croissante de la situation. Si, en Lorraine, nos progrès s'accentuent, il y a eu vers Signy-l'Abbaye une violente action restée indécise. A notre gauche, dans l'Aisne, quatre corps d'armée français ont livré une « véritable bataille ». Leur droite a repoussé sur Guise et à l'est une attaque du Xe corps et de la Garde; la gauche a été moins heureuse. « Des forces allemandes progressent dans la direction de La Fère ».

A la même date, le *Journal des Débats* s'efforce de réconforter ses lecteurs en rappelant que Maubeuge est capable de résister à « un siège prolongé »; notre front est encore défendu par des forts « à Lille, à Mézières, à Givet, à Montmédy, etc. ». Nous avons vu ce que valaient ces dernières défenses. Quant à Maubeuge sa résistance devait être de courte durée.

Le 30 août, le bulletin français (23 heures) est plus inquiétant encore dans son mutisme : « La situation dans

---

(1) J. Reinach, *Les Commentaires de Polybe*, I, p. 55-57, 28 août.
(2) Cf. les dépêches (*Naval and Military despatches*, I, p. 3 et suiv.).

l'ensemble est la même ce matin.... *A notre gauche.* — Les progrès de l'aile marchante allemande nous obligent à céder du terrain ». Le *Journal des Débats* semble préparer l'opinion à un recul accentué de nos troupes : « ...Il vaudrait encore mieux rétrograder sans bataille et laisser envahir une grande partie de notre territoire que de risquer une action trop à fond dans des conditions désavantageuses, par simple crainte d'une occupation partielle ».

L'inquiétude générale s'accentue : « Les nouvelles ne sont pas bonnes.... » Malheureusement, il y a dans le camp retranché des alarmistes et des antipatriotes. « Les conseils de guerre, qui sont d'une faiblesse à peine croyable, s'empressent de les relâcher ou de leur octroyer des peines légères, encore adoucies par le sursis... » (1).

Les communiqués allemands du 31 août précisent l'importance de la victoire sur les Russes et un nom appelé à retentir longuement dans l'Histoire apparaît dans les comptes rendus. C'est celui du général von Hindenburg, naguère en défaveur, laissé « à la disposition » en raison de son âge, et qui vient d'être appelé à jouer un rôle de premier plan sur la frontière orientale de l'Allemagne.

Depuis 1911, date à laquelle il avait quitté le commandement du IV[e] corps à Magdebourg, Hindenburg vivait obscurément dans sa propriété de Hanovre quand la guerre éclata. A la mobilisation, il offrit vainement ses services. C'est le 22 août seulement qu'un ordre télégraphique de l'empereur lui enjoignit brusquement de prendre le commandement de la VIII[e] armée. Ce rappel imprévu était l'œuvre d'un subalterne, le général von Ludendorff. Au moment où l'avance rapide des Russes inquiétait fort Guillaume II, Ludendorff suggérait habile-

(1) *Lettres inédites du général X...*, 30 août.

ment le nom de Hindenburg comme celui d'un général familiarisé avec le théâtre d'opérations de l'Est, où il s'était distingué aux manœuvres impériales de 1909. La suggestion fut écoutée, Hindenburg investi d'un commandement fort au-dessus de ce qu'il pouvait attendre. Son premier soin fut d'appeler auprès de lui, comme chef d'état-major, Ludendorff. Ce dernier avait à peine quarante-neuf ans, âge exceptionnel pour une situation de ce genre en Allemagne (1).

En août 1914, Ludendorff est encore inconnu en dehors des cercles militaires allemands. Hindenburg ne l'est guère moins hors de l'Allemagne, quand ses premiers succès sur les Russes retentissent brusquement. On rapporte qu'il a détruit trois corps d'armée et fait 60.000 prisonniers, dont deux généraux. Il sera bientôt le plus populaire des généraux allemands.

Sur le front occidental, von Kluck a remporté un succès près de Combles; von Bülow une victoire près de Saint-Quentin, sur une armée française « supérieure en nombre ». De même, von Hausen a rejeté ses adversaires près de Rethel, bien que le prince de Würtemberg ait dû repasser la Meuse « devant des forces supérieures ». Le Kronprinz de Prusse continue d'avancer. En Lorraine, la bataille se poursuit sans décision.

Le bulletin français du 31 août (17 heures) signale, lui aussi, la lenteur de nos progrès dans les Vosges et en Lorraine. Une action d'ensemble est engagée entre la Meuse et Rethel, sans qu'il soit encore possible d'en prévoir l'issue. A gauche, les forces franco-britanniques ont dû céder du terrain. Le bulletin de 24 heures confirme

(1) Henri Joly, *De la pathologie sociale de la guerre*, *Revüe* d'avril 1918, p. 12.

cet échec en l'accentuant, sans en préciser davantage la portée.

Le *Journal des Débats* flétrit les « semeurs de panique », qu'il traite de « Cassandres », en s'efforçant de montrer la situation moins inquiétante qu'elle n'est réellement. A l'en croire, les Allemands vont « se heurter à la ligne défensive que forme la falaise de Champagne, dont les passages sont gardés par les places de La Fère, Laon, Reims. Si peu importante que soit la première, adossée au massif de Saint-Gobain, elle doit au moins retarder un mouvement dans ce sens ».

Ces assurances tombent dans le vide et l'inquiétude s'accroît.

« ...Il faut avoir vu ce lamentable exode de trembleurs, victimes et dupes de leurs propres inventions, de couards, pareils aux lièvres affolés par la longueur de leurs oreilles, pour connaître toute la puissance de la peur sur des âmes sans vertu. Alors que le danger n'était qu'imaginaire, ils ont disparu précipitamment, en invoquant les prétextes les plus puérils et même sans avoir la présence d'esprit de forger un prétexte....

« Que tant de Parisiens, subitement pris d'une panique irraisonnée et sans cause, aient fait preuve de peu de bravoure, il ne faut point le leur reprocher trop sévèrement, encore que le spectacle de la poltronnerie soit toujours pénible, et l'on peut trouver en leur faveur cette circonstance légèrement atténuante qu'ils pouvaient croire Paris réellement menacé, et qu'après tout, ils n'auraient, dans la ville investie, été que des bouches inutiles. Mais que des professeurs d'énergie, des professionnels du patriotisme, oubliant toute vergogne, se soient, éperdus de peur, enfuis au plus vite, voilà ce qui est surtout misérable. L'on en a vu de ces foudres de guerre en chambre,

de ces prêcheurs d'héroïsme qui, dans leur journal, écrivaient qu'il fallait lutter à outrance et tenir jusqu'au bout, opposer à l'ennemi une résistance inlassable, et, leur article écrit, se sont jetés dans le premier train en partance pour un lieu sûr... l'opinion ne se prive pas d'exprimer son mépris pour ces matamores si courageux en paroles et si lâches en fait... » (1).

Quoi d'étonnant, dès lors, si l'impression des acteurs est douloureuse : « ...Aujourd'hui, comme hier, les nouvelles sont plutôt mauvaises et je crois qu'il faut se préparer à l'idée d'une attaque brusquée sur Paris par la vallée de l'Oise... » (2).

Dès le lendemain, 1er septembre, le communiqué laisse entrevoir ce danger : « A notre aile gauche, par suite de la continuation du mouvement enveloppant des Allemands, et dans le but évident de ne pas accepter une action décisive qui aurait pu être engagée dans de mauvaises conditions, nos troupes se sont repliées partie vers le sud, partie vers le sud-ouest.

« L'action engagée dans la région de Rethel a permis à nos forces d'arrêter momentanément l'ennemi.

« Au centre et à droite, situation sans changement » (23 heures).

De son côté, le témoin que nous avons souvent cité écrit : « Nous nous préparons à *toutes* les éventualités et, malheureusement, il y a une infinité de trembleurs, même dans des milieux d'où ils devraient être bannis.... Ce sont souvent les mêmes qui ne doutaient de rien au début et acceptaient les bourdes les plus saugrenues » (3).

---

(1) Etienne Charles, *Les Fuyards*, *Revue hebdomadaire*, 12 septembre 1914.

(2) *Lettres inédites du général X...*, 31 août.

(3) *Lettres inédites du général X...*, 1er septembre.

A deux reprises, le 30 et le 31 août, les Allemands ont dépêché sur Paris un ou deux avions qui y ont jeté des bombes sans grand résultat. Ils croyaient terroriser la capitale et ont eu surtout un succès de curiosité (1). Dans l'*Echo de Paris* du 2 septembre, M. de Mun écrit à ce sujet :

« J'ignore ce que nous réservent les jours prochains, mais, quelques rudes que puissent être pour notre Paris les heures qui s'approchent, elles trouveront des cœurs résolus ».

VII

Le 2, le communiqué français de 15 heures est pour détruire toute illusion : « Un corps de cavalerie allemande, dans sa marche vers la forêt de Compiègne, a eu un engagement avec les Anglais qui lui ont pris dix canons.

« Un autre corps de cavalerie allemande a poussé jusqu'à la ligne Soissons, Anizy-le-Château.

« Dans la région de Rethel et de la Meuse, l'ennemi n'a manifesté aucune activité.

« *En Lorraine.* — Nous avons continué à progresser sur la rive droite du Sanon; au sud, la situation reste la même....

« *Dans la région du Nord.* — On ne signale pas d'ennemis à Lille, Arras, Douai, Béthune, Lens.

« On annonce de Belgique que des fractions appartenant à plusieurs corps d'armée allemands sont mises en mouvement vers l'est et rentrent en Allemagne. »

Ainsi, l'ennemi est proche de Compiègne et de Soissons, ce qui justifie toutes les appréhensions; des bruits désas-

---

(1) Gaston Jollivet, *Six mois de guerre*, p. 58. Une nouvelle incursion eut lieu le 1er septembre.

treux courent de tous côtés et le bulletin du 3, 23 heures, les confirment amplement. Depuis la veille, aucun contact ne s'est produit avec l'ennemi, signalé dans la région Compiègne, Senlis. La situation respective de l'ensemble des forces reste la même. Le *Journal des Débats* fait prévoir l'attaque prochaine de Paris et se déclare néanmoins confiant dans l'avenir : « Le camp retranché présente une résistance plus forte que celle de toutes les places situées sur le chemin des Allemands depuis Liége ». Dans ses *Commentaires de Polybe*, du *Figaro*, M. Joseph Reinach écrit : « La principale colonne de l'armée d'invasion avance. Elle était hier dans la forêt de Compiègne ».

Le même jour, à 23 heures, le communiqué allemand porte que le groupe central de l'armée française, composé d'environ dix corps d'armée, a été refoulé lundi (31 août), entre Reims et Verdun. La poursuite s'est continuée le 2. Une offensive française venant de Verdun a été repoussée. Pendant le combat, le Kaiser était à l'armée du Kronprinz. « Il est resté au milieu des troupes pendant la nuit.... La forteresse de Givet est tombée le 31 août. »

Ainsi, le communiqué de nos adversaires ne fait aucune mention de leur droite ni de leur gauche; il exagère sensiblement la portée des événements devant leur centre, auxquels il attribue gratuitement le nom de « Bataille de Reims ».

A Paris, un fait important se produit. Le Gouvernement décide son transfert à Bordeaux (2 septembre) et rend sa décision publique le lendemain. Le sentiment qui domine à ce sujet est l'approbation, sous cette réserve que le départ de nos gouvernants implique la volonté arrêtée de continuer la guerre, même après la prise de

Paris. Autrement il ne serait qu'une marque de faiblesse (1).

Mais il y a des protestations plus ou moins discrètes. Après avoir annoncé le départ du Gouvernement dans la *Revue hebdomadaire* du 12 septembre, M. Fernand Laudet ajoutait : « Fidèles à la discipline et au loyalisme que tout bon citoyen doit observer dans ces jours graves, les Parisiens se sont inclinés sans commentaires devant cette décision, qu'ils n'ont connue du reste qu'après son exécution. Tout s'est bien passé, le départ et le *post-départ;* car, sans vouloir désobliger personne, il est permis d'affirmer que, si l'arrivée à Bordeaux du Gouvernement et des élus du peuple qui l'ont suivi a dû forcément faire sensation, leur départ et leur absence de Paris ont passé tout à fait inaperçus. En revanche, le sobre et énergique communiqué du général Galliéni... a retenti comme un coup de clairon et a renforcé, s'il était possible, la confiance des Parisiens... ».

Une proclamation signée du Président de la République et de tous les ministres annonce cette résolution : « A la demande de l'autorité militaire, le Gouvernement transporte momentanément sa résidence sur un point du territoire d'où il puisse rester en relation constante avec l'ensemble du pays.... Le Gouvernement ne quitte Paris qu'après avoir assuré la défense de la ville et du camp retranché par tous les moyens en son pouvoir.... Une nation qui ne veut pas périr et qui, pour vivre, ne recule ni devant la souffrance, ni devant le sacrifice, est sûre de vaincre ».

---

(1) « ...Le Gouvernement quitte Paris. C'est une bonne chose si l'on entend déclarer par là que la guerre ne serait pas close par la prise de Paris. Mais aura-t-on ce courage ? » (*Lettres inédites du général X...*, 3 septembre). La Bourse est fermée le 3 jusqu'à nouvel ordre.

Ces périodes éloquentes n'apportent à la masse qu'un réconfort relatif : « Les nouvelles continuent d'être mauvaises.... La confiance est ébranlée dans la population civile comme dans les troupes. Il ne faudrait pas que cela durât longtemps. Où est le bel entrain des premiers jours? J'ai peur qu'on ne l'ait gaspillé... » (1).

Un fait certain est qu'il y a des alarmistes, et en trop grand nombre. Dans la *Revue hebdomadaire* du 5 septembre, M. Etienne Charles s'écrie : « Qui nous délivrera de cette misérable engeance des abatteurs d'énergie, des prêcheurs de veulerie, plus coupables, plus néfastes que des espions, et plus malfaisants?... Ce qui est le plus grave, le plus attristant, le plus inquiétant, c'est que les officines où se prépare le mortel poison du découragement sont précisément certaines « sphères » officielles où, tout au contraire, devraient s'élaborer des antidotes contre la désespérance. C'est là un sujet délicat sur lequel, dans les circonstances actuelles, on ne peut insister et dont on ne peut parler qu'avec réserve; mais un jour viendra, après la victoire, où il sera permis de parler librement et de tout dire.

« Dans ces douloureuses journées, c'est le peuple de Paris qui a fait preuve de courage et de résistance contre la fortune contraire et c'est lui qui n'a pas tremblé quand les chefs ne songeaient qu'à mettre leur personne et leurs biens en sûreté. C'est à de telles heures qu'on apprend à connaître les vertus de la foule parisienne qui, jusque dans les conjonctures les plus graves, sait conserver, sinon toujours son sang-froid, du moins sa fermeté d'âme et sa bonne humeur. Les gouvernants feraient bien de prendre exemple sur elle.

(1) *Lettres inédites du général* X, 3 septembre.

« Le correspondant d'un journal hollandais, qui a vu le peuple de Paris durant ces jours tragiques, écrit qu'il l'a trouvé « sérieux, mais éveillé et décidé ». La définition est excellente et d'une justesse parfaite ».

Le communiqué allemand du 3 septembre est un vrai chant de triomphe : « *Avance victorieuse en France. — 90.000 prisonniers russes à Tannenberg.* — Au cours de la prise de la forteresse de Givet..., comme lors de la prise de Namur, les batteries lourdes automobiles fournies par l'Autriche-Hongrie se sont montrées excellentes par leur mobilité et la précision de leur tir, et nous ont rendu les plus grands services.

« Les forts de Hirson, d'Ayvelles (*sic*), de Condé, de La Fère et de Laon ont été enlevés sans combat. Tous les forts de la région nord, sauf Maubeuge, sont entre nos mains.

« L'attaque de Reims est commencée.

« La cavalerie du général von Kluck fait des reconnaissances jusque devant Paris. L'armée de l'Ouest a franchi la ligne de l'Aisne et s'avance toujours sur la Marne, qui a déjà été atteinte par quelques détachements d'avant-garde.

« L'ennemi se trouve, devant les armées des généraux von Kluck, von Hausen, von Bülow et du duc de Würtemberg, en retraite sur les deux rives de la Marne.

« Devant l'armée du prince héritier d'Allemagne, l'ennemi, appuyé sur Verdun, a offert de la résistance, mais a été rejeté au sud.

« Les armées du prince héritier de Bavière et du général von Heeringen ont toujours devant elles, dans la Lorraine française, des forces nombreuses, bien retranchées.

« Dans l'Est, les troupes du général von Hindenburg continuent à enregistrer des succès. Le nombre des pri-

sonniers, qui s'accroît chaque jour, atteint 90.000... ».

Le 4 septembre, le bulletin français de 15 heures ne signale aucun contact entre l'armée de Paris et l'ennemi. « Dans la région de Verdun, les forces allemandes ont subi certains échecs. En Lorraine et dans les Vosges, nos troupes ont remporté de nouveaux succès partiels.... »

Les Russes ont infligé plusieurs défaites aux Autrichiens, bien que les communiqués de ceux-ci affirment le contraire. La prise de Lemberg est confirmée. Dans ses *Commentaires de Polybe*, M. Joseph Reinach écrit : « L'armée russe est victorieuse sur tout son front. Elle est maîtresse de la Prusse orientale. Elle tient la Galicie. Elle aborde et elle tourne la Vistule. L'armée autrichienne est en déroute. L'état-major allemand transporte à toute vapeur de son front Ouest à son front Est des corps d'armée qui ne sont plus intacts... ».

Malgré ces assurances réconfortantes, des rumeurs courent, provenant de certains milieux pacifistes ou enclins aux compromissions avec l'Allemagne. On parle à mots couverts de paix séparée. On dit que des hommes politiques connus s'agitent dans ce sens. Les choses vont si loin que, sur l'initiative, semble-t-il, du Gouvernement britannique, la Triple Entente publie « la déclaration de Londres « (4 septembre).

« La déclaration suivante a été signée ce matin au Foreign Office, à Londres :

« Les soussignés, dûment autorisés par leurs Gouvernements respectifs, font la déclaration suivante :

« Les Gouvernements britannique, français et russe s'engagent mutuellement à ne pas conclure de paix séparée au cours de la présente guerre.

« Les trois Gouvernements conviennent que, lorsqu'il y aura lieu de discuter les termes de la paix, aucune des

Puissances alliées ne pourra poser des conditions de paix sans accord préalable avec chacun des autres Alliés » (1).

Le communiqué allemand du 4 n'est guère qu'une amplification partielle de celui du 3 : « Reims a été occupé sans combat et nous ne connaissons que tardivement la valeur du butin des armées. Les troupes, dans leur marche en avant si rapide, ne peuvent s'en préoccuper beaucoup....

« Seule l'armée du général von Bülow a donné quelques indications précises à ce sujet :

« Jusqu'au 31 août, elle avait pris 6 drapeaux, 233 pièces d'artillerie lourde, 116 pièces de campagne, 79 mitrailleuses et 166 fourgons. Elle avait fait 12.934 prisonniers.

« Du côté de l'Est, le général von Hindenburg annonce l'évacuation de plus de 90.000 prisonniers non blessés. C'est l'anéantissement d'une armée ennemie complète ».

Le 5 septembre, la situation s'éclaircit pour Paris : « A notre gauche, porte le bulletin français de 1 h. 30, l'ennemi paraît négliger Paris pour poursuivre sa tentative de mouvement débordant. Il a atteint La Ferté-sous-Jouarre, dépassé Reims et descend le long et à l'ouest de l'Argonne....

« A notre droite (Lorraine, Vosges) on se bat toujours pied à pied, avec des alternatives diverses... ».

Un second bulletin, sans heure, porte que « la manœuvre débordante de l'ennemi semble définitivement conjurée.

« Sur notre centre et à droite, situation inchangée.

« A Paris, dont l'ennemi reste actuellement éloigné, des travaux de défense se poursuivent avec activité.

(1) *Livre jaune*, p. 175. M. Delcassé aux ambassadeurs et ministres de France à l'étranger, 4 septembre. Dans nombre de publications cette déclaration est datée du 6.

« A Maubeuge, le bombardement a continué avec une extrême violence. La place résiste, malgré la destruction de trois forts. »

Un troisième bulletin, de 23 heures, provenant du gouvernement militaire de Paris, montre l'ennemi continuant de s'éloigner du camp retranché. Il aurait évacué la région de Compiègne, Senlis.

La confiance semble renaître. Il n'y a pas de communiqué allemand. Le *Journal des Débats* du 5 annonce la victoire des Russes à Lemberg. Autour de Paris, « le camp retranché est en état; il renferme des troupes fraîches et décidées. La ruée germanique pourra bien se briser contre ce rempart.... En Prusse orientale, les Russes avancent irrésistiblement.... Le rouleau à vapeur avance lentement, mais sûrement... » Qui soupçonnait alors, en France, la fragilité de la puissance russe, l'absence de ressort moral qui peut seul soutenir une nation au cours d'épreuves prolongées, la faiblesse réelle d'une autocratie toute puissante en apparence? Jamais la comparaison biblique du colosse au pied d'argile, selon le mot de Diderot, ne fut plus justifiée.

Nous anticipions déjà singulièrement sur les événements, en admettant la possibilité d'une mobilisation immédiate des Italiens en notre faveur (1). La moindre réflexion eût pourtant suffi à montrer l'invraisemblance de cette nouvelle pour l'instant. Dans cette facilité à compter sur la coopération d'alliés éventuels, il y avait un peu de notre légèreté coutumière, de notre besoin naïf de sympathies étrangères, de notre aveuglement volontaire sur les réalités gênantes. C'est ainsi que nous devions croire à la neutralité ou même à l'alliance des Turcs, des

(1) *Débats*, 6 septembre 1914.

Bulgares et du roi Constantin, de même que nous cherchions à provoquer l'entrée en lutte des Roumains, sans prendre garde si cette coopération ne tournerait pas finalement à notre désavantage et à celui de ces malheureux alliés.

Le communiqué allemand du 6 septembre, le dernier avant la bataille de la Marne, est d'une allure moins triomphante que les précédents :

« *L'empereur devant Nancy. — Deux forts de Maubeuge sont tombés....*

« L'empereur a assisté, hier, aux attaques dirigées contre les forts de Nancy (*sic*).

« Deux des forts de Maubeuge et les positions intermédiaires sont tombés entre nos mains. Nous avons dû diriger contre la ville le feu de notre artillerie. Dans la ville même, des incendies se sont déclarés en divers endroits.

« Des documents dont nous nous sommes emparés, il résulte que l'ennemi a été complètement surpris par l'offensive des armées von Kluck et von Bülow au nord de la Meuse belge. Le 17 août, il croyait qu'il n'y avait sur ce point que de la cavalerie allemande. La cavalerie placée sous les ordres du général von Marwitz a donc rempli parfaitement sa mission de couvrir le mouvement de nos troupes ».

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que, le 17 août, au contraire, l'état-major belge, celui du 1er corps de cavalerie et celui de la 5e armée, pour ne citer que ceux-là, savaient que des forces allemandes considérables opéraient à l'ouest de la Meuse. Si le grand quartier général français eut longtemps une idée opposée, à coup sûr, il ne l'avait plus le 17 août (1).

(1) Cf. *La grande guerre sur le front occidental*, III, p. 23, 58, 263.

CHAPITRE XXI

LES DÉFENSES DU CAMP RETRANCHÉ DE PARIS

Les fortifications de Paris. — La garnison du camp retranché. — Les travaux. — Départ des divisions de réserve. — Passage des troupes d'Alsace. — La situation au 31 août. — Nouvelles inquiétantes. — Proclamation du général Galliéni. — Retraite de la 6ᵉ armée.

I

Lors de la mobilisation de 1914, les fortifications de Paris étaient à peu près dans l'état où les avaient laissées les travaux de reconstitution entrepris après la guerre de 1870. A l'enceinte et aux anciens forts, restés sans changement sérieux, étaient alors venus s'adjoindre de nouveaux ouvrages destinés à élargir le camp retranché, à englober des positions dangereuses, à diminuer les dangers d'un bombardement. Ces forts, ces redoutes, ces batteries, construits avant les derniers progrès de l'artillerie, n'avaient été l'objet d'aucune amélioration réelle. On songea moins encore à renforcer les défenses de Paris qu'à transformer celles de nos places du Nord, Maubeuge excepté. On allait même supprimer une grande partie sinon la totalité de l'enceinte, quitte à en remplacer une partie par une grille ayant surtout un intérêt fiscal. Les abris des nouveaux forts étaient insuffisants; les pièces, mal abritées et faciles à repérer, auraient été rapidement

détruites; le petit nombre de coupoles existantes n'était nullement à même de résister aux lourds projectiles chargés de poudres brisantes. En somme, ces ouvrages, aussi bien que les anciens forts, étaient devenus des nids à bombes, dont on ne pouvait guère user que dans la défense rapprochée, comme points d'appui d'infanterie.

En août 1914, il fallut improviser de nouvelles lignes de défense en avant et dans l'intervalle des forts, en ouvrant tout un système de tranchées, en construisant des batteries, en traçant des lignes ferrées à voie étroite destinées surtout au ravitaillement en munitions. Ces immenses travaux ne furent pas toujours menés avec l'activité et l'unité de vues désirables.

La garnison du camp retranché comprenait, vers le 20 août, quatre divisions territoriales de place, réparties entre les trois zones tracées autour de Paris et le noyau central; une division territoriale de campagne stationnée dans la zone nord et, enfin, deux divisions de réserve, les 61e et 62e, disponibles dans cette zone. A ces éléments principaux s'adjoignaient des escadrons de réserve, des batteries et des compagnies du génie composées de réservistes de l'armée territoriale, les R. A. T., selon la désignation universellement admise.

Les divisions territoriales étaient alors de valeur très médiocre (1), surtout en raison de leurs cadres. Le commandant d'une brigade stationnée au nord de Paris écrivait, le 24 août : « ...Je passe ma journée à tâcher de transformer des gardes nationaux en soldats, mission ingrate qui me vaut plus de désagréments que de plaisir. Une circulaire de M. Messimy, en style pâteux, dénonce

(1) Cf. *La grande guerre sur le front occidental*, III, p. 275.

la fainéantise de certains dépôts ou corps territoriaux... ». Il ferait mieux de la réprimer vigoureusement et de rendre certains exemples publics.

Autre circulaire ministérielle reprochant à certains officiers de chercher à quitter l'arrière pour le front. Elle exalte le rôle des dépôts dans la guerre actuelle. « Tout cela est bel et bon, sur le papier. N'empêche qu'on a donné des commandements de première ligne à des impotents ou à des ..., pendant que je me morfonds ici avec mes pantouflards » (1).

Fort avant dans le mois d'août, les travaux sous Paris sont menés avec une sage lenteur. C'est à peine si l'on voit poindre une menace lointaine : « Hier dimanche, personne ne se serait douté que nous étions en guerre. Toute la campagne est pleine de troupiers *en balade* et de Parisiens... » (2). Pourtant des avertissements se laissent percevoir. Le 25 août, les 61e et 62e divisions de réserve, qui étaient disponibles vers Le Bourget et Gonesse, quittent le camp retranché pour aller renforcer le groupe territorial du général d'Amade. Le 27, on voit passer au nord de Paris des troupes venant d'Alsace et allant dans la même direction que les précédentes. Elles vont contribuer à former une nouvelle 6e armée, sous les ordres du général Maunoury, comme la première (3). L'enthousiasme est grand parmi ces troupes, comme dans la population qui les voit en chemin de fer.

---

(1) *Lettres inédites du général X...*, 24 août.
(2) *Ibid.*
(3) Une 6e armée, qui porta aussi le nom d'*armée de Lorraine*, fut constituée vers le 20 août (Cf. *La grande guerre sur le front occidental*, III, p. 67).

II

C'est seulement après l'arrivée au Ministère de M. Millerand que l'on remarque l'activité croissante des travaux autour de Paris (28 août) : « Ici on commence à s'agiter ferme. On fait même des bêtises sous prétexte de uhlans, d'automobiles blindées dont on craint l'apparition. Hier soir il a fallu alerter un bataillon et le porter en pleine nuit sur Louvres — en terrain inconnu — pour y faire un soi-disant exercice d'avant-postes.... On fait courir les bruits les plus absurdes. D'A... et F... seraient au Cherche-Midi, le général B... aurait été fusillé.... » (1).

Les batteries à pied et les compagnies du génie employées à la défense ne sont qu'en partie habillées, équipées et armées. Ce sont des terrassiers, beaucoup plus que des soldats. Les réservistes du dépôt de zouaves stationné à Saint-Denis sont restés longtemps sans habillement, sans équipement et sans armes. Tout cela trahit beaucoup d'imprévoyance.

Les nouvelles sont mauvaises. « Les Allemands sont presque sûrement à Saint-Quentin et à Guise, cherchant à marcher sur Paris par la vallée de l'Oise.... Malheureusement, il y a beaucoup de flottement dans le commandement... » (2).

Le 31 août, M. Millerand et le général Galliéni visitent une partie de la zone nord à l'est de la route de Luzarches : « L'impression n'est pas bonne en ce qui touche notre préparation matérielle. Il y a eu bien des négligences

(1) *Lettres inédites du général X...*, 29 juillet.
(2) *Ibid*, 30 août.

graves depuis quinze ans, et je ne le savais que trop... ». Les travaux de certaines batteries sont si peu avancés qu'on décide leur abandon provisoire. Dans une autre, le commandant de batterie fait remarquer qu'il n'y a que des gargousses de poudre noire, ce qui faciliterait grandement le réglage de l'ennemi, en raison des tourbillons de fumée dégagés. Il est fort probable que les voisines sont dans le même cas.

C'est seulement le 31 août qu'on autorise les troupes du camp retranché à tirer sur les avions, quand il n'y a aucun doute sur leur nationalité (1). On le leur avait interdit précédemment, sous prétexte d'éviter des accidents à nos propres aviateurs.

Triste jour que celui du 1er septembre. « Des officiers, mon *automobiliste* m'annonçaient... le pont de Creil détruit, les Anglais à Dammartin, les Allemands tout près de nous..., » On refusait d'y croire, puis on y était contraint. Le nombre des voitures chargées de mobilier allant vers Paris s'accroissait à vue d'œil. On mentionnait la retraite des 61e et 62e divisions de réserve, très éprouvées, le long de l'Oise, vers Pontoise, laissant à Creil un autre groupe de nos troupes; le quartier général britannique à Dammartin. Entre les deux, une colonne allemande; une autre à la poursuite des divisions de réserve, disait-on. L'impression d'ensemble était celle d'une « véritable angoisse » (2).

Le même témoin, commandant d'un secteur de la zone nord, écrit à cette date : « Si les Allemands sont réellement aussi près, ils vont nous tomber sur le dos dès ce

---

(1) *Lettres inédites du général X...*, 31 août. D'après une autre lettre du 2 septembre, certaines batteries n'ont ni obus ni gargousses.
(2) *Ibid*, 2 septembre.

soir et mes pauvres huit bataillons, épars sur seize kilomètres de front, seront troués comme une toile d'araignée ». Il arrive à Villers-le-Bel une longue colonne de voitures venant de Compiègne et des environs. Ces malheureux ne se perdent pas en lamentations inutiles et ne paraissent pas trop affectés de leur exil si dur.

« Le quartier général de l'armée Maunoury vient à Ecouen.... Je pense que ces troupes étofferont un peu la défense du camp retranché, qui était vraiment bien mince... » (1).

III

Cependant, le gouverneur de Paris, général Michel était remplacé par le général Galliéni et, avec une abnégation méritoire, prenait le commandement de la zone sud sous les ordres de son successeur. Le général Mercier-Milon, ancien commandant du 15e corps, devenait commandant de la zone nord.

Le général Galliéni allait mettre un couronnement éclatant à une carrière glorieuse entre toutes. Né à Saint-Béat (Haute-Garonne), en 1849, issu d'une famille militaire, il fit, comme son contemporain le général Pau, ses études au Prytanée de La Flèche. Entré à Saint-Cyr en 1868, il prit part à la guerre de 1870 dans la division d'infanterie de marine. A ce titre, il assistait à l'inoubliable épisode des *Dernières Cartouches*, illustré par le peintre de Neuville (Bazeilles, 1er septembre).

Presque toute sa carrière se passa ensuite aux colonies. En 1880, il conduisit une expédition au Niger avec autant

(1) *Lettres inédites du général X...*, 2 septembre 1914.

d'habileté et d'énergie que d'audace. Sa poignée d'hommes avait encore été réduite par les attaques des Bambaras. Pendant près d'un an, il fit auprès du sultan Ahmadou plutôt figure de prisonnier que de vainqueur. Néanmoins, il finit par lui arracher un traité avantageux. Cette expédition, qu'il conta dans son *Voyage au Soudan français*, lui valut une médaille d'or de la Société de Géographie.

En 1886, 1887, 1888, il mit fin aux troubles causés par Mahmadou-Lamine dans la même colonie et jeta les bases de son organisation politique, administrative, financière. Il raconta ensuite les résultats obtenus dans un nouveau livre, *Deux Campagnes au Soudan*. Là, comme plus tard en Indo-Chine et à Madagascar, il se montre, non seulement un vigoureux chef de guerre, mais aussi un administrateur habile et généreux. Toute sa méthode est basée sur la collaboration des indigènes. C'est celle qui fait à l'heure présente brillamment ses preuves au Maroc, sous la direction du plus éminent de ses élèves.

Un séjour en France lui permit de suivre les cours de l'Ecole de guerre. Il servit ensuite en Indo-Chine comme colonel. La piraterie faisait encore des ravages constants dans cette colonie nouvelle, où, de temps immémorial, elle était endémique. Le colonel Galliéni en vint à bout; il donna, en même temps, une vigoureuse impulsion aux travaux publics, où il voyait la meilleure garantie de la paix publique et de la domination française. En 1896, il laissait en complète sécurité un pays troublé jusqu'à son arrivée.

A peine de retour en France, il était envoyé à Madagascar comme général de brigade. Dans la grande île africaine, une insurrection menaçait l'œuvre du général Duchesne. Il y fit acte d'administrateur en même temps

que de chef. C'est ainsi qu'en 1899, il était le plus jeune général de division de l'armée française (1).

Appelé rapidement au Conseil supérieur de la guerre, il était, au printemps de 1914, maintenu sans limite d'âge dans le cadre actif. Quand la guerre éclata, il n'eut, dit-on, d'autre affectation qu'une suppléance éventuelle du général en chef (2). Son rôle fut donc nul dans les premières semaines d'août et l'on ne saurait trop le déplorer. Un vigoureux soldat comme lui avait sa place indiquée à la tête d'une armée de première ligne beaucoup plus qu'au gouvernement militaire de Paris. Est-il nécessaire de rappeler qu'un autre de nos généraux les plus appréciés, le général Pau, n'eut qu'une affectation de courte durée? Que les généraux Ruffey et Lanrezac, parmi les plus en vue de notre état-major général, furent rapidement disgraciés, supportant ainsi le poids de fautes qu'ils n'avaient pas commises? Au sujet de cet ostracisme on ne peut faire actuellement que des conjectures, et les circonstances ne permettent pas encore de les reproduire.

III

Quand, après nos premiers revers, la situation menaça de devenir tragique, le Gouvernement fit appel à la haute expérience du général Galliéni. Puis, le 2 septembre, il plaçait le camp retranché de Paris sous les ordres directs

---

(1) Félicien Pascal, *Le général Galliéni*, *Revue hebdomadaire*, 12 septembre 1914.
(2) F. Engerand, *Le drame de Charleroi*, *Correspondant* du 25 mars 1918, p. 1029.

du général en chef. Le 3, on affichait sur les murs de la capitale la célèbre proclamation :

« Armée de Paris, habitants de Paris,

« Les membres du Gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner une impulsion nouvelle à la défense nationale.

« J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.

« Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout.

« Paris, le 3 septembre 1914 » (1).

Par sa brièveté, par son énergique concision, ce langage contrastait pleinement avec les périodes oratoires dont nos gouvernants nous avaient jusqu'alors saturés. La population et l'armée furent reconnaissantes au Gouverneur d'avoir rompu ainsi avec les traditions d'une verbosité inopportune. Il sut donner à tous l'impression d'une volonté ferme, condition indispensable de la confiance de l'inférieur et des succès du chef.

Entre temps, la population continuait à fuir la région au nord de Paris. « C'est un triste spectacle que cet exode ininterrompu de gens qui vont à la grâce de Dieu.... Cette vue est encore attristée par celle des traînards et peut-être des fuyards qui traversent nos lignes sans arrêt. Cela prend un aspect de déroute que jamais on n'eut pu soupçonner il y a quelques jours. J'estime qu'on a cédé trop de terrain sans combat... on fait la part trop belle aux Boches.... Nos préparatifs sous Paris sont loin de leur achèvement.

(1) Cf. le *fac-simile* de cette affiche, général Bonnal, *La bataille de l'Ourcq*, *Renaissance* du 4 septembre 1915.

« On nous signale des patrouilles de cavalerie allemande à une dizaine de kilomètres, vers Chatenay, et des *autos* blindées vers Luzarches. Il y aurait une avant-garde au nord de cette ville... » (1).

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que le moral soit parfois atteint : « Il y a de l'affolement autour de Paris et dans Paris. Ne télégraphiait-on pas, tout à l'heure, de la gare du Nord au bureau d'Ecouen, lui demandant s'il était vrai que les Allemands occupaient la ville? Presque tous les habitants sont partis; il ne reste que le curé et quelques vieilles gens.

« ...On s'est beaucoup renforcé sous Paris, à la suite de l'arrivée de l'armée Maunoury, de régiments de marins..., mais le mouvement de cette armée paraît s'être fait avec une extrême précipitation, sans aucun ordre logique, en sorte que les troupes sont enchevêtrées de la façon la plus fantastique.... Tel village, comme Fontenay, est plein d'alpins, d'artilleurs, de territoriaux. Des trains régimentaires le traversent — allant vers le nord — au lieu de rester en arrière.... Il paraît y avoir peu de suite et de direction dans le haut commandement.... » (2).

Le 5, la note est un peu plus rassurante : « On nous a beaucoup renforcés, non sans désordre, ni faux mouvements, mais enfin on nous a renforcés et il arrive encore d'autres troupes. Seulement nos dirigeants témoignent d'un nervosité extrême, qui perce à maints détails....

« Mes territoriaux montrent beaucoup de bonne volonté et prennent une meilleure tournure. Si nous avons un peu

---

(1) *Lettres inédites du général X...*, 3 septembre.
(2) *Lettres inédites du général X...*, 4 septembre. Il s'agit de Fontenay-les-Louvres.

de temps devant nous, il sera possible d'en faire quelque chose... » (1).

Telles sont les impressions d'un spectateur sincère, mais peut-être sévère dans ses jugements, à la veille de la bataille de la Marne. On peut en déduire que les travaux de défense autour de Paris étaient alors moins avancés qu'on ne l'a souvent prétendu et qu'une poussée directe des Allemands sur la capitale n'aurait, très probablement, rencontré, en dehors de la 6e armée, aucune résistance sérieuse. Nous verrons, dans un autre volume, comment nos adversaires furent amenés à négliger Paris, pour s'attacher à détruire nos armées de campagne. Le monde entier sait que la victoire de la Marne les contraignit de renoncer à ce programme, du moins pour l'instant.

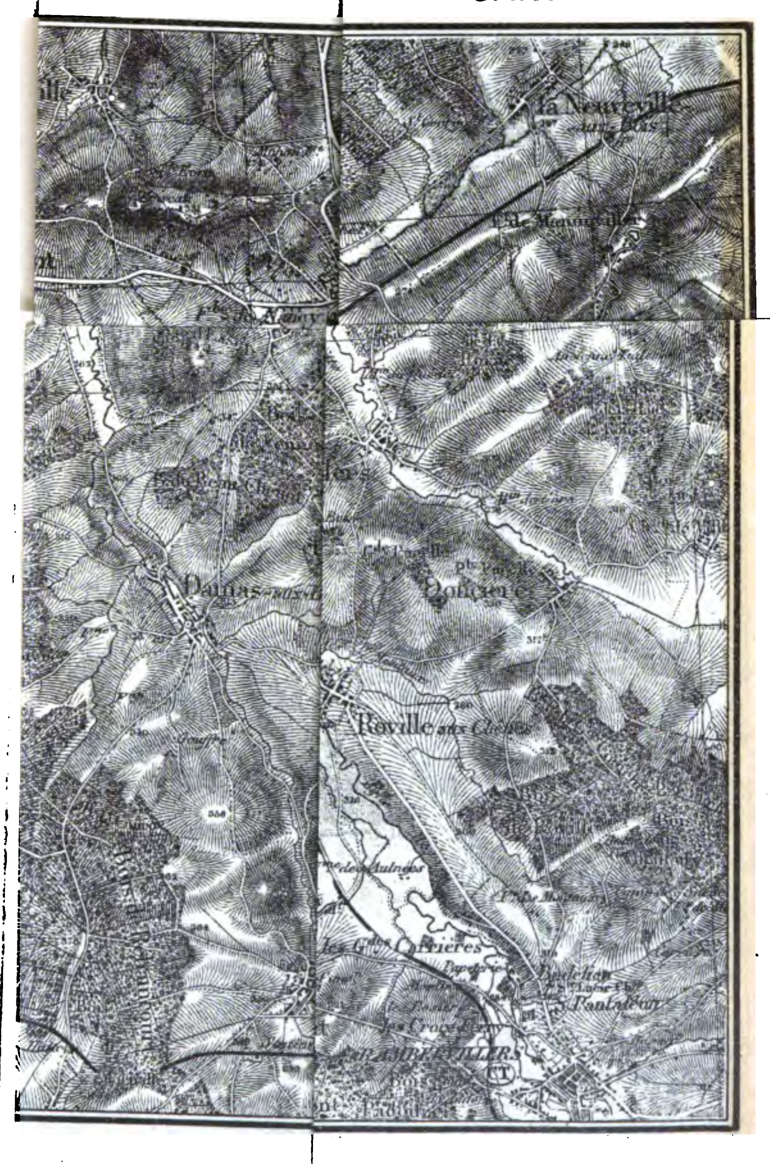
---

(1) *Ibid*, 5 septembre.

RTAGNE A

000e (Feuille de Luné

CARTE N° 2



7 8 9 10 Kilom.

NCY A

ille de Comm

CARTE N° 3

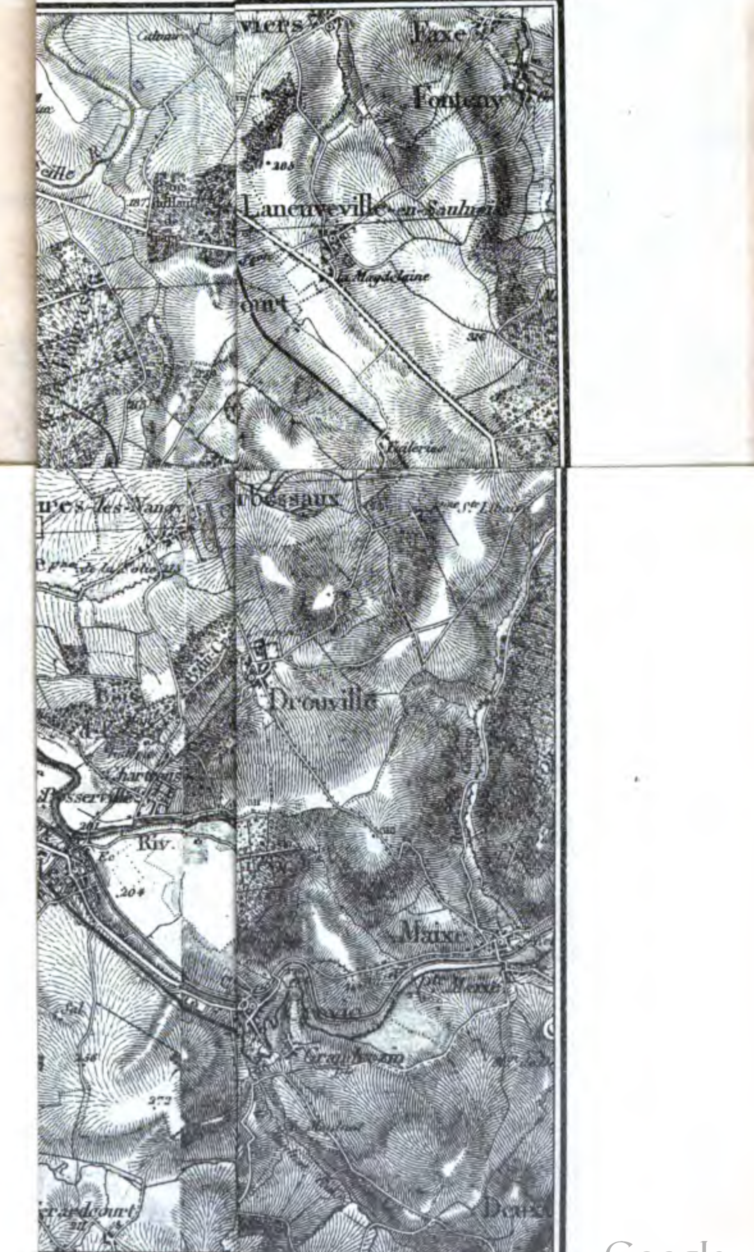


TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE V

LE 25 AOUT A NOTRE GAUCHE

CHAPITRE VI

DU 23 AU 25 AOUT A NOTRE DROITE

CHAPITRE VII

DU 26 AU 28 AOUT A NOTRE DROITE

CHAPITRE VIII

DU 26 AU 27 AOUT A NOTRE GAUCHE

CHAPITRE IX

LE 28 AOUT A NOTRE GAUCHE

Pages.

CHAPITRE X

DU 29 AU 31 AOUT A LA 1ʳᵉ ARMÉE

CHAPITRE XI

LA 2ᵉ ARMÉE DU 29 AU 30 AOUT

CHAPITRE XII

PRISE DU FORT DE MANONVILLER

CHAPITRE XIII

LA 2ᵉ ARMÉE DU 31 AOUT AU 3 SEPTEMBRE

CHAPITRE XIV

DÉBUT DE LA BATAILLE DE NANCY (4 et 5 Septembre)

Pages.

CHAPITRE XV

LA BATAILLE DE NANCY LES 6 ET 7 SEPTEMBRE

CHAPITRE XVI

LA BATAILLE DE NANCY LES 8 ET 9 SEPTEMBRE

CHAPITRE XVII

FIN DE LA BATAILLE DE NANCY (10-13 Septembre)

CHAPITRE XVIII

FIN DE LA BATAILLE DE LA MEURTHE

Pages.

CHAPITRE XIX

RÉFLEXIONS SUR LES BATAILLES DE LORRAINE

CHAPITRE XX

PARIS APRÈS LA BATAILLE DE LA SAMBRE

CHAPITRE XXI

LES DÉFENSES DU CAMP RETRANCHÉ DE PARIS

Marc Imhaus et René Chapelot, imprimeurs, Nancy et Paris.

ADDITIONS ET ERRATA

AU TOME II

Page 22 : On nous fait très justement remarquer que, parmi les défenseurs de la loi de trois ans au Parlement, nous avons omis de citer le général Legrand, sous-chef d'état-major général, commissaire du Gouvernement pour cette discussion où il eut une part très importante.

Page 46 : « La Woëvre est dépourvue de toute garnison du côté français ». Affirmation qui n'était plus exacte en 1914, plusieurs bataillons de chasseurs ayant été mis en garnison à Etain, Longuyon, Conflans, etc. Le régiment de cavalerie de Pont-à-Mousson avait été remplacé par le 26e bataillon de chasseurs.

Page 47 : « L'emploi des projectiles explosifs ». Lire *des projectiles brisants*.

Page 92, note : Nos corps d'armée n'ont pas été mobilisés à cinq brigades, mais à quatre, plus deux régiments de réserve non embrigadés, à deux bataillons, en général rattachés chacun à une division. Leur emploi n'avait pas été l'objet d'instructions précises. On les utilisa le plus souvent à des missions secondaires, en les qualifiant quelquefois de réserve d'infanterie du corps d'armée.

Page 106 : Le 16e corps ne fut pas transporté par la Compagnie d'Orléans, mais par le P.-L.-M. (ligne Montpellier, Nîmes, r. dr. du Rhône, Dijon, Mirecourt).

Page 153 : La 8e division de cavalerie, général Aubier, comprenait la 8e brigade de dragons (général Gendron), la 14e brigade de dragons (général Mazel) et la 8e brigade légère (colonel Renard).

Page 155 : Au sujet de la première offensive en Alsace, on nous signale l'odyssée ridicule de l'administrateur du territoire de Belfort, partant en automobile avec un buste en plâtre de la République sur ses genoux. Cette « œuvre d'art » était destinée à orner l'hôtel de

ville de Mulhouse. Mais il fallut déchanter. Colis et fonctionnaire reprirent le chemin de Belfort, non sans hâte.

Page 156 et suiv., mouvement sur Altkirch : La 8e division de cavalerie fut employée de la façon suivante : le 7 août, un escadron forma la cavalerie de sûreté de la brigade d'infanterie Berge, en marche sur Dannemarie, Altkirch. Le gros de la division dut aborder Altkirch par le sud-ouest (Largitzen); la 14e brigade (Mazel), avec un peloton cycliste et une batterie, reçut pour objectif Saint-Ulrich, où elle devait passer la Largue pour marcher sur Altkirch. En somme, la division attaquait directement Altkirch par le sud et le sud-ouest, au lieu de chercher à déborder cette ville par l'est, ce qui eût été facile.

Le gros s'avança sans précaution sur la route d'Altkirch, venant de Ferrette, au point que le premier obus allemand mit hors de combat, immédiatement derrière le divisionnaire, le colonel de La Ruelle et le capitaine Deremetz. On stoppa; on engagea quelques fractions à pied, ainsi que l'artillerie. Au sujet de cet incident, lire Commandant Bréant, *De l'Alsace à la Somme*, p. 10 et suiv., l'un des *Souvenirs* les plus sérieux qui aient paru sur la guerre.

Quant à la 14e brigade, après avoir rapidement déblayé les villages de la Largue, défendus seulement par des cyclistes, elle poussa une avant-garde (cyclistes et deux escadrons) au delà des bois d'Hirtzbach. C'est à ce moment que l'artillerie allemande ouvrit le feu (entre 14 et 15 heures). Toute la brigade déboucha des bois, laissant une arrière-garde sur la Largue. L'artillerie allemande accueillit ce débouché par un tir bien réglé, qui put néanmoins être évité, la brigade n'étant pas vue et les obus ennemis visant la poussière soulevée par la colonne. La batterie du général Mazel ouvrit également le feu sur les éclatements de la brigade Berge. Aucun Allemand n'était visible.

Bien que la liaison fût établie entre la 14e brigade, l'infanterie et le gros de la 8e division, il n'y eut aucune communauté d'action. La brigade Berge ne déboucha pas devant Altkirch à la tombée de la nuit, comme nous l'avons écrit (p. 157), mais en plein jour. Son attaque fut plutôt hésitante et le colonel Bourquin la déclencha sans ordre. Le combat ne fut pas commandé, au vrai sens du mot. La 14e brigade de dragons revint cantonner dans la région de Saint-Ulrich.

Page 157 : Le 8 août, la 8e division opérait par brigades. La 14e brigade avait mission de reconnaître, le jour même, la direction générale de Landser, au nord-est, et la lisière ouest de la forêt de la Hardt; la 8e brigade suivait d'assez loin. Le général Mazel détacha des reconnaissances et porta son gros sur la voie romaine au nord-est de Tagsdorf. La nuit survint et l'on bivouaqua, la bride au bras, couvert par des postes de sûreté et par les reconnaissances. La 8e brigade de dragons cantonnait à Tagsdorf (Commandant Bréant, p. 20).

Page 159 : Le 9 août, la 14e brigade reste dans la région de Landser, sans être inquiétée. Les reconnaissanees ont trouvé les entrées de la

forêt de la Hardt tenues par des éléments ennemis, qui les arrêtent. D'après les habitants, des réseaux de fils de fer électrifiés et d'autres organisations défensives barraient les voies d'accès. La 8e brigade de dragons cantonnait le 9 à Jettingen (Commandant Bréant, p. 20).

Page 160 : Le 10 août, la 8e division fut rassemblée et couvrit la droite de la 41e division, général Superbie, du 7e corps, qui fut criblée d'obus et se retira sur Belfort. La 8e division ne fut pas engagée.

Dans l'après-midi, la 14e brigade reçut l'ordre de couvrir la retraite de l'infanterie entre Soppe-le-Haut et Soppe-le-Bas, face au nord-est. L'ennemi ne se montra pas. Dans la soirée, le mélange des unités d'infanterie et les propos entendus au passage indiquaient une dépression assez accentuée. Le 8e brigade de dragons cantonnait à Tagsdorf le 11 août, à Hindlingen le 12, à Suarce, où la 8e division se reconstituait, le 13 (Commandant Bréant, p. 22).

Après la retraite, il fallut plusieurs jours pour reformer l'infanterie du 7e corps. Son moral se rétablit très rapidement, dès que l'on connut la nomination du général Pau à l'armée d'Alsace. La 8e division de cavalerie reçut une mission de couverture à l'est de Belfort. Nulle part elle ne fut engagée, mais la fatigue de ses chevaux s'accentua néanmoins en raison de l'agitation du commandement, du manque de repos et de fourrage.

Page 160 : On nous confirme le fait que cette première offensive en Alsace fut engagée malgré les protestations du général Bonneau, dont l'initiative fut d'ailleurs entravée par les ordres du grand quartier général. Ce dernier voulait à tout prix qu'on tentât de s'emparer des ponts du Rhin. Les Allemands coupèrent court à cette tentative avortée en attaquant par Cernay, ainsi que le général Bonneau l'avait prévu, dit et écrit.

Page 165, note 3 : De renseignements sûrs, il résulte que la panique d'une division de réserve fut exagérée (nuit du 13 au 14 août). Mais le défaut de solidité de ces grandes unités, dans les débuts de la campagne, paraît surabondamment démontré. Les exceptions comme celles de la 74e division ne font que confirmer la règle.

Page 164, au sujet des obusiers allemands : *Au lieu de* l'effet de leurs projectiles, plutôt moral que matériel, *lire* encore plus moral que matériel.

Page 166 et suiv. : Le 14 août, le général Aubier fut remplacé à la 8e division de cavalerie par le général Mazel, que le général de La Tour remplaça à la 14e brigade de dragons.

L'ordre de l'armée d'Alsace pour le 15 portait que la 8e division marcherait en avant et à droite, afin de reconnaître entre Altkirch et Ferrette. Le général Mazel envoya des reconnaissances jusqu'à la voie

ferrée qui unit ces deux villes et porta le gros de la division de Morvillars et de Grandvillars dans la région de Seppois-le-Bas, au sud-ouest d'Altkirch. Partout la découverte fut négative. On ne signala que de petits éléments cyclistes, qui se repliaient devant nous.

Le 16, la gare de Waldighofen fut détruite à la mélinite par le peloton de sapeurs cyclistes, sans pertes. La 8e brigade de dragons tenait encore la droite de la division, vers Seppois et Moos (Commandant Bréant, p. 29).

La division, d'abord en avant et à droite du gros de l'armée, reçut l'ordre de se porter à sa gauche, entre les Vosges et l'Ill, par Altkirch. Ce mouvement délicat, dont on a peine à comprendre la nécessité, fut opéré sans accroc, grâce au brouillard, en trois colonnes. Les trains longèrent les Vosges, les troupes marchèrent par Aspach-le-Bas et Remingen.

Après avoir reconnu vers Ensisheim, la division s'arrêta dans la région de Felkirch, en reconnaissant vers Guebwiller, Rouffach et l'Ill. Le quartier général s'établit à Watwiller, où il resta plusieurs jours. On détruisit à Guebwiller une usine électrique (1).

Page 167 : Le matin du 19, la 8e division reçut l'ordre de se porter par Mulhouse dans le flanc droit des Allemands attaqués par le gros de l'armée d'Alsace. Elle forma deux colonnes, l'une marchant sur Mulhouse par Pulversheim; l'autre (brigade Gendron), par Wittenheim, de façon à passer immédiatement à l'est de la ville.

Quand la division déboucha au sud de Mulhouse, l'ennemi en était déjà parti. Le général Mazel eut l'ordre de retourner à Watwiller. Il y revint le jour même, tout en laissant la 14e brigade à la droite de l'armée, suivant l'ordre du général Pau. La 8e brigade de dragons séjournait à Bolweiler les 21 et 22 août; le 23, elle partait pour Münster (Commandant Bréant, p. 40).

Page 169 : D'après certains témoignages, en marchant sur Colmar, le général Pau aurait craint d'être attaqué de flanc et rejeté dans les Vosges.

Page 170 : Après la dislocation de l'armée Pau, le général Mazel prit le commandement du groupement sud de Belfort (14e brigade de dragons, 66e division de réserve (2), un peu d'artillerie lourde), avec

---

(1) D'après le commandant Bréant, p. 29, le 17 août, la 8e brigade de dragons est à Moos; le 18, à Brunighofen; le 19, à Ensisheim; le 20, elle est rappelée vers Mulhouse, puis cantonne à Bolweiler. Au sujet de l'accueil fait à nos troupes en Alsace, lire le commandant Bréant, p. 39. Cette note paraît juste.

(2) Le général Mazel remplaçait au commandement de cette division le général Woirhaye.

mission d'empêcher l'invasion du territoire, sans se laisser, en aucun cas, enfermer dans la place.

Page 166, note 3 : Lors de la première offensive en Alsace, le 7e corps était commandé par le général Bonneau, la 14e division par le général Curé et la 41e par le général Superbie. Dès le 11, le général Vautier remplaçait le général Bonneau et, le 17, le général de Villaret (1) remplaçait le général Curé. A cette dernière date, le quartier général du 7e corps était à la Chapelle-sous-Rougemont; celui de la 14e division à Sternenberg et celui de la 41e à Guewenheim. En arrière de la droite, la 57e division de réserve, général Bernard, avait son quartier général à Traubach-le-Bas; la 63e, général Lombard, avait le sien à Bretten; la 66e, général Woirhaye, prolongeait la 14e division vers Balschwiller. Le général Archinard commandait ce groupe de divisions de réserve.

Le 18 août, bond en avant. La 41e division est vers Schweighausen, la 14e à Burnhaupt-le-Haut; notre ligne avancée passe par Balschwiller, à l'est d'Ammertzwiller, entre Galfingen et le Heimsbrünner-Wald, entre Heimsbrünn et Reiningen, à la lisière du Vorwald et du Heidenwald.

Le 19, marche sur Mulhouse, la 66e division par Hochstatt et Didenheim, la 14e et l'artillerie de corps par Heimsbrünn et Niedermorschwiller; la 41e, au nord de la Doller, par Lutterbach.

Page 167 : Le combat de Dornach (19 août) fut *uniquement* mene par la 14e division (Villaret) et par l'artillerie de corps. La 28e brigade (général Faëz [35e et 42e]) aborda très vivement l'ennemi, appuyée par l'artillerie divisionnaire (47e, lieutenant-colonel Lucotte). Le 35e était au sud de la route de Niedermorschwiller à Mulhouse, le 42e entre cette route incluse et la Doller. La section du lieutenant Robert (42e) enlevait à la baïonnette une batterie qui se déplaçait dans Dornach. Tout le personnel était tué ou blessé.

Peu après, l'artillerie de corps, colonel Nivelle, en batterie au sud de Niedermorschwiller, prenait sous son feu et détruisait un groupe de 77.

La position enlevée, le général de Villaret laissait à Dornach, au sud de la voie ferrée, la brigade Faëz. Avec la 27e brigade et l'artillerie, il traversait Mulhouse sans encombre et s'établissait à l'est, face à la Hardt, avec un poste détaché dans l'île Napoléon, au débouché ouest de cette forêt. Des travaux de défense furent entrepris aussitôt et menés très vivement.

Page 169, note 1 : Contrairement à ce que nous avons rapporté, d'après l'auteur de *La Victoire de Lorraine. Carnet d'un Officier de dragons*, 16e édition, p. 5 et suiv., il n'y eut jamais un régiment de

---

(1) Rentrant de Grèce où il était le chef de la mission militaire.

dragons attaché à la 74e division de réserve, mais deux escadrons seulement.

Page 170 : Lors de la dislocation de l'armée Pau, la 41e division (7e corps) resta dans les Vosges; la 14e se replia le 24 août, dans la nuit, sous le canon de Belfort et commença le 25 son mouvement sur Amiens par le nord de Paris.

Page 171 et suiv. : Un témoin très renseigné déclare qu'à son sens, en faisant occuper Mulhouse et les hauteurs au sud par les troupes mobiles de Belfort, en les prolongeant au nord-ouest par la 41e division et les groupes alpins du général Bataille, il eût peut-être été possible de conserver ces gages si importants.

Pages 177-178 : Les détails que nous donnons sur le 21e corps, empruntés pourtant à un document officiel, ne sont pas exacts. C'est le 9 août seulement que ce corps d'armée attaqua les cols du Bonhomme et de Sainte-Marie, avec succès immédiat pour le premier, avec difficulté pour le second. On ne pouvait attaquer Saales qu'après avoir assuré son flanc droit et, l'attaque du col Sainte-Marie ayant progressé plus lentement qu'on ne l'attendait, à la suite d'un échec du 149e, le corps d'armée fut retardé d'autant devant Saales.

Une fois dans la vallée de la Bruche, il marcha bon train. Le 14, devant Saint-Blaise, Plaine, il livra un brillant combat qui lui valut, avec le premier drapeau pris aux Allemands, 12 canons et 1.200 prisonniers.

Page 181 : De retour à Watwiller, avec la 8e division de cavalerie, le général Mazel reçut, au moment où le général Bataille attaqua Turkheim, l'ordre de se relier à lui par la plaine d'Alsace. Cette opération se fit par les contreforts des Vosges, l'ennemi barrant la plaine.

Quand la retraite fut décidée, la 8e division, moins la 14e brigade toujours détachée au sud, couvrit le mouvement rétrograde; puis elle se porta, en une marche de nuit, par Thann et le col de Bussang, d'abord sur Saint-Amarin, puis sur Remiremont. Dès lors, elle fut provisoirement disloquée en trois tronçons : la brigade Gendron, en liaison dans les Vosges avec la 1re armée; le gros à Remiremont; la brigade La Tour à l'est des Vosges. Le général Mazel prit le commandement de la 66e division, en remplacement du général Woirhaye, et du groupement sud de Belfort, rattaché pour la forme à la 1re armée et, en réalité, sous les ordres directs du général Joffre.

Page 184 : Le 16 août, le 2e corps de cavalerie, général Conneau, fut constitué et rattaché provisoirement à la 1re armée : 2e division de cavalerie, général Varin, remplaçant le général Lescot disgrâcié à la suite d'un mouvement malheureux sur Moyenvic; 6e division, général Le Villain; 10e, général Grellet, remplaçant par intérim le général Conneau.

Page 185 : Le 17 août, le 2e corps de cavalerie reçoit l'ordre de se porter, le 18, sur Sarrebourg, la 6e division passant la Sarre au sud de cette ville, la 10e marchant par Xouaxange et Bébing, la 2e par Imling.

Le 18 août, la 6e division marchait sur Sarrebourg, en prenait possession après un léger engagement avec l'infanterie ennemie; les deux autres divisions, arrêtées par cette même infanterie, ne paraissaient pas. A 10 heures, la 6e division se reportait sur Herming, pour échapper à l'artillerie lourde allemande. A 15 heures, elle ralliait vers Kerprich le reste du corps Conneau, qui cantonnait dans la région de Dianne-Capelle.

Page 188, note 1 : Voir ce qui est relatif à la page 92.

Page 189 : Le 19 août, le 2e corps de cavalerie se porta sur Kerprich et Langatte. Vers 9 heures, la 6e division vit arriver à l'ouest de Kerprich les restes du 134e (15e division). On apprit ensuite que la brigade Grandjean (56e et 134e) avait reçu l'ordre de partir des environs de Herming, à 21 heures, pour attaquer, à 1 h. 30, en direction de Saint-Jean-de-Bassel et de Gosselming. Elle ne put déboucher que vers 4 heures et l'ennemi, dissimulé dans des tranchées en ciment, lui fit subir de grosses pertes : 750 hommes au 134e et 1.150 au 56e, avec une forte proportion d'officiers. Il fallut que la 6e division de cavalerie couvrît désormais, par un détachement, le flanc gauche du 8e corps. Elle recula ensuite jusqu'au sud du canal, vers Landange.

A 21 heures, la 6e division était rattachée directement à la 1re armée et, provisoirement, au 8e corps. Elle allait cantonner au sud de Blâmont; deux escadrons de cuirassiers et le groupe cycliste livraient un combat de nuit à Herzing, pour défendre le pont du canal.

Page 191 : D'après des renseignements provenant de la 6e division de cavalerie, la retraite du 8e corps aurait été sensiblement différente. Cette division se rassemble le 20 août matin, à l'est des bois de Réchicourt. A 8 h. 30, elle reçoit avis que le 8e corps se retire en deux colonnes de division, celle de droite passant par Igney, Gondrexon, Vého. La 6e division couvrira la retraite. A cet effet, elle établit son artillerie et le 2e dragons pied à terre au nord d'Avricourt; deux de ses batteries y sont fortement éprouvées. Le soir, elle cantonne dans la zone Herbéviller, Ogéviller, Bénaménil, Fréménil, Pettonville, où elle a repos le 21 août.

Page 192 : En passant le Donon, le 18 août, avec la 43e division et les éléments non endivisionnés du 21e corps, le général Legrand laissa la 13e division rattachée provisoirement au 14e corps. Elle ne repassa sous ses ordres que le 23, après son recul.

Page 194 : Supprimer dans la note 2 la première phrase.

Page 196 : « Dans la matinée du 20, de violentes contre-attaques rejetaient ses deux corps de droite (2e armée) au sud de Bisping et de Dieuze ».

En réalité, le 16e corps continua de tenir dans le Mühlwald jusqu'à midi au moins. C'est dans l'après-midi que la 32e division fut au sud du parallèle de Bisping.

Page 197 : « Cette retraite (de la 1re armée) dut être accélérée à la suite du repli de la 2e armée jusqu'au delà de Lunéville ».

Lunéville resta occupé toute la matinée du 22 août par les avant-gardes du 16e corps qui l'évacuèrent assez tard dans l'après-midi. Le repli de la 1re armée, le 21, ne put donc être accéléré par cette évacuation.

Page 198 : Il est absolument faux que la retraite de la 6e division de cavalerie ait entraîné celle du 8e corps.

Le 22 août, le 2e corps de cavalerie occupe le terrain entre la Vezouze et le fort de Manonviller; la 6e division le relève à son départ, continuant de couvrir la retraite du 8e corps, comme elle l'a fait dès le début. A midi, elle se met en marche sur Saint-Clément, où elle doit cantonner, par la forêt de Mondon. On n'entend pas un coup de feu; on ne voit pas un éclatement, mais la route est jonchée de fers perdus par les chevaux. Le 7e cuirassiers est laissé en bordure nord de la forêt, pour garder les passages de la Vezouze. La nuit est très calme.

Le 23 août, la 6e division de cavalerie conserve la même mission, le 8e corps marchant en deux colonnes, celle de droite par Vathiménil, Moyen, Valois.

La 6e division part à 6 heures de Saint-Clément par Fraimbois, Gerbéviller. Elle croise la brigade légère de la 2e division, qui a déjà élevé des barricades « à la croisée de la route de Lunéville ». Le 2e corps de cavalerie forcera ainsi l'ennemi à se déployer et son action ne cessera que le soir du 24.

A midi, la 6e division est en position près de Franconville, sans avoir aucune connaissance de l'ennemi. Elle a ordre de protéger le front nord du 8e corps, établi au sud d'Essey, Saint-Pierremont, et le flanc ouest du 13e corps qui est au sud de Saint-Pierremont, Baccarat. Elle cantonne dans la zone Mattexey, Valois, Magnières, Domptail, Saint-Pierremont.

Page 209 : « Les 59e et 68e divisions de réserve à Vandœuvre et à Laxou ». A noter que la 59e division ne serait au complet que le 19 août. Il devait sans doute en être de même pour la 68e.

Page 210 : « Les autres corps en furent sensiblement ralentis, le 16e corps allant seulement jusqu'à Igney, Avricourt... ».

Les objectifs assignés au 16e corps par l'ordre de mouvement de la 2e armée furent constamment atteints jusqu'à Angwiller (20 août).

Page 212 : « Le 16ᵉ corps, ainsi laissé en flèche, jugeait nécessaire de se replier sur Angwiller... ».

Jusqu'au 20 août, le 16ᵉ corps n'effectua aucun mouvement rétrograde. Tous les points atteints furent conservés jusqu'à ce que la perte de Dieuze par le 15ᵉ corps rendît un repli indispensable.

Pages 212 et suiv. : Mouvements des 18, 19 et 20 août.

Le 16ᵉ corps a la sensation, dès la journée du 18, qu'il est en flèche et même dans un traquenard. L'ennemi résiste mollement, le laissant s'engager dans le couloir entre l'étang de Lindre et celui de Gondrexange. Il atteint ainsi une clairière au milieu des bois, clairière qui n'est autre qu'un champ de tir de l'artillerie allemande, repéré dans toutes les directions, au moyen de planchettes clouées au sommet des arbres. En tête, la forêt du Mühlwald, doublée comme obstacle par le canal des Salines. Sur le flanc droit, des étangs et le canal des Houillères; sur le flanc gauche, l'étang de Lindre. A l'arrière, des chemins peu nombreux, dont les ponts sur le canal de la Marne au Rhin ne livrent passage qu'à une voiture de front.

De plus, le 16ᵉ corps est gêné sur sa gauche par une colonne du 15ᵉ corps, qui a marché par la rive est de l'étang de Lindre, ce qui amène le gros de ce corps d'armée à se porter sur Vergaville, pour faire la liaison.

Toute la journée du 19 août est consacrée par le 16ᵉ corps à des attaques sur le Mühlwald. Il atteint la lisière nord de ces bois, sur la route de Dieuze à Fénétrange et vers Mittersheim, qu'il trouve solidement retranché avec des tranchées profondes et des réseaux de fils de fer, toutes choses encore inconnues de nos soldats. La fusillade ne cesse pas le 19 et la nuit suivante.

Des contre-attaques allemandes venant de l'est et cherchant à franchir le canal des Houillères furent maintenues.

Un gros détachement (un régiment d'infanterie, un groupe d'artillerie) porté sur la rive est de ce canal avait mission de marcher vers le nord, la gauche à cette voie, en nettoyant ses bords, de façon à attaquer Mittersheim de flanc et de revers. Mais il se laissa entraîner dans la zone d'action du 8ᵉ corps (1ʳᵉ armée), qui lui demandait instamment de couvrir son flanc gauche. Il perdit ainsi de vue sa propre mission, s'engagea vers Kerprich et ne coopéra point à l'attaque directe sur Mittersheim, qui échoua.

Une forte artillerie lourde était sur la rive nord du canal des Salines. Elle couvrait d'obus toute la clairière, avec le concours des avions, sans que nos 75 pussent répondre, faute de vues, de *téléphones* et d'avions. L'infanterie ne put que se maintenir à la lisière nord du Mühlwald.

Page 213 : Le 2ᵉ groupe de division de réserve est commandé par le général Léon Durand et non par le général Pol Durand, qui est à l'armée de Lorraine. La 59ᵉ division (117ᵉ brigade) relève la 18ᵉ divi-

sion (9ᵉ corps) sur le front Sainte-Geneviève, Mont Saint-Jean. Le quartier général de la division vient à Belleau.

Page 218 : « A Rorbach, le 63ᵉ... ».

Lire le 53ᵉ. Le colonel Arbanère fut tué. Le colonel Lamole, du 122ᵉ (31ᵉ division) fut également mis hors de combat.

Zommange était le point de liaison entre les 15ᵉ et 16ᵉ corps. C'est le 15ᵉ qui l'occupait. Le 20 août, dès 10 heures, les troupes qui tenaient ce village (alpins, infanterie et artillerie) étaient en pleine retraite vers le sud. Elles suivaient leur route d'arrivée à l'est de l'étang de Lindre, coupant ainsi les lignes de communication de la 32ᵉ division, contrairement à l'ordre de la 2ᵉ armée.

Ce mouvement découvrait la gauche du 16ᵉ corps. Le général Taverna avait encore des réserves pour y parer; mais il apprenait, entre 10 et 11 heures, la réoccupation de Dieuze par l'ennemi. C'est alors seulement qu'il arrêtait ses dispositions de retraite (11 heures environ).

Page 224 (20 août) : La 118ᵉ brigade (59ᵉ division) avait à Nomeny deux compagnies du 277ᵉ, qui furent surprises et rejetées de ce bourg. La 117ᵉ brigade porta sur Manoncourt, en repli, les deux bataillons du 325ᵉ qui furent appuyés à grande distance (5.000 et 6.000 mètres) par une batterie de 75 établie au Mont Toulon. Néanmoins, le 325ᵉ, très vigoureusement entraîné par le lieutenant-colonel d'Uston de Villeréglan, dépassa Manoncourt et atteignit la grand'route d'Atton à Nomeny. La mort du colonel arrêta net le régiment, qui rétrograda bientôt avec de lourdes pertes (3 officiers tués et 9 blessés, dont les deux chefs de bataillon). Seule, la 23ᵉ compagnie, énergiquement maintenue par le capitaine Beyler, resta devant Nomeny et constata son évacuation par l'ennemi dès le 21 août. Les pertes de la 59ᵉ division dans le combat de Nomeny furent de 20 officiers, dont 5 tués, 13 blessés, 2 disparus; 659 hommes, dont 75 tués, 513 blessés, 71 disparus. Le général de La Masselière fut remplacé, dès le 21, par le général Kopp, qui commandait jusqu'alors la 35ᵉ brigade.

Page 227 : « Nos deux corps de droite, le 15ᵉ en particulier, montrèrent peu de mordant... ».

Ce qui précède montre que cette appréciation est trop sévère en ce qui touche le 16ᵉ corps.

Page 228 : « Dès le 20 août, à midi, l'une des divisions du 16ᵉ corps s'était repliée sur Gelucourt... ».

La 32ᵉ division (à gauche), engagée devant Rorbach et dans le Mühlwald, se replia dans l'après-midi seulement vers Maizières et non sur Gelucourt.

Page 231 : « Le corps d'armée entier (16ᵉ corps) cédait sous la pression ennemie et se retirait par les ponts de » Lunéville.

Le gros du 16ᵉ corps était au sud-ouest de Lunéville. Il n'y avait en avant des ponts que la brigade Dauvin (61ᵉ) et le 1ᵉʳ hussards.

Page 231, note 3 : « Les 15ᵉ et 16ᵉ corps paraissent s'être retirés tous deux par Lunéville ».

Ce détail, emprunté à *La Victoire de Lorraine. Carnet d'un Officier de dragons*, p. 7 et suiv., est faux. Le 15ᵉ corps n'a pas paru à Lunéville, sauf peut-être des isolés. En dehors du 16ᵉ corps, il n'y eut dans cette ville qu'un bataillon de chasseurs, attaché sans doute au corps Conneau. Cantonné au quartier de cavalerie du faubourg d'Einville, il fut difficilement alerté dans la matinée du 22, aucun officier n'étant logé avec sa troupe.

Page 231 : « Une attaque très violente... se déclenchait sur les positions du 16ᵉ corps, vers Crion et Sionviller... ».

Ces positions n'étaient tenues que par la brigade Dauvin (81ᵉ et 96ᵉ).

Page 231 : « Le 20ᵉ corps (allant) vers Saint-Nicolas, après des combats heureux sur les hauteurs de Flainval ».

La 22ᵉ brigade, général Ferry, arrive à Dombasle, dans la nuit du 21 au 22 août, après une marche de plus de 70 kilomètres. Le 22, à 8 heures, ordre du général Foch au général Ferry de porter la brigade, avec l'artillerie de la 11ᵉ division, un groupe de 120, une compagnie du génie et un élément de cavalerie, sur la position de Sommerviller, Flainval, Anthelupt, Hudiviller, tenue jusqu'alors par des fractions du 15ᵉ corps. Ces troupes sont en place vers 11 heures, le 37ᵉ à gauche, le 79ᵉ à droite. Après un violent bombardement, l'ennemi attaque vivement jusqu'à Crévic, que le 173ᵉ abandonne. En outre, le détachement est menacé sur sa droite par Hudiviller, la forêt de Vitrimont. Le général Ferry arrête sur cette position le 111ᵉ (15ᵉ corps) qui était en retraite. Les 37ᵉ et 79ᵉ tiennent sans broncher.

A 23 heures, ordre du général Foch de se décrocher pendant la nuit, pour gagner la rive gauche de la Meurthe, en faisant sauter les ponts entre Dombasle et la ferme Placieux (cinq ponts, dont deux de circonstance). Le 23, à 3 heures, l'ordre est exécuté; le 37ᵉ s'est replié par Dombasle sur Saint-Nicolas; le 79ᵉ, par les ponts en amont, sur Coyviller. La 11ᵉ division est alors chargée de tenir les hauteurs de cette rive entre Rosières et Saint-Nicolas.

Page 232 : Le long extrait de *La Victoire de Lorraine. Carnet d'un Officier de dragons*, p. 10 et 12, est « un pur roman », d'après un témoin des mieux renseignés. Le commandant du 16ᵉ corps était, de sa personne, au carrefour de Chaufontaine, sur la route de Lunéville à Bayon, à 1.500 mètres d'Hériménil. Il ne vit rien de pareil. L'exode des populations gênait grandement la retraite des troupes, qui marchaient pourtant dans un ordre relatif.

Page 233 : « Après avoir traversé la 74e division de réserve, les 15e et 16e corps se reformèrent... ».

Le 16e corps ne traversa pas les positions de la 74e division entre Saffais et Belchamp. Il s'arrêta sur la Mortagne, en avant ou au plus à la hauteur des positions avancées de la 74e division.

Page 237 : « On se hâta d'adopter une solution provisoire, en recouvrant de cotonnade bleue le pantalon rouge et le képi de l'infanterie ».

C'est vers le 10 août que l'ordre fut donné de recouvrir le képi. Pour le pantalon, les dispositions ci-dessus ne s'appliquèrent qu'aux détachements venant de l'arrière. Le pantalon rouge resta longtemps à découvert sur le front! Nous en vîmes en Champagne tout l'hiver de 1914-1915.

Le général Boulanger n'avait pas prescrit l'emploi de la capote bleue, mais de la vareuse de cette couleur, que sa forme disgracieuse fit baptiser aussitôt *salopette*. C'est en 1895 ou 1896 seulement que, sur la proposition de la Direction de l'infanterie, la capote bleue fut rendue réglementaire pour les officiers. Mais cette disposition tomba très vite en désuétude. En 1912 ou 1913, on adopta pour les officiers d'infanterie une nouvelle vareuse en drap de capote et une capote-manteau de même nuance. Tous les officiers, *sauf ceux de réserve*, devaient en être pourvus à la revue de mobilisation du printemps de 1914. Il se peut que cette prescription ait été éludée. Nous nous souvenons d'avoir prescrit une revue en capote, lors de notre prise de commandement d'un régiment de couverture (octobre 1903). A notre grande indignation, nous nous aperçûmes que plusieurs officiers *n'avaient aucune espèce de capote.*

